
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01190419 0

Fries 2 (pinae), p. 150 ff.

MADAME ALPHONSE DAUDET

SOUVENIRS

AUTOUR

D'UN GROUPE LITTÉRAIRE

O mémoire qui joins à l'heure
La chaîne des temps révolus...
SULLY-PRUDHOMME.

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1910

SOUVENIRS

AUTOUR

D'UN GROUPE LITTÉRAIRE

I

Le mouvement ou le progrès littéraire d'un pays n'agit pas par personnalités isolées, si grandes et si marquantes soient-elles, mais par floraisons nombreuses, groupées, épanouies, où surgit parfois une haute figure géniale, dominant toutes les autres. Du moins, c'est ainsi que procédèrent, en France, les époques, les étapes

littéraires à partir du seizième siècle. Nous avons eu successivement la Pléiade, le cycle admirable du dix-septième siècle, le sombre groupe philosophique du dix-huitième; puis, avec son grand précurseur Chateaubriand, la magnifique expansion du romantisme.

Comme ces grands astres qui se divisent, et dont les fragments sont encore des étoiles, du romantisme finissant sont nés le Parnasse contemporain et ce qu'on appela l'École naturaliste, car il y eut là une erreur de groupement, une étiquette dont certains auteurs ne furent pas responsables.

Cette seconde moitié du dix-neuvième siècle fut particulièrement intéressante et féconde. Le Romantisme, dont le soleil descendait magnifiquement à l'horizon dans la personne de Victor Hugo, l'éclaira de ses feux enthousiastes. Elle s'inaugura dans une période de paix, presque de gloire française, avant que les luttes politiques ranimées, en-

venimées, vinssent troubler les esprits, les jeter à la bataille intellectuelle, si opposée à la pure littérature.

Je fus élevée dans ce moment d'accalmie, et dans un foyer où les lettres étaient la grande passion, le réconfort, enveloppant d'un halo lumineux l'intérieur de mes parents; tous deux étaient poètes. Toute jeune, j'eus le respect des auteurs et des livres, feuilletant ceux-ci, admirant ceux-là; les premiers vers que je récitai furent ceux de Mme Desbordes-Valmore. Dès l'enfance, d'où datèrent mes premiers essais personnels, je ressentis le goût, l'appréciation des travaux littéraires, et plus tard mon mariage ne fit que développer et fortifier ces tendances, qui participèrent aux courts bonheurs de ma vie.

Je fus donc à même de connaître avec joie tous ceux dont les noms, pendant un espace de plus de trente annees, ont résonné dans les hautes régions de l'Art, dans toutes

ses évolutions, sous toutes ses formes. Et maintenant, en une période de souvenirs, je vais tâcher de fixer ces figures célèbres ou intéressantes vues dans le profil favorable de l'amitié, de la sympathie durable ou passagère, à travers ce panorama si rapide et pressé qu'est la vie. Et je vais les dater, quitte à revenir souvent en arrière, des premières années de mon mariage, du moment où je commençai à ouvrir des yeux mieux avertis sur les choses ou les êtres qui m'entouraient, parce que les jeunes filles s'agitent dans des limbes aux reflets blancs, qui leur rendent vraiment impalpables les aspects et les sentiments humains.

Dans cette première éducation de la jeune femme, libre enfin d'ouvrir des livres autres que ceux permis à ses vingt ans, les premiers noms que j'entendis prononcer par Alphonse Daudet furent ceux de Mistral et d'Aubanel, ses aînés provençaux, qu'il admirait et que je lus en essayant de comprendre

leur langue, en vue des rochers de Cassis et d'une Méditerranée d'autant plus bleue qu'elle était encore hivernale et toute sillonnée de frissons : impression inoubliable, car alors je compris Mireille et Calendal dans l'atmosphère de l'inspiration qui les créa, et je pus réciter, en descendant de la vieille église d'Arles, les vers délicieux :

> Devalavo en beissant lis iue
> Lis escalié de San Trefume...

Et je ne m'écarte pas ici de mon sujet, puisque cette résurrection provençale coïncidait à peu près avec le Parnasse parisien, et que Mistral et Aubanel furent de loin et par delà nos brumes les contemporains de Banville, Leconte de Lisle, Gautier, etc.

En même temps que les œuvres, je connus aussi les auteurs : Mistral dans tout l'éclat de sa gloire ; Aubanel, mélancolique en dehors de ses exubérances rapides, de même que son logis semblait un cloître sous le

soleil d'Avignon; Roumanille, vieux et célèbre conteur populaire; Anselme Mathieu; Félix Gras; et parmi les figures exclusivement méridionales, Paul Arène encore inconnu, commençant à peine *Jean des Figues*, dont il nous lut les premières pages à Champrosay; celui-ci fut, avec son frère Jules, un des familiers de notre jeune ménage. Et ses interminables flâneries dans Paris à la recherche du magasin méridional, où l'on vendait de grandes palmes sèches et des pastèques, son noctambulisme entêté, son goût de la poésie et de la littérature imaginative en faisaient une figure des plus intéressantes et tout particulièrement originale.

A sa suite, voici qu'entrent dans notre appartement de l'hôtel Lamoignon, au Marais, Francisque Sarcey, deux ou trois fois aperçu, et qui devait être le critique sévère de *L'Arlésienne*, Arthur Ranc, bientôt compromis dans la Commune et auteur du si curieux *Roman d'une conspiration*, Casta-

gnary, Robert Mittchel à l'esprit infatigable, Alcide Dusolier, depuis sénateur, alors seulement poète et porteur d'un délicieux petit volume : *Les poésies de Jean de la Martrille*, gentilhomme périgourdin; enfin, le plus ardent critique de ces temps lointains, Barbey d'Aurevilly, le Connétable des lettres, comme Edmond de Goncourt en fut plus tard le maréchal. Il apportait à la bataille son talent de style, sa bravoure catholique, sa croyance à tout idéal; ce fut une curieuse figure que celle-ci, disparue avec tant d'autres, qu'il me semble, en recueillant ces souvenirs littéraires, marcher dans une nécropole aux nombreuses et glorieuses effigies.

Ses bizarreries de costume et d'allures, sa limousine doublée de velours noir, ses cravates en fausse dentelle, ses redingotes à taille me trompèrent, au premier abord, sur son véritable caractère digne et chevaleresque. Je ne pouvais m'ha-

bituer à le voir sortir sans cesse de sa poche une petite glace dans laquelle il vérifiait le pli de ses cheveux et de sa moustache, à l'entendre déclamer les plus simples paroles, amplifier sa voix et ses gestes ; plus tard seulement je compris que, dans sa courageuse pauvreté, son dandysme était un mérite de plus, par lequel il dissimulait de véritables privations, supportées vaillamment dans ce petit logis de la rue Rousselet, où il mourut. Cerveau curieux, tout objectif et balzacien, il vécut dans un royaume imaginaire; il rêva sa vie; mais ce fut un beau rêve de talent, presque de génie, où la Croix domina toujours, haussant et ennoblissant sa pensée.

Quelques mots écrits hâtivement à Alphonse Daudet, son ami d'alors, peuvent donner l'idée de cet élan qui caractérisait ses moindres actes, quoique, dans ces fragments de lettres, l'on n'en puisse reproduire les encres variées et la gigantesque signature :

Valognes (Manche).

Never More,

Qu'est-ce donc qu'on me chante, mon cher Daudet? On me dit que vous avez du *ressentiment* contre moi, parce que je n'ai pas répondu à l'envoi de votre dernier livre et pour je ne sais quoi encore... Je m'en inquiète, mon cher ami, parce que je ne veux pas que la moindre brume soit entre nous. Vous êtes trop compté dans mes relations et mes amitiés (et elles ne sont pas nombreuses, allez, ces dernières!) pour que je ne m'empresse pas de faire cesser — s'il y en avait — tout malentendu entre nous...

Je me sens vis-à-vis de vous si net de torts et de tout *reproche possible*, et j'aime tant les relations franches, que je n'hésite pas, pour être tranquille, à vous demander si vous avez quelque chose contre moi et ce que c'est, pour me justifier.

Que ceci, mon cher Daudet, vous soit la preuve de mon intrépide amitié.

JULES BARBEY D'AUREVILLY.

Il est fait ici allusion à un court dissentiment survenu entre les deux amis, à la suite

d'un terrible article de Barbey d'Aurevilly sur Flaubert dont Alphonse Daudet aimait tant la personne, et respectait le talent.

Je revois dans ce groupe primordial Jean du Boys, Charles Bataille, tous deux frappés au cerveau avant la maturité du talent. N'est-ce pas Jean du Boys qui donna à l'Odéon une frêle petite pièce en vers, jouée par une malechance singulière dans la même soirée que l'adorable *Passant* de François Coppée, triomphe inoubliable, où l'enthousiasme de la foule couvrait chaque vers d'une pluie de bravos. Pauvre Jean du Boys ! Nous étions dans sa loge, et, des larmes au coin des yeux, il applaudissait son ami François Coppée, au nom encore inconnu hier, sur qui rayonnèrent ce soir-là les premières lueurs de la gloire.

C'est vers cette date aussi que nous connûmes Ferdinand Fabre, le romancier des Cévennes, l'auteur de *Mon oncle Célestin*, des *Courbezon*, de *L'Abbé Tigrane* ; il avait la

passion de sa province et resta provincial toute sa vie. Cloîtré, avant qu'il habitât l'Institut, dans son modeste intérieur des Batignolles, il se promenait à travers Paris sans le comprendre, comme il eût fait dans son Languedoc, à Bédarieux, son tour de ville. Et de fait ses livres et son talent restèrent absolument d'un terroir spécial et c'est leur mérite et leur charme indiscutable. Chez lui, nous rencontrions alors Jean-Paul Laurens, son compatriote, je pense, déjà célèbre, et lui aussi rebelle aux transformations.

Deux figures s'évoquent parmi celles de ce peintre et de ce romancier : Gonzague Privat, l'artiste à l'esprit étincelant, à la fantaisie toujours éveillée ; Zacharie Astruc, celui-ci peintre, poète, sculpteur, le tout avec grâce et désinvolture. On se répétait dans les petits cercles d'artistes son mot célèbre au peintre prestigieux Carolus-Duran : « Toi, tu seras Velasquez, et moi

je serai Michel-Ange ! » Ceci, c'était encore un reflet romantique, comme je le vois sur le visage tourmenté, rustique et fin de Léon Cladel ; presque génial celui-là, ayant marqué aussi sa province montalbanaise dans des romans fameux : *Le Bouscassié*, *N'a qu'un œil*, *Montauban tu ne le sauras pas*.

Sa langue ensoleillée et rocailleuse, mais tout embaumée de nature, fait penser à ces carrières de pierre rougeâtre, écroulées et creusées, et surmontées de landes vertes et odoriférantes. Existence courageuse, entourée de beaux enfants, modeste quant aux besoins matériels, mais toute rutilante de verve et de talent. Ami de Charles Baudelaire, il gardait de lui les plus curieux souvenirs, et des théories d'art très affirmées et très personnelles. Le fragment suivant d'une de ses lettres pourra donner l'impression de ses rapports amicaux avec Alphonse Daudet.

Sèvres, 1881.

Mon cher ami,

C'est un ami qui écrit sous ma dictée, car je suis alité depuis dix jours ; je souffre comme un damné. Si vives qu'aient été et que soient encore mes souffrances, j'ai pourtant lu *Numa Roumestan*. Je vous avoue que cette lecture m'a parfois si absorbé que j'en oubliais le mal que j'endure. Si ce n'est pas là votre plus bel ouvrage, c'est au moins un de ceux qui vous font le plus d'honneur. Et, pour ma part, je l'aime par-dessus tous ses aînés. A mes yeux, c'est là où vous avez mis le plus de vous-même : observation, style, couleur, etc.

Le tout petit reproche que je vous adresserai, c'est qu'on y voit peut-être trop le parti pris de dépeindre, de vingt pages en vingt pages, soit un paysage, soit un intérieur, soit une rue, soit une cérémonie.

Le critique de je ne sais plus quel journal que j'ai lu s'est permis de traiter de sensiblerie la mort d'Hortense Le Quesnoy. Moquez-vous de cet imbécile. J'ai pleuré de vraies larmes... Dès que nous nous verrons, je vous parlerai bien plus longuement de la joie profonde que votre nouveau travail m'a donnée...

Léon Cladel.

Parmi ces figures diverses, ces compagnons de la première heure qu'Alphonse Daudet connaissait au hasard des rencontres et de sa sympathie débordante et vite acquise, se succèdent Émile Benassit, le délicat dessinateur, illustrateur du premier *Tartarin* ; Armand Silvestre, le classique poète des *Renaissances* ; Charles Monselet, au fin sourire de gastronome ; enfin, André Gill, le caricaturiste des dernières années de l'Empire, le poète inconnu qui devait subir les séjours de Charenton, où s'achevèrent un libre esprit, un cœur excellent, d'une sensibilité curieuse chez ce grand garçon timide, à la parole éloquente, aux gestes exubérants et maladroits.

Curieux les départs de toute une escouade d'artistes et de travailleurs, suivant, pendant la première étape, à peu près la même route. Puis les allures se distancent et

s'écartent, chacun s'oriente selon ses tendances personnelles, et la vie, qui avait mis au début toutes ces marches au même pas et toutes ces voix en mesure, les déroute, les disperse, rompt le chœur, les rend bientôt lointaines les unes aux autres. On se suit par la pensée ; de temps en temps arrive un applaudissement par-delà les années vécues, un rappel de souvenirs, et parfois on se rejoint après s'être longtemps perdus de vue.

D'ailleurs, la guerre survenue peu après ces préludes à la vie littéraire fut une cause de dispersement ; dans l'immense bouleversement de la France, les uns sombrèrent, les autres reçurent au contraire l'élan qui suit les défaites ardentes à se réparer. La plupart de ceux que je viens de nommer firent, comme Alphonse Daudet, leur devoir aux remparts couverts de neige ou sur les champs de bataille, ou dans ce Paris assiégé qui ne connut jamais pareille défense ni

pareille bravoure : on ne savait de quelques-uns s'ils étaient morts ou vivants, et les portes rouvertes, la province rejointe à la ville héroïque, que de retours, que de deuils, que de surprises!

C'est après la première publication au *Figaro* d'un *Tartarin* illustré, que nous connûmes Paul Féval et Gustave Flaubert, tous deux séduits par la verve, la raillerie humoristique d'un livre que tous les méridionaux ont pardonné à Alphonse Daudet, en faveur du rire de belle humeur qu'il leur causa. Je vois Flaubert complimentant, exaltant l'auteur avec cette ardeur qui semblait la revanche du travailleur solitaire et acharné de Croisset. Je le vois levant ses grands bras et secouant tout autour de sa tête un peu chauve ses longs cheveux de Celte romantique. Ah! celui-là ne mettait de réticences ni dans ses éloges, ni dans

les élans de son cœur. Comme il savait rire, comme il aimait ses amis, et comme ses rares lettres communiquaient l'enthousiasme et l'affection. Je n'en veux pour preuve que celles-ci envoyées à Alphonse Daudet pour le féliciter de ses livres :

Je viens de finir *Jack* et la tête m'en tourne.

Il m'a extrêmement amusé.

Le caractère de Charlotte, la pension des pays chauds, d'Argenton, Clarisse et Jack ! Superbe ! Et que de détails exquis !

Nous causerons de votre livre très longuement, quand je l'aurai relu ; je tiens seulement à vous remercier de votre trop belle dédicace qui m'a fait bien plaisir.

Nous devons nous voir demain chez Adolphe, où le grand Tourguéneff nous fera manger des choses moscovites. Çà se trouve bien ! On arrosera *Jack*, à qui je promets une longue vie.

Tout à vous, cher ami.

GUSTAVE FLAUBERT,

Qui vous embrasse et qui vous aime.

Et ceci, à propos des *Rois en Exil* :

Si vous étiez là, vous verriez que mon exemplaire est rayé aux marges par beaucoup de points d'exclamation. Quelques barres indiquent de petites taches de style ; mais elles sont peu nombreuses. Vous savez du reste que je suis un pédant.

Au résumé, vous devez être content et fier de ce livre, le ciel vous a doué d'un don : le *charme* ; ne l'a pas qui veut, à commencer par moi.

Sans enfants, il avait un regard tendre pour ceux des autres, et mon mari ne l'appelait jamais que le bon Flaubert ; bon, il le fut, et pitoyable et fidèle en amitié, au-dessus de toutes les mesquineries du métier. D'ailleurs sa correspondance publiée le montre tel qu'il fut : enthousiaste, croyant à son art, respectueux des lettres jusqu'à la superstition. Il a marqué dans la littérature de son temps la perfection d'une langue qui, par moments rappelle celle de

Chateaubriand. Oui, les tulipiers de Croisset sont frères des lataniers des Tropiques; une même grande vision remplit le cerveau du bourgeois rouennais et celui de l'ambassadeur à la cour de Rome. Avec cette folie de l'admiration qui le possédait par moments, Flaubert, servi par une impeccable mémoire, récitait des pages entières de Chateaubriand, comme je l'entendis maintes fois déclamer les vers d'Hugo!

Il habitait alors au parc Monceau un petit appartement avec une vue superbe d'arbres et de pelouses, et quand j'allais chercher mon mari, un peu tard à la fin de ces dimanches de Flaubert dont il manquait le moins possible, je trouvais le maître du logis enveloppé d'une sorte de gandoura, avec une chechia sur la tête et des jabots tuyautés qui avaient une date : celle des costumes d'Alphonse Karr, des tapisseries algériennes et de la conquête de l'Afrique! C'était encore le Flaubert de *Madame Bovary*

et de *Salammbô* ; il publiait *L'Éducation sentimentale*, ce chef-d'œuvre, avec l'étonnement que le public ne comprît pas immédiatement un livre maintenant célèbre et apprécié ; il préparait *La Tentation de saint Antoine* ; il pensait à *Bouvard et Pécuchet*. Chez lui, on rencontrait Renan, Taine, Tourguéneff, Edmond de Goncourt, plus tard Zola, Gustave Toudouze, Émile Bergerat, qui venait d'épouser la fille cadette de Théophile Gautier, Estelle. L'aînée, Judith, célèbre déjà par son talent et sa beauté, était devenue Madame Catulle Mendès. Les conversations ici étaient supérieures, touchant à la science, à la philosophie, aux idées générales ; la littérature y était moins prépondérante que plus tard au grenier de Goncourt.

Paul Féval ! celui-ci ne connut qu'une gloire éphémère, mais l'homme fut supérieur à son œuvre. D'un aspect un peu fruste, avec ses cheveux bretons et sa moustache grisonnante d'ancien blond, il avait l'abord

fin et paysan, une vivacité, un charme d'esprit, une gaîté qui le faisait chanter au dessert à Champrosay des chansons bretonnes, tantôt au rythme des danses, tantôt rêveuses et prolongées comme la lande violette de son pays. Il les savait tous, ces refrains d'Armor, et préférait les royalistes, ceux qui menaient à la bataille les bandes d'Elbée et de la Rochejacquelein. Ne dit-on pas qu'il est l'auteur de la chanson célèbre : « Monsieur d'Charette a dit à ceux d'Ancenis... » ?

Cette érudition bretonne se retrouve dans certains de ses romans ; pour celui-là aussi, comme pour tous les êtres de sensible pénétration, sa province fut une source vive. Puis il connut Paris, l'aima, et *Le Roman de la jeunesse*, *Annette Laïs* témoignèrent pour son talent sentimental, comme *Les Mystères de Londres*, *Le Bossu*, *Les Habits noirs*, de sa vive imagination.

Je n'aperçois jamais, non loin de la place Royale, la rue de la Cerisaie sans penser que

dans une pauvre chambre d'un de ces vieux logis, Paul Féval, seul et abandonné dans Paris, faillit mourir d'inanition. Ce fut un médecin du quartier, le Dr Penoyez, qui le sauva et lui fit épouser sa fille, la femme pieuse et dévouée, l'admirable mère de neuf enfants que j'allai voir un jour avenue des Ternes. Un jardin embellissait le petit hôtel du romancier, et, dans le salon tout orné d'œuvres d'art où je fus introduite, Mme Féval, devant sa table à ouvrage, raccommodait des bas de toutes tailles et de toutes grandeurs, représentant avec sérénité la femme d'intérieur idéale qu'elle fut toute sa vie.

A cette époque, Féval était heureux, riche, tout fier de sa charmante famille. Sa vie s'assombrit plus tard et révéla chez lui un tempérament de catholique inquiet et de chrétien scrupuleux jusqu'à reviser son œuvre complète et la mettre au point de ses croyances exigeantes et ravivées.

Les deux lettres suivantes témoigneront

bien de ces états d'esprit si différents et si intéressants :

88, avenue des Ternes.

Mon cher Daudet, vous avez bien raison de m'appeler votre ami, car je le suis depuis le commencement. J'ai fait sur vous plus d'articles (parlés, il est vrai) que Carjat, *Alluded to*, dans votre cher livre, n'a donné de poignées de mains au bout de ses grands bras. La dernière fois que je vous ai vu, c'était dans ma petite jeunesse, à l'enterrement de ce pauvre Pître Chevalier, je n'avais guère plus de quarante-cinq ans. Vous, vous avez beaucoup grandi depuis, mais vous étiez déjà vous-même. Depuis, je vous ai suivi toujours, toujours, comme je suis ceux que je suis... Mais, Gambetta, mon petit Daudet, ah ! Gambetta ! Vous ne l'avez pas entendu comme moi en Bretagne ! Gambetta pour toujours. Je suis resté pâmé.

Votre oncle (à la mode de Bretagne),

PAUL FÉVAL.

Quelques années après, toute cette verve charmante était tombée sous un mauvais

coup du sort, une ruine momentanée, qui fit trouver à l'écrivain romancier les accents religieux les plus purs.

Merci, mon chéri de fils, je n'ai plus que vous pour m'aimer littérairement, mais c'est beaucoup. Je suis puni et récompensé de ce que je n'aimais plus que vous dans ces derniers temps ; on n'a pas le droit, c'est certain, d'avoir un si sauvage mépris que le mien pour le non-talent. Le non-talent qui réussit doit toujours avoir « quelque chose ». C'est à moi la faute puisque le sens de cette chose me manque. Vous aurez peut-être ouï parler de mon décès par-dessus les moulins. Il est accompli. Je travaille à 2 sous pour les recueils catholiques. Je suis né à un autre ensemble de choses, plein de consolations profondes et d'inexprimables tristesses. Je savais où j'allais, car j'avais eu sous les yeux l'exemple de cette médication chrétienne appliquée à un malheur plus grand que le mien. La personne dont je vous parle et qui est morte m'avait dit une fois : « Vous vivez d'orgueil. » Notez que moi, de bonne foi, je me croyais modeste. Quand la crise de ma vie est venue, j'ai vu tout à coup cet orgueil idiot, extravagant et monstrueux. J'ai été frappé en lui plus encore que dans le pain de mes

enfants. Suis-je réellement malheureux ? J'ai trouvé dans ma case une résignation héroïque. Ce n'est pas dire assez : une joie qui m'a étonné d'abord et qui maintenant me soutient. La loi que je pratique très étroitement aujourd'hui, j'ai tourné autour toute ma vie. Sans la *gifle*, je n'y serais peut-être jamais entré bravement, car il y a en moi une muserie bien difficile à corriger. J'y suis, j'y resterai toujours. Ne croyez pas que j'aie cessé de vous suivre, mon bien cher Alphonse ; *Jack* m'a enchanté d'un bout à l'autre, et quand vous en aurez occasion, adressez-le moi. Je suis sûr que Risler, au théâtre, et Fromont, et même Compagnie auront un grand grand succès ; sans cela, il faudrait croire que le théâtre est *gâtif* à toute perpétuité. Vos succès à vous, vos charmants succès, si jeunes, si tendres, si finement rieurs, je les ai toujours cantiqués. A mon gré, ils ne vous vaudront jamais vous-même.

L'hiver prochain, quand je serai assis tout à fait dans mon émotion, et logé dans ma petite chambre, j'irai vous montrer la vieille bête, non pas assombrie, mais bien vraiment résignée ; d'ici-là, embrassez ma *nièce*, fût-ce malgré elle, et dites à bébé de ne jamais crever d'orgueil, même à son insu !

P. Féval.

En pensant à Paul Féval, le nom d'un autre Breton me vient à la mémoire, celui d'Auguste Brizeux, à qui il ressemblait physiquement, de même taille, du même blond celtique. Mais autant Féval était gai, primesautier, autant je connus Brizeux, chez mes parents, morose et triste. Il n'avait pas pris, ou plutôt on ne lui avait pas donné sa place parmi les poètes de son temps. Sans cesse effarouché de Paris, attiré par sa Bretagne, il y retournait vers le Scorff et les fleurs d'or, et ce pont Kerlo, célèbré par ses vers. Il fut exclusivement Breton; et l'on retrouve en lui toutes les vertus de cette race, fidèle au foyer, tourmentée du mal du pays et si rêveuse au bruit des flots monotones.

C'est aussi à cette date de mon enfance que je dois reporter ma connaissance de Mme Desbordes-Valmore, amie de ma mère,

et justement amie et vieille consolatrice de Brizeux. De longues boucles blondes qui devaient être factices, entourant un visage amaigri, pétri de tristesse et de bonté, aux yeux bleus levés sans cesse plus haut que la vie, la voie douce, le geste dolent. Dans un modeste intérieur, à un cinquième étage de la rue de Rivoli, je revois la chère femme dans ses toilettes surannées sentant les débuts au théâtre, et le visage mélancolique de M. Lanchantain, mari de la grande poétesse; tout m'est resté présent, parce que j'aimais déjà les vers et que je récitais : *Cher petit oreiller... On avait couronné la Vierge moissonneuse...* Admirable génie féminin, ballotté dans la vie errante et parcimonieuse des artistes de théâtre sans fortune! Elle suivait la mauvaise chance de son mari, artiste incompris, le soignait comme ses enfants, ainsi qu'un enfant mécontent, usait en préoccupations ménagères ses poétiques tendances, et sortant des coulisses courait

s'agenouiller dans les églises, avec un élan perpétuel vers Celui qui console et qu'elle ne maudit jamais dans ses pires détresses, même au jour où cette mère si tendre vit le foyer déserté par ses deux filles enlevées tour à tour à ses soins passionnés. Qu'elle fut femme et pitoyable, et, sur la fin, bien réfugiée en Dieu ! Qu'on nous permette de reproduire d'elle trois lettres inédites, qui donneront bien la mesure et la qualité de cette âme exceptionnelle. Elles s'adressent à ma mère, Mme Léonide Allard, auteur conjointement avec mon père d'un volume de vers, *Les Marges de la Vie*, qui venait de paraître et qu'elle avait adressé à Mme Desbordes-Valmore :

Madame,

A travers les incidents qui assombrissent ma vie, et les infortunes de mes amis les plus intimes, je ne perds pas la mémoire des consolations qui me sont arrivées de la terre et du ciel. Vous

le savez mieux que moi, Madame ; d'où veniez-vous ?

Abattue par la fièvre qui ne manque jamais de me tourmenter quand il pleut, et commandée par les plus pressantes sollicitudes, si mon cœur s'est tourné bien des fois vers vous, je n'ai pu vous le dire. Deux lignes écrites à la hâte jointes au manuscrit que je vous renvoyais ne pouvaient ni m'acquitter ni vous peindre mon tendre étonnement (pardonnez-moi ce mot) du talent délicieux dont vous semblez vous-même ignorer la portée.

J'ai lu une partie de ce manuscrit avec beaucoup de larmes... Quant à l'inspiration qui me concerne, si prompte, si peu étudiée par vous, si inattendue par moi qui vous quittais à peine, j'en suis restée saisie et plus touchée qu'il ne m'est possible de l'exprimer.

Notre chère âme des blés, M. Brizeux, n'en revenait pas plus que moi, m'étant permis de joindre le charme de cette lecture confidentielle à la tristesse des adieux qu'il venait nous faire. C'était le remerciement que je lui devais du bonheur qu'il m'a donné de vous connaître. Voir s'éloigner de Paris une telle âme parce que cette gloire de la France n'a pas de quoi payer son gîte !

Votre commissionnaire a-t-il été bien fidèle à vous reporter le manuscrit ? Il m'a passé à cet

égard plusieurs frissons, mêlés à mon chagrin de ne pouvoir vous chercher encore.

Croyez en moi, je crois en vous,

MARCELINE DESBORDES-VALMORE.

16 mai 1855.

D'une autre, datée d'avril 1856, je détache ce passage qui se rapporte à une personnalité maintenant bien oubliée mise en relief par M. de Lamartine qui lui adressa jadis une de ses plus belles poésies :

On n'a plus trouvé Mademoiselle Reine-Garde n° 11 rue de Savoie quand je lui ai envoyé des livres. On n'a pu non plus donner sa nouvelle adresse. Si vous la savez, soyez assez bonne pour m'aider à remplir ce devoir. Cette femme simple, passionnée et confiante fera-t-elle une épreuve heureuse de Paris? Il a bien des pièges pour les rêves qu'elle lui apporte.

Elle passe quelquefois tristement dans mon idée. Et vous, ne vous semble-t-il pas que ce voyage n'est pas sûr pour elle? Quand on y sent souffrir et

lutter M. de Lamartine on regarde avec effroi les innocents moucherons qu'il attire dans ses rayonnements.

Je vous aime de tout mon cœur,

MARCELINE DESBORDES-VALMORE.

Cette Reine-Garde était une ouvrière marseillaise, au visage de servante tanné et tiré et coiffé d'un bonnet blanc qui accusait toute la rusticité d'un type déjà vulgaire. En réponse à des vers que cette pauvre vieille fille avait adressés à Lamartine il laissa tomber sur elle de son Olympe, et sans jamais l'avoir vue, toutes les fleurs de sa poésie; puis il voulut la connaître; elle vint donc à Paris et précédant le Valmajour de Daudet éprouva comme lui l'indifférence, le dédain des salons surpris de sa laideur indigente; elle sombra tout à coup, rentra vite dans la mansarde ensoleillée d'où ce modeste oiseau des toits avait envoyé au grand poète son enthousiaste admiration.

Les lettres de Marceline Valmore, sans enveloppes, pliées à l'ancienne mode, défendues parfois d'un cachet de cire qui porte *Credo*, marquent de tels élans de cœur, où la phrase se détourne et s'emporte, que je ne puis résister à en citer une encore, adressée à ma chère mère :

..... Je crois être quelquefois en vous-même assez pour n'avoir pas de surprise de tant de talent et de force et de grâce. D'autres vous loueront mieux que moi, mais personne n'aura plus de vrai plaisir à vous trouver si distinguée et si pure. Il y a bien de l'amour dans les vers de votre mari; et vous êtes bien heureuse de pouvoir admirer à ce point ce que vous aimez.

Pour la femme, c'est le seul amour complet de ce monde. La très vieille femme de Grétry me l'avait dit avant sa mort. Je ne la comprenais pas du tout dans ce temps-là. C'était pourtant mon sort qu'elle prédisait. Mais il ne faut pas vous laisser comme moi surmonter par ce sentiment qui m'a tuée à genoux. Si absorbée dans ce sentiment je ne me suis plus souciée de rien pour moi-même je ne vous

conseille pas d'être si exclusive puisque vous avez la force que je n'avais pas.

Quelle douceur j'ai trouvée à copier ces lignes, témoignage d'une tradition féminine qui remonte jusqu'à l'avant-dernier siècle, à la femme de Grétry. Se perdra-t-elle chez nous ? Résistera-t-elle à cet assaut de fausse indépendance, de révolte et de négation où les femmes risquent de perdre toute la dignité des passions permises ?

II

Comme je le prévoyais dès le commencement, ces souvenirs prennent par moments comme dans cette correspondance de Mme Desbordes-Valmore un tour rétrospectif qui me les élucide à moi-même, et les fait remonter aux années qui précédèrent mon mariage. C'est ainsi que je traversai le salon un peu suranné de Mme Ancelot, reste d'un monde évanoui. Le portrait de la maîtresse de la maison, drapé à l'antique sans doute par un élève de David, en était le plus

bel ornement ; jeune et jolie, vêtue de bleu, elle avait dans son cadre le même sourire, à peine ravivé, dont nous accueillait l'aimable hôtesse.

Tout à côté du grand salon, une petite salle était remplie de cages minuscules où des oiseaux des Iles pépiaient doucement, réveillés par les lumières voisines et par les chansons de Nadaud qu'il accompagnait lui-même, ou les récitations poétiques de Mme Anaïs Segalas toute brune, brillante et parée, ou celles de Mlle Jenny Sabatier, toute blonde et tout inspirée. La vieille Académie, les anciens collègues de M. Ancelot, entre autres Babinet et Viennet réciteur des fables qu'il composait lui-même, se rendaient fidèlement à ces soirées où je vois le grand avocat Lachaud avec sa femme, triste et charmante, et leur fille, Mlle Lachaud, qui allait alors épouser M. Sangnier, le père du jeune et distingué Marc Sangnier, fondateur du *Sillon*. Un dé-

tail charmant : sur la table à thé, en relique, se trouvait la perruche d'Alfred de Vigny, soigneusement empaillée, témoignage d'une amitié fidèle et qui survivait à la mort.

En contraste, nous nous rendions alors dans le salon du général de Ricard qui fut le berceau du Parnasse et le nid primordial de bien des futurs académiciens; c'était pour mes dix-huit ans le Temple même de la poésie. J'y entendis François Coppée, Sully-Prudhomme, Catulle Mendès, Léon Dierx, José Maria de Hérédia réciter ou déclamer leurs vers. Les poètes alors ne dédaignaient pas de se faire entendre et d'ajouter l'originalité de la diction personnelle à celle de leur propre talent.

Léon Dierx, beau et grave, d'une ressemblance parfaite avec Leconte de Lisle, créole comme lui, faisait apprécier les vers admirables de ses *Filaos*. Sully-Prudhomme, calme et méditatif, ses yeux bleu-clair fixés

vers un rêve intérieur, récitait des fragments des *Stances et Poèmes*, à peine imprimés, et sa diction nette et contenue, régulière mais ailée, surprenait et charmait auditeurs et auditrices. Contraste parfait, José Maria de Hérédia, du soleil plein ses yeux noirs, avec un fort accent que son léger bégaiement rendait à la fin des périodes plus énergique encore, martelait chaque vers des *Trophées* comme, son vieux forgeron, l'estoc du premier Borgia. Il préludait brillamment à la gloire et ravissait Leconte de Lisle parfois présent et majestueux dans son pontificat.

Après ce conquistador espagnol, le Parisien Coppée, que pleurent maintenant tous ses amis, détaillait d'une belle voix harmonieuse, dont l'énergie n'excluait pas les nuances fines ou sentimentales, les pièces ciselées et parfaites du *Reliquaire*, y mettait un entrain de jeunesse, une flamme romantique bien en rapport avec ses cheveux foncés et plats, ses yeux clairs, son profil de jeune

Consul. Il était avec Catulle Mendès, celui-ci d'un blond méridional, d'un charme un peu félin, à la voix douce, aux gestes élégants ponctuant ses beaux poèmes, l'organisateur de ces réunions poétiques; tous deux, avec leurs personnes et leurs talents si différents, entretenaient chez la marquise de Ricard, ainsi que le fils de la maison, une passion de l'art, un élan vers l'avenir qu'ils faisaient partager à tous les habitués de ces soirées exceptionnelles.

Le maître du logis, le général de Ricard, ancien aide de camp du roi Jérôme, avait combattu à Waterloo. Il était d'un grand âge, d'une urbanité parfaite, et très accueillant aux amis de son fils; celui-ci, Louis-Xavier de Ricard, d'esprit et de cœur généreux, auteur déjà d'un volume de vers plein de promesses : *Ciel*, *Rue et Foyer*, publiait en outre un journal, *L'Art*, qui admettait les poètes et voulut bien de mes premiers vers. Il était alors tout près de se marier,

d'épouser Mlle Lydie Wilson, poète, elle aussi, d'une originalité charmante, mais qu'une mort prématurée, et combien pleurée! fait apparaître de loin en idéale figure de rêve, souriante et voilée.

Puis je vois entrer Auguste Villiers de l'Isle Adam, descendant des chevaliers de Malte, disait la légende, en tout cas, Breton mystique et singulièrement génial. Comme il récitait *Le Corbeau* de Poë! avec quelle étrangeté dans ses yeux globuleux, dans son haut front déjà dégarni! Edmond Lepelletier s'accompagnait de Paul Verlaine, qu'il vient de raconter dans un beau livre, à la fois témoignage d'amitié et réhabilitation. Paul Verlaine était d'une laideur hostile, et quand il récitait ce vers d'un de ses poèmes :

Et nous n'aurons jamais de Béatrice!...

les jeunes filles présentes ne pouvaient s'empêcher de sourire. Et pourtant, il la trouva,

sa Béatrice, et qui aurait pu être si bonne à son âme tourmentée, mais il ne sut la conserver, ni retenir sa sauvegarde auprès de lui!

Adolphe Racot, M. Miot Frochot, le baron de Viel-Castel, M. Clermont-Ganneau, et combien d'autres esprits célèbres ou originaux! se rencontraient ici avec des peintres intéressants : Louis Browne, Eugène Lacoste, qui fit le portrait de l'aimable marquise, Anatole de Beaulieu, le dernier romantique, dont l'atelier, qui servait parfois de rendez-vous à tout ce cercle d'artistes, fut décrit en ses plus petits détails par les frères de Goncourt dans *Manette Salomon*.

A la mort du général et au moment de la guerre de 1870, toute cette petite société se dispersa pour se réunir ensuite dans le souvenir des anciens habitués, car, peu à peu, tous ces noms, obscurs alors, que je viens d'énumérer, sortaient de l'ombre, apparaissaient en lettres lumineuses, s'assem-

4.

blaient en une sorte de Pléiade, formaient ce qu'on appelle encore le Parnasse.

Le grand chef, le maître incontesté, était Victor Hugo, l'idole de toute la France poétique; depuis l'exil, il ne paraissait pas le moindre volume sans qu'un exemplaire fût adressé par delà les mers à Victor Hugo : il approuvait, répondait; on se montrait ses courtes lettres, souvent semblables; c'étaient les reliques premières du néophyte. Certes, dans cette gloire entêtée et durable, il y eut beaucoup de passion politique; l'Exilé du rocher de Guernesey, d'où s'abattaient sur le monde des chefs-d'œuvre comme *Les Contemplations* et *Les Misérables*, exaltait les têtes et les cœurs généreux; mais, il faut bien le dire, c'est le génie surtout, le génie verbal d'un poète incomparable qui emplissait le monde, et continua à l'éblouir quand Paris revit son plus grand poète.

Comment oublier cette première visite chez lui, rue de Clichy, dans le modeste

appartement tellement disproportionné à sa gloire, à l'idée qu'on se faisait de cette gloire qui eût comblé des palais! Il se lève du siège qu'il occupait au coin du feu, en face de Mme Drouet, sa vieille amie, l'ancienne Juliette du théâtre de la Gaîté; je suis étonnée de sa petite taille, mais bientôt, quand il va m'accueillir et me parler, je le trouverai très grand, très intimidant. Et cette timidité que je ressentis alors, je l'éprouverai toujours en face de Victor Hugo, résultat de cette grande admiration, de ce respect, comme d'un dieu absent, que mes parents m'avaient inculqué pour le poète de génie. Je ne vaincrai jamais ce tremblement de la voix chaque fois que je répondrai à ses paroles obligeantes, et je m'étonnerai pendant près de dix ans d'entendre des femmes, admises auprès de lui, l'entretenir de leur intérieur et de leurs futilités habituelles.

Ce soir-là, quand il m'eut présentée,

toute confuse, à Mme Drouet, elle me dit avec une charmante bonne grâce :

— Ici, c'est le coin des vieux et vous êtes trop jeune pour nous. Mais M. Victor Hugo va vous présenter à sa bru, Mme Lockroy ; lui seul a qualité pour cela.

Et je fus conduite à l'autre bout de la pièce, médiocrement grande, pourtant, mais qui était comme séparée en deux par une table surmontée d'un éléphant de bronze, très majestueux, japonais ou chinois, je pense. Il suffisait à faire deux petits groupements très distincts qui communiquaient facilement, mais sans se confondre.

A ce moment de son retour, Victor Hugo était éblouissant d'esprit, de souvenirs nombreux et racontés avec une verve inépuisable, quand la politique n'envahissait pas trop sa table hospitalière. Et quelle grâce dans l'accueil, quelles nobles façons, quel beau sourire de grand-père sous ses cheveux que j'ai vus peu à peu blanchir

jusqu'à la neige des quatre-vingts ans!

Les poètes, tous les poètes fréquentaient ce salon de la rue de Clichy, et plus tard l'hôtel de l'avenue d'Eylau. Mais là, fut-ce le changement de place? Il y eut comme une marche descendue dans la santé, puis dans l'esprit du beau vieillard. Et pourtant, il aimait toujours à recevoir ses amis, et l'hospitalité de cette maison ouverte n'était pas un de ses moindres charmes, car, autour de la table, embellie en un bout par les deux petits-enfants du Maître, les convives cherchaient encore leur mot d'ordre aux yeux de l'hôte, et lui-même retrouvait parfois une veine de souvenirs si vivants, si pittoresquement exprimés, qu'on en restait ébloui toute une soirée. Mme Drouet vieillissait doucement auprès de lui, abritée sous deux bandeaux de neige, d'une élégance un peu théâtrale et surannée, jusqu'au jour où un mal impitoyable creusa ses traits si fins, en fit l'effigie douloureuse qu'a peinte Bastien

Lepage, qui devait mourir en proie aux mêmes tortures. Dans les derniers temps, le Maître regardait douloureusement, aux dîners intimes, cette assiette vide, cette noble figure ravagée.

— Madame Drouet, vous ne mangez pas, il faut manger, avoir du courage.

Manger! Elle se mourait. Le savait-il? Essayait-il de se leurrer lui-même le beau vieillard si résistant et si fort, et qui voyait partir cette compagne de cinquante années!

Dans le grand salon où se penche le beau portrait de Bonnat, au geste paternel, où le buste par David préside immensément; dans le petit salon, orné de ces tapisseries rayées et multicolores qui semblaient tendues pour Doña Sol; dans le jardin rejoint à la vérandah par un perron de deux marches m'apparaissent Leconte de Lisle, Meurice et Vacquerie, Paul de Saint-Victor, le souriant Banville, Flaubert et Goncourt conversant ensemble, Mallarmé, Léon Cladel,

François Coppée, Catulle Mendès, Clovis Hugues, ombres dans un Éden évanoui; puis Léon Glaize, Gustave Rivet, Pierre Elzéar, la toute petite Mme Michelet offrant des roses un soir de fête, puis des ambassadeurs, des diplomates, l'empereur du Brésil; des peintres, des sculpteurs, et tant d'hommes politiques que je n'en sais plus les noms !

Voici l'impression immédiate que je traçai de l'une de ces soirées où nous nous étions rendus, Alphonse Daudet et moi, un soir de neige, où pendant le trajet notre cheval tomba trois fois en traversant l'esplanade des Invalides :

Je vois Victor Hugo au grand bout de sa table; le maître vieilli, un peu isolé, un peu sourd, trône avec des silences de dieu, les absences d'un génie au bord de l'immortalité. Les cheveux tout blancs, la tête colorée, et cet œil de vieux lion qui se développe de côté avec des férocités de puissance; il écoute mon mari et Catulle Mendès entre qui la discussion est très animée à propos de

la jeunesse et de la célébrité des hommes connus et de leur séduction auprès des femmes. Alphonse prétend que dans un salon rempli de talents de toutes sortes, de tout âge, un tout jeune homme, l'auteur inconnu, le poète ignoré aura pour lui les regards féminins s'il est beau. Catulle Mendès lui répond qu'il restera d'abord inaperçu, et que toute les femmes iront à la notoriété : ceci me paraît plus vrai. Les femmes heureusement n'ont point que les yeux de leur visage, mais ceux de l'esprit et du cœur. Pour les intellectuelles, la beauté d'un artiste, d'un grand poète ne compte pas, c'est le regard du penseur, la physionomie tourmentée de l'homme qui vit de ses sensations. Elles vont au talent, au chagrin qui passe, elles ne songent guère à la beauté physique. Maintenant on pourrait répondre que c'est par une sympathie ambitieuse qu'elles recherchent les auteurs célèbres, mais l'autre sentiment, celui qui les attirerait vers cette jeunesse tentante dont parle Alphonse, me paraît moins avouable.

Et je ris de cette prétention des deux causeurs charmants, de nous classer, de nous analyser. Mais dire la femme, c'est comme si on disait l'oiseau ; il y a tant d'espèces et de genres, les ramages et les plumages sont tellement différents !

Pendant le débat on est passé au salon, Victor

Hugo songe au coin du feu, et célèbre, universel et demi-dieu, regrette peut-être sa jeunesse, tandis que Mme Drouet sommeille doucement. Ses beaux cheveux blancs ombrant sa fine tête comme deux ailes de colombe, et les nœuds de son corsage suivant sa respiration douce, presque résignée, de vieille femme endormie.

Ce fut bientôt après cette soirée qu'eut lieu la grande manifestation de Paris défilant, avenue d'Eylau, devant les fenêtres de cette petite chambre qui devint mortuaire en mai 1885, remplie de roses et simplement meublée, telle que la représente, au musée Victor Hugo, une pièce prise dans l'ancien appartement du poète, place Royale.

Bien évocateur, ce vieux logis du Marais, et quand on pense que Victor Hugo y composa presque toutes ses pièces historiques on se représente le poète, ouvrant, aux heures matinales qui lui étaient familières, cette haute fenêtre sur les hôtels tous

égaux et du même style, qui entourent la Place, et se remémorant les tournois, les duels, les promenades et les agitations de plusieurs générations disparues sous l'ombre de ces arcades anciennes et solides et ne gardant pas trace de la fugitive humanité.

Nous dînions encore chez Victor Hugo la semaine qui précéda sa mort. Il nous dit en entrant plus pâle qu'à l'ordinaire, la démarche fléchie :

— Je vais bientôt m'en aller, je le sens ; puis s'appuyant à l'épaule de Georges : Sans *cela* il y a longtemps que je serais parti.

Je n'ai jamais oublié l'accent un peu solennel et comme prophétique de ces paroles, j'en fus pénétrée de tristesse et de pressentiment ; j'y sentis la dispersion de ce centre unique au monde et qui ne put se reformer jamais !

En face de ce cycle poétique du Parnasse dont nous parlions précédemment

commençait à se former un groupement de prose, ce que l'on est convenu d'appeler l'École naturaliste. Un jeune critique enthousiaste et sévère, dont l'ambition semblait faite surtout d'un travail acharné, Émile Zola, commençait une série de romans remarquables, très vivants, très modernes : *La conquête de Plassans*, *Les Rougon-Macquart*, *Son Excellence Eugène Rougon*, *Le Ventre de Paris*, enfin *L'Assommoir*, *L'Assommoir* qui commença sa grande réputation, et qui restera comme la plus vive expression d'un talent de force et de pittoresque, gâché, vulgarisé dans l'œuvre trop féconde, mais considérable quant à l'entassement des impressions, des documents, et quant au sentiment très vif de la nature et de la vérité dans les villes, aux champs, dans l'usine et dans les faubourgs.

Plus tard il outra sa manière, la compliqua fâcheusement, mais au début de sa carrière, ce fut une physionomie intéres-

sante et crâne. Il se recommandait de ses maîtres qu'il admirait et qu'il louangeait, il devenait l'ami d'Alphonse Daudet et par des articles, je dirais presque des réclames très ardentes, très bien lancées, fondait l'École naturaliste. Il y eut bien un petit effarement chez ses collègues du roman, de se voir mettre une étiquette, mais comme une belle amitié les unisssait alors les uns aux autres, l'assemblage se fit tout simplement, et le Naturalisme causa un grand bruit dans le monde ; grande agitation aussi : on trouva outrecuidant qu'un jeune auteur restreignît la littérature contemporaine à lui tout d'abord et à une Pléiade choisie par lui, excluant tant d'hommes d'un certain talent qui se partageaient alors les succès littéraires. Ce fut courageux mais téméraire, et la meute des mécontents affermit les théories du jeune novateur en les propageant, en les discutant, en faisant prendre parti, et la victoire

resta pour un long temps à l'École nouvelle.

Un salon s'ouvrait alors pour la littérature et les arts qui laissera dans bien des cœurs le vif regret de ses hôtes; car M. et Mme Georges Charpentier eurent la bonté et le charme, et toutes les qualités nécessaires à un groupe intelligent. Ils surent réunir et résoudre bien des antagonismes, assembler pour un ou plusieurs soirs des opinions et des êtres très disparates, à force de grâce attirante et de liberté d'esprit.

Là se rencontra pendant une dizaine d'années tout ce que la politique, la littérature et tous les arts purent joindre de noms connus et de personnalités intéressantes. Et c'est chez nos amis Charpentier, un soir que l'on jouait dans leurs étroits salons du quai du Louvre l'acte délicieux d'Ernest d'Hervilly : *La belle Saïnara*, que mon mari me présenta Edmond de Gon-

court déjà rencontré par lui chez Gustave Flaubert. Je lui parlai un moment au bord d'une rampe d'escalier où défilait, montante et descendante, une très nombreuse assemblée.

L'aîné des Goncourt portait encore, dans toute sa personne et dans l'expression de son sérieux visage, le deuil du plus jeune, mort deux années auparavant. Ses cheveux grisonnaient fortement au-dessus de ses yeux très noirs. L'abord était froid, la poignée de main distante, mais après cette première glace rompue, qui était plus timidité que dédain, les sympathies s'attachaient à cette physionomie aiguë, à cet air de bonté caché sous une réserve de grande allure; tous ceux, et ils furent nombreux, qui ont admiré Edmond de Goncourt, l'ont aimé, et de plus en plus à force d'une connaissance plus parfaite. Dans notre intérieur, il fut l'ami le plus loyal, le plus fidèle, s'attachant à nos enfants, qu'il gâtait avec une bonhomie de grand-oncle, surprenante chez cet être

supérieur qui paraissait inaccessible aux sentiments tendres. Mais alors ce n'était que le début d'une intimité de plus de vingt ans.

Il vivait très à part, n'avait pas encore fondé son fameux grenier qui succéda aux dimanches de Flaubert, après la mort de celui-ci, et devint avec les jeudis d'Alphonse Daudet et les réunions d'Émile Zola un nouveau foyer de rayonnement et d'activité littéraires.

J'avais aperçu les deux Goncourt quelques années auparavant dans le salon de Ricard, un soir où l'on y jouait si gentiment un acte de *Marion Delorme* dans un décor improvisé. Je vois encore Catulle Mendès et François Coppée dans leurs beaux costumes Louis XIII ! Le souvenir m'en était resté, comme on me nommait les deux frères, d'un grand et d'un petit ; même impression aux expositions de peinture, à diverses réunions ; mais alors je ne les

connaissais pas; Jules de Goncourt mourait dépareillant une union et une collaboration incomparables, et ce n'est qu'après sa mort que je pouvais dire au survivant toute mon admiration pour l'œuvre commune.

Flaubert et Goncourt reprirent donc avec l'innovation de l'École naturaliste un regain d'actualité et certainement aussi un nouvel élan de production. Ce fut dans cette période que parurent les *Trois Contes*, ces trois chefs-d'œuvre résumant toute la manière de Flaubert; car *Un Cœur simple* continue l'inspiration de *Madame Bovary*; *Salomé*, c'est une *Salammbô* juive, et dans *Saint Julien l'Hospitalier* je retrouve comme la genèse de *La Tentation de saint Antoine* parue après les *Trois Contes*. Edmond de Goncourt, comme le témoigne la lettre suivante, se reprit au travail grâce à la vive intervention d'Alphonse Daudet; il publia *La Fille Élisa*; bientôt *Les Frères Zemganno*; suivirent *La Faustin*, *Chérie*, et l'auteur, désormais

tout seul, retrouva sous l'unique signature, un succès qui raviva celui des volumes signés à deux.

17 Août 75.

Cher ami,

Vous avez été obéi.

Le nom de la fille Élisa est sur un cahier et le premier et le dernier chapitre sont à peu près écrits.

On voit ici le mode de travail d'Edmond de Goncourt. Il profitait de son premier entrain, de sa première verve pour commencer et finir l'œuvre à laquelle il se consacrait.

Le livre paru, il écrivait encore à Alphonse Daudet :

Que vous êtes charmant et que vous êtes bon de vous occuper de mon succès! Non, ça ne m'agace pas tant que ça, parce qu'il faut vous le dire, — c'est douloureux à avouer, — je fais pour ce volume

tout ce que vous m'avez commandé, ô mon jeune maître, mais je le fais comme on *remplit un devoir*, avec au fond de moi, si le bouquin ne réussit pas, un trop facile *va te faire fiche*! Cependant je vous ai obéi. J'ai vu About, nimbé du cuir doré de ses appartements, j'ai vu Barbey qui m'a reçu en manches de chemise et en pantalon gris-perle à bande noire. J'ai même vu Gille, Gille *ipse*.

Tout à vous et à Mme Daudet, si vous le permettez à mes cheveux blancs, — de cœur.

EDMOND DE GONCOURT.

III

Ce furent à cette époque chez l'éditeur Charpentier, chez Zola, chez nous-mêmes, des dîners souvent renouvelés, des réunions nombreuses et constantes.

Edmond de Goncourt recommençait donc à sortir un peu, mal remis de son deuil fraternel ; la prospérité s'affirmait chez Émile Zola, qui quittait les Batignolles et venait s'installer rue Ballu, recherchant les vieux meubles, les broderies anciennes dont il

embellissait son nouveau logis. Son intérieur fut charmant au début, le mari et la femme s'efforçant auprès de leurs hôtes à leur rendre la maison agréable, à la parer de grâce et d'amabilité. Les nouvelles acquisitions chez les brocanteurs étaient toujours l'occupation d'une partie de la soirée.

Un étranger était alors de toutes ces amicales petites fêtes, introduit par Flaubert avec cette confiance enthousiaste qui le caractérisait, et bénéficiant de la fraternité du groupe. C'était Yvan Tourguéneff, auteur de romans et de nouvelles remarquables, ami de George Sand et de Mme Pauline Viardot, géant du Nord au sourire félin et que je comparais à une grande figure taillée dans la neige et dans la glace de son pays. Souvent Parisien, quand les nécessités de sa nationalité russe ne le rappelaient pas dans ses terres, il semblait cordial, très compréhensif de ses amis français, et ce n'est qu'après sa mort, par des correspondances

indiscrètes, que l'on sut ses préférences et ses antipathies dans ce groupe des *cinq* comme on désignait Flaubert, Goncourt, Alphonse Daudet, Tourguéneff et Zola. Mon mari ne fut pas gâté dans ces appréciations du « bon Moskove » comme le désignait Flaubert, et il ressentit un véritable chagrin et une déconvenue d'avoir traité en ami ce simple spectacteur peu bienveillant de nos réunions littéraires. Voici comment il s'en exprima à la fin des *Trente ans de Paris*.

On m'apporte un livre de *souvenirs* où Tourguéneff du fond de la tombe m'éreinte de la belle manière.

. . . .

Je le vois dans ma maison, à table, doux, affectueux, embrassant mes enfants. J'ai de lui des lettres cordiales, exquises. Et voilà ce qu'il y avait sous ce bon sourire... Mon Dieu que la vie est donc singulière et qu'il est joli, ce joli mot de la langue grecque : Eirôneia !

Après le dîner cordial arrivaient chez

Zola ceux que l'on appelait le groupe de Médan : L. Hennique, Henry Céard, Paul Alexis, J.-K. Huysmans, Guy de Maupassant; plus tard s'y joignit Édouard Rod ; c'étaient alors les noms principaux de la génération montante, enrégimentée autour du naturalisme naissant, dont plusieurs collaborèrent aux *Soirées de Médan*, et formaient le petit bataillon tout prêt à soutenir ses aînés dans la bataille littéraire.

Et chacun avait déjà fourni ses preuves : Léon Hennique, depuis exécuteur testamentaire d'Edmond de Goncourt, conjointement avec Alphonse Daudet, président actuel de son Académie, avait publié deux courts romans dont *Pœuf*, qui restera son petit chef-d'œuvre ; Paul Alexis s'occupait de théâtre, Henry Céard de critique littéraire, où il apportait une méthode nouvelle, joignant à l'analyse aiguë des œuvres, une psychologie des esprits qui le classait, avec Geffroy, tout à fait à part et au-dessus

de leurs collègues du journalisme. Il préparait un roman, *La Belle Journée*, où il mettait toutes les qualités d'un style savoureux et savant et une sorte de pessimisme nonchalant, où ce naturaliste reconnaîtrait plutôt pour maîtres les romanciers du XVIIIe siècle.

J.-K. Huysmans avait déjà publié *Le drageoir aux épices*, au talent concentré, coloré : il s'annonçait comme un styliste ; mais l'influence du milieu agit bientôt sur lui, et les romans qu'il publia dans ses premières années furent loin de valoir ceux de sa seconde manière, quand il reprit tout l'avantage de sa haute personnalité. Enfin Guy de Maupassant, auteur de poésies, — *Des vers*, — commençait à peine ses contes célèbres après ceux d'Alphonse Daudet, déjà auteur des *Lettres du Moulin*, des *Contes du Lundi*, de *Fromont jeune* et de *Jack*, et qui travaillait aux *Rois en Exil*.

Notre salon personnel, d'abord tout con-

sacré à la poésie, subissait bientôt une évolution complète vers la prose. Dans nos vieux logis du Marais, d'abord à l'Hôtel Lamoignon, rue Pavée, puis dans un pavillon de l'Hôtel Richelieu, Place Royale, s'étaient réunis André Theuriet, Émile Blémont, Léon Valade, Armand Silvestre, Albert Mérat, Anatole France, André Gill, Emmanuel des Essarts, Léon Allard le futur auteur des *Vies muettes*, de *l'Impasse des Couronnes*; plus tard Sully-Prudhomme, François Coppée, J. M. de Hérédia, nos anciens amis du Parnasse, et Pierre de Nolhac, Eugène Manuel, Edmond Haraucourt.

On disait des vers, on se tenait au courant de toutes les publications nouvelles, et que de fois Massenet, Raoul Pugno, Léon Pillaut, Alma Rouch, le prince Edmond de Polignac, Maurice Rollinat, Émile Pessart, mêlèrent le charme de la musique au rythme des vers qui lui est si ressemblant! Avec le naturalisme, la prose s'installait chez nous,

prépondérante pendant quelques années, et complétait un cycle de relations variées et universelles, dont le mélange plaisait bien à la nature si diverse, si abondante, si éloquente de mon mari!

Quel foyer d'activité, quel surchauffage de talents, d'idées, d'espoirs au bord des carrières en préparation! Un volume succédait à l'autre; puis les auteurs dramatiques, excités par le succès du roman, s'ingéniaient à tirer des pièces de *L'Assommoir*, de *Nana*, de *Thérèse Raquin* par Zola, de *Fromont jeune*, de *Jack*, du *Nabab*, des *Rois en Exil*, de *Sapho* d'Alphonse Daudet. Ces secondes interprétations de livres célèbres restaient parfois fort au-dessous des modèles ; néanmoins, c'était encore un remous autour de cette vogue romancière; les personnages de pure imagination prenaient corps et figure aux yeux de leurs lecteurs amis, circulaient sur la scène, se rendaient populaires.

De jeunes auteurs, épris aussi de nouveauté, travaillaient alors pour un théâtre improvisé dans une petite salle qui vit de beaux soirs enthousiastes : le Théâtre Libre, que fondait André Antoine, passage de l'Élysée des Beaux-Arts, et dont nul, à cette date, n'aurait pu deviner le bel essor, l'influence considérable.

Je pense que les règlements nouveaux sur la sécurité dans les théâtres n'admettraient pas actuellement cette petite salle tout en planches, cet étroit couloir éclairé d'un bec de gaz au-dessous duquel on lisait cette inscription : « Le dernier sorti fermera le bec de gaz. » Paul Alexis y faisait applaudir *Mademoiselle Pomme* ; H. Céard, *Le Capitaine Burle* ; Léon Hennique, *Le Duc d'Enghien* ; A. Byl et Vidal, une pièce tirée de *Sœur Philomène*, d'Edmond de Goncourt. Plus tard, quand le Théâtre Antoine s'installa plus grandement, il joua, toujours de Goncourt, *La Patrie en Danger*, *Les Frères*

Zemganno, *La Fille Élisa*, si bien adaptée par Jean Ajalbert.

On peut dire que pendant une vingtaine d'années, avec des fortunes diverses, ce que l'on appelait l'École naturaliste alimenta le livre et la scène ; c'était un engouement regretté plus tard sans doute, quand le réalisme à outrance, manifesté dans certains romans inférieurs à ceux que je viens de citer, imprima à toute la littérature contemporaine une sorte de grossièreté abaissante dont ne furent pas coupables tous ses grands chefs.

Deux critiques éminents essayèrent avant Jules Lemaître, qui le fit avec tant de finesse et d'autorité, d'endiguer cette marée montante où la délicatesse française menaçait de noyer ce qui faisait son renom et son prestige : Barbey d'Aurevilly, dont j'ai parlé plus haut ; Édouard Drumont, qu'Alphonse Daudet avait connu au *Bien Public*, presque aussitôt après la guerre, quand les

journaux se reconstituaient à Versailles. C'était alors un jeune critique d'art et de littérature aux idées ardentes et généreuses, au catholicisme très affirmé et qui préludait seulement à une vie de combat et de gloire ; Édouard Drumont, bientôt admis dans notre intimité, avait un grand charme d'érudition historique, la passion des vers d'Hugo et de « son Vieux Paris ». La bonté de son âme était visible dans son rire très jeune et dans ses yeux de myope, luisants et doux. Que de belles conversations j'entendis, de paroles hautement philosophiques, en dehors de toutes les banalités de cette carrière de journaliste, à l'abri de laquelle Drumont préparait *La France Juive*, qui ne devait paraître que dix ans plus tard et commencer la réputation de son auteur !

Ce premier volume, ceux qui suivirent, Drumont les écrivit pour la plupart dans cette petite maison de Soisy-sous-Étiolles, voisine de notre Champrosay et dont le

jardin se terminait vers la Seine par une allée ombragée, mystérieuse, que nous appelions l'allée du Curé; on eût pu l'appeler l'allée du Bréviaire, car l'écrivain y promenait sans cesse sa rêverie toujours la même, son travail de chaque jour, la haine et l'écrasement du Juif. Conséquent avec lui-même, craintif de l'abaissement de son pays, il voyait dans cette fuite de l'Idéal qui menaçait notre littérature un péril national et combattait de son mieux ce dangereux envahissement : celui-là fut prophète en son pays.

D'ailleurs, une réaction se préparait déjà à côté. Paul Bourget, auteur de plusieurs volumes de vers délicieux, et déjà très remarqués, publiait bientôt : *Mensonges*, *Cruelle Énigme*, et commençait ainsi, dans le grand succès, une série de romans psychologiques, aboutissant plus tard à des livres de haute portée philosophique.

Anatole France évoluait aussi de la poésie à la prose et faisait succéder aux admi-

rables : *Noces Corinthiennes*, *Le Livre de mon ami*, *Le Crime de Sylvestre Bonnard*, ses meilleures œuvres, car la littérature de parti n'a qu'une heure, celle de la lutte, puis retombe au rang des feuilles éphémères, à la banalité des journaux.

Mais, sans faire partie du groupe principal, ces jeunes auteurs étaient pourtant animés d'un goût de vérité qui avait un peu manqué aux prédécesseurs du Naturalisme. Ceux-là très vieux, comme Sandeau retiré de la lutte intellectuelle, comme Feuillet qui était à ses derniers livres, comme Cherbuliez peut-être trop oublié, comme Gustave Droz restreint à un genre qui ne fut pas renouvelé, ceux-là s'effaraient un peu de l'épanouissement de ce que l'on appelait la nouvelle école, tout en se montrant bienveillants à certains de ses adeptes. C'est ainsi que Sandeau présenta lui-même *Fromont Jeune* aux suffrages de l'Académie. Je le vis à ce propos ainsi que sa femme dans cet étroit logement de

l'Institut, qui avait une si belle vue sur la Seine; attristé, résigné, il paraissait en dehors de la vie contemporaine et tout absorbé de souvenirs. Et du fond de son Nohant célèbre et de sa lointaine gloire, Mme Sand écrivait, à propos de *Jack*, la lettre que nous reproduisons ici :

Cher Monsieur, j'ai dévoré *Jack*, et j'ai été si navrée après, que j'ai passé deux jours aussi tristes que si c'était arrivé. C'est un livre excellent, et comme je les aime. S'il y a des gredins, il y a aussi de braves gens qu'on plaint et qui vous encouragent à rester bon malgré le mal qu'on coudoie. Et comme ils sont vrais, burlesques, abominables, ces ratés touchés de main de maître! Je suis heureuse de n'avoir encore presque rien lu de vous, car je me promets des joies et des émotions que vous ne me refuserez pas. Envoyez-moi donc le nouveau dont Flaubert est toqué, et soyez sûr que j'en serai toquée aussi. Je suis un bon lecteur qui lit tout et se laisse faire jusqu'au bout. Après quoi il est content d'avoir lu, ou il ne l'est pas. Cette fois, je n'ai pas perdu mes deux journées de lecture et mes deux jours de chagrin. J'ai été secouée, indignée, atten-

drie. J'ai vécu enfin, et ma tristesse n'était pas morne. Je sentais plus ardemment le besoin d'aimer et de servir les autres. Merci donc mille fois. Vous avez un grandissime talent et avec cela une âme généreuse et féconde.

George Sand.

Nohant, 1er avril 76.

Au théâtre correspondaient les œuvres d'Augier, qui me semblait un bon ancêtre rempli de grâce et d'affabilité, si simple, malgré ses grands succès passés; les comédies d'Eugène Labiche aux mêmes traditions d'esprit et d'urbanité, et dont la conversation étincelante charmait les dîners d'amis auxquels il était convié; aussi les pièces d'Édouard Pailleron, vif et charmant causeur, et celles de Victorien Sardou et d'Alexandre Dumas fils, dont la notoriété continuait, se renouvelait par des succès récents comme *Patrie* et *La Haine*, comme *La Princesse de Bagdad*, *Denise*, *L'Étrangère* et cette *Francillon* délicieuse.

Ce groupe d'auteurs dramatiques formait le fond du salon de la princesse Mathilde, déjà découronné de quelques-unes de ses gloires littéraires, Gautier, Sainte-Beuve, Jules de Goncourt, mais qui gardait encore l'aîné des deux frères et Taine et Renan. Le charme de la Princesse, encore belle, aimant l'intelligence et l'art, et d'une fidélité d'amitié incomparable, aidait à maintenir autour d'elle les sympathies anciennes et à lui en recruter de nouvelles.

C'était une table intéressante, celle qui pouvait réunir le même soir une élite de peintres et de littérateurs, quelques noms politiques survivant à l'Empire, et des femmes distinguées de la société parisienne. Ces éléments sont indispensables à des réunions intéressantes. Il y faut du passé, il remon tait, là, jusqu'au commencement du siècle dernier, des souvenirs évoqués parmi des

conversations, des discussions contemporaines. J'y vis passer un soir le prince Napoléon au profil césarien, sombre et préoccupé, ses fils tout jeunes, le prince Louis, très Bonaparte, l'aîné reproduisant plutôt ses origines maternelles, puis quelques belles physionomies de l'ancienne cour dont la jeunesse n'est guère plus visible que par des portraits; des illustrations d'autrefois comme l'Alboni énorme, à la voix rauque, cette voix célèbre muée comme celle d'un rossignol après le printemps.

Les palmiers, qui donnaient au plus grand salon un air de jardin d'hiver, entendirent de fortes et intéressantes conversations, quand Taine et Renan se donnaient la réplique, quand Pailleron et Dumas s'entretenaient de théâtre. On y voyait aussi M. Caro, philosophe mondain, figure très nouvelle d'un *Ami des femmes* qui les encourageait toutes à écrire, à se confesser en

des pages qu'il relirait lui-même. Leurré par de belles personnes qui le mystifièrent, abusèrent de sa courtoisie, cet excellent homme eut de terribles déceptions.

Le comte Primoli, Bourget, Frédéric Masson, Maupassant, Louis Ganderax, Paul Hervieu, le comte Fleury, Jacques Normand formaient le jeune salon, où la princesse Jeanne Bonaparte, marquise de Villeneuve, apporterait bientôt le prestige de sa beauté napoléonienne et sa grâce toute bienveillante.

Que de regrets laissèrent ces réunions exceptionnelles, où la nièce du grand Empereur, sa dernière parente proche, se plaisait à toutes les libéralités de l'esprit et, familière parfois dans un cercle étroit, rappelait ses souvenirs d'enfance, les bizarreries de ses gouvernantes! Il fallait la trouver en dehors des grandes réceptions, dans son premier salon où les Revues s'étalaient sur sa table ronde, entre sa dame

d'honneur qui tricotait et quelques intimes venus pour la voir en belle tenue, avant les réceptions mondaines. Alors elle se montrait aimable et confiante, se laissait aller à trahir ses antipathies ou ses préférences, avec une franchise de parole qui était un privilège de sa nature vive et primesautière.

A des moments difficiles pour la dignité de notre pays, elle avait pris parti avec bravoure, gardé son salon contre la fausse sensibilité et les interprétations erronées d'une déplorable affaire; et l'on vit cette femme vieillissante, avant tout soucieuse d'être entourée, et craignant les défections inévitables, restreindre ses réunions célèbres, les borner à ses sympathies françaises. Ce fut admirable et tel que ses vieux amis lui en gardèrent une tendre reconnaissance, une estime doublée de leur patriotisme satisfait.

Le salon de la princesse Mathilde, celui de Victor Hugo, aux distances qui pouvaient séparer l'exilé de la famille qui l'exila, furent longtemps les deux salons littéraires de Paris; il fallait compter aussi celui de Mme Buloz, de la *Revue des Deux Mondes*, à la fois aristocratique et académique; un autre s'établissait au début tout politique, mais devenu, grâce à la fondation de la *Nouvelle Revue* par Mme Juliette Adam, un centre littéraire. Elle-même nous a raconté les évolutions successives de son esprit avec les fluctuations de notre pays avant et depuis la guerre de 1870. Chez elle s'était formé ce noyau de l'opposition, dont Gambetta et Ferry furent les grands chefs; celui-ci, un chef morose et sectaire, celui-là apportant à la politique sa fougue et sa belle humeur méridionales, et dans les milieux lettrés une connaissance avertie,

un esprit chercheur et approbateur de tous les talents.

Je l'entends à ma table faisant un grand éloge de Sully-Prudhomme, discutant les livres du jour. Je le vois assistant à la lecture préliminaire d'une pièce tirée des *Rois en Exil* par son ami C. Coquelin et Paul Delair, et vraiment cet homme de tribune et d'éloquence, au comble de sa fortune, avait une bonhomie simple, une finesse affectueuse, et se défaisait de toute pose en faveur de l'intelligence. Quel succès dans tous les mondes, et dans la moindre comme dans la plus nombreuse assemblée!

J'ai entendu des poètes, des littérateurs, et les plus en renom, constater avec tristesse : — Quand arrive Gambetta, il devient le centre de tout : les femmes l'entourent, les hommes l'assiègent. Ah! nous ne sommes rien auprès de lui!

Chez Adrien Hébrard, le directeur du *Temps*, qui réunissait aussi dans un élégant

intérieur, embelli par une femme charmante, toute la rédaction de son journal, Ernest Daudet, Jules Claretie, F. Sarcey, Jacques Hébrard et ses amis personnels, politiques et littéraires, je vis, un soir, Gambetta devant une table de jeu, conseillé par Mme Adam, et je n'ai jamais oublié ce groupe sympathique de l'homme d'État si puissant alors et de la femme belle et supérieure qui suivait son jeu. Elle était coiffée en Velléda, couronnée d'une sorte de diadème de feuillage, et ses cheveux longs et lustrés répandus jusqu'à sa taille; cela se complétait d'une grande dignité, d'un radieux sourire, d'une assurance tempérée par le charme de la physionomie et l'éclat d'un teint éblouissant. Telle je l'admirai ce soir-là, telle je la retrouvai souvent chez elle, où peintres, poètes, sculpteurs avaient sinon remplacé, du moins renforcé le salon politique d'autrefois, que la mort d'Edmond Adam, celle de Gambetta, le départ de sa

suite, avaient bien diminué comme nombre et comme influence.

Réunions gaies et charmantes, avec une familiarité cordiale et de métier qui n'existait que chez elle, parce que chez la princesse Mathilde planait quand même un grand souvenir, l'ombre d'une Majesté disparue, et, pour qui alternait d'un salon à l'autre, le contraste était curieux et saisissant. J'entends chez M[me] Adam le vieux comte de Beust, jouant une valse surannée, puis Gounod chanter une dramatique légende bretonne, des auditions de Bourgault-Ducoudray, de Jean Richepin, de Jean Aicard, de Paul Déroulède l'ardent poète et l'admirable patriote. La maison est active et vivante, et la *Nouvelle Revue* s'imprime non loin de là; elle accueille Paul Bourget, découvre Pierre Loti, et Léon Daudet y publiera plus tard son timide premier volume.

Oui, ce fut *Le Mariage de Loti* qui rendit

célèbre l'auteur et son pseudonyme, et je vois la surprise d'Alphonse Daudet, son vif désir de connaître cet écrivain nouveau dont le nom n'avait paru encore dans aucun journal. Sur sa demande, Loti ou plutôt le lieutenant Viaud vint donc le voir, très original, très effaré du monde littéraire, et sa sauvagerie de néophyte ajoutait encore à son succès spontané. Il aima notre maison, le cordial accueil de mon mari, et désormais à chacun de ses voyages nous le vîmes arriver, toujours aussi simple et silencieux, pendant que montait sa renommée d'écrivain, et qu'il conquérait l'Académie, un peu étonné de se trouver dans cette stabilité d'Immortel, après tant de lointains voyages.

En même temps que littérateur, il était un dessinateur de talent, un musicien inspiré, il notait des airs haïtiens, les chantait avec un grand charme, y berçant ces souvenirs exotiques, dont ses livres sont

l'expression pénétrante et nostalgique. Nul ne s'est mieux imprégné des zones traversées, terre ou mer; sa mémoire est une plaque sensible, absorbant les sons et les couleurs et les projetant aux pages de ses livres parmi une changeante et toujours nouvelle humanité. Il tient une place très à part, car on ne peut deviner sa filiation. Il ne sort pas des livres, et ses voyages lui ont tenu lieu des lectures préparatoires au don admirable et au goût d'écrire.

Je connus aussi chez Mme Adam, chez Eugène Yung, en ce temps directeur de la *Revue Bleue*, Mme Blanc Bentzon, Mme Arvède Barine, honneur des lettres féminines, Mme Henry Gréville, auteur de tant de romans corrects et moralisateurs de la jeunesse; sa personne était curieuse par cette sérénité que donne la tâche accomplie; elle travaillait sans cesse et avec bon-

heur, produisait sans fatigue, un peu comme G. Sand, dont elle était l'émule, et aurait pu tenir une très belle place dans la littérature de son temps à condition de restreindre un peu cette abondance envahissante. Et pourtant ses derniers livres ont une valeur d'imagination, un charme de style qui semble contredire cette critique que je fais, non de son talent, mais de ses habitudes de travail. Elle a disparu, laissant beaucoup de regrets pour sa nature généreuse; elle n'est pas remplacée, et nos filles liront toujours *Dosia*, *Suzanne Normis*.

Je remarque ici combien j'ai cité peu de noms féminins dans cette revue générale de la littérature de mon temps. C'est que la femme écrivain était alors une exception. Pourtant, avec les trois éminentes personnalités que je viens de citer, Mme Ackermann, Jeanne Loiseau, depuis Mme Daniel Lesueur-Lapauze, signaient de beaux vers,

cette dernière, avant ses romans célèbres. Judith Gautier publiait *Le Livre de Jade*, *Le Dragon impérial*, de l'exotisme en style impeccable; Mme Quinet collaborait avec son mari, comme Mme Michelet, auteur du *Roman d'un enfant*, qui est sa propre histoire. Souvent ces deux noms accompagnèrent le mien dans des études de littérature féminine; c'est que je signais comme elles du seul nom de mon mari, dont j'étais aussi le dévoué secrétaire.

Des silhouettes de peintres et d'artistes se mêlaient chez Mme Adam aux profils littéraires, parce que les arts voisinaient alors beaucoup plus qu'ils ne le font maintenant. Bonnat, Bastien Lepage si vite enlevé, Yundt mort si tristement, H. Gervex, Flameng, Ed. Detaille, Falguière, Jules Breton, le génial Rodin circulaient dans ces réunions mondaines; je vois chez la Princesse, parmi beaucoup d'autres artistes, A. Besnard, qui fit d'elle un si beau et lumineux portrait;

sa femme au grand talent de statuaire, de Nittis, Machard, après les deux Giraud.

Mais ce fut surtout l'hôtel de l'éditeur Charpentier qui fit la fusion complète entre tous les arts. Installé dans un vieil hôtel du faubourg Saint-Germain, dont la librairie tenait le rez-de-chaussée, agrandi d'un petit jardin, il réunit, dans une suite de pièces relativement étroites, d'abord tous les romanciers de la maison, et ils furent nombreux, puis les artistes, peintres, sculpteurs, graveurs travaillant pour *La Vie moderne* : Giacomelli, les deux Régamey, Forain, Frantz Jourdain ; quelques physionomies politiques : les Ferry, Gambetta, Floquet, Lockroy, Constans, Henri Rochefort. Ce fut là que je vis le célèbre polémiste pour la première fois et voici la note que je pris à ce sujet en 1880 :

Le rédacteur en chef de *L'Intransigeant* est très aristocrate, très Rochefort-Luçay, mêlant des récits

de la captivité de sa grand'mère sous la Convention à ses convictions radicales, à des prétentions telles que celle-ci : « Je suis le seul à Paris, le seul en ce moment, qui puisse faire descendre soixante mille hommes dans la rue. » Qu'il les garde au contraire, qu'il les enferme ses soixante mille hommes, cet étrange communard. La tête est originale, presque laide, mais si intéressante : les yeux clairs, près du nez, le front inégalement bossué et se gonflant, s'étendant entre les sourcils. Il me semble que l'on devrait trouver là une exubérance de pensées dont souffre visiblement le mouvement de toute la face. Les cheveux presque blancs se dressent crépus sur la tête et une finesse de race, un charme de regard, le mouvement des mains nerveuses, complètent une physionomie des plus exceptionnelles.

En le voyant à table, causant avec une aisance qui touche au vaudevillisme, aux coulisses, je pensais à l'évadé de l'Ile Nou, à ses heures de nage fuyant les balles, et il me semblait en avoir gardé sur la face une pâle émotion. Très amusantes ses surprises du retour. Un mouvement s'est produit dans l'art pendant son exil, et il a cette chose si rare à Paris, où les évolutions se font lentement, à travers des causeries, des hésitations, des discussions : *l'étonnement*.

Mais je m'aperçois que ces Souvenirs, commencés par un coup d'œil général sur la littérature ou les littérateurs contemporains, vont prendre, dès le moment où je fus plus mêlée à la vie artistique et mondaine, une forme plus personnelle, celle de l'impression directe, du Journal en un mot, écrit au retour d'une réunion, d'une conversation, et s'essayant à fixer les paroles et les visages, bien des visages disparus maintenant, mais vivant dans l'évocation du passé avec la même intensité que s'ils étaient regardés en rêve.

IV

21 mai 1880. — Avant-hier, visite à Auteuil chez Edmond de Goncourt, le seul homme de lettres que je connaisse dans un intérieur digne de lui. L'hôtel élégant est restreint : nous traversons le vestibule aux panneaux japonais brodés en relief, colorés et délicats ; au premier, le cabinet de travail, petit, capitonné jusqu'au plafond, orné de grosses fleurs en soies nuancées ; un motif au-dessus de la fenêtre met ces fleurs

8.

exotiques au faîte des arbres du jardin. Un feu éteint, des papiers dans les cendres indiquent le frileux et le sédentaire. La table en tréteaux noirs, très simple, recouverte d'un tapis d'Orient aux teintes douces, supporte l'encrier de terre ; des albums japonais ouverts et feuilletés ; des journaux, très peu ; en travers, mon ombrelle, ma pointe en chenille dont me débarrassa en entrant l'hôte nerveux et qui s'agacerait, je crois, de voir des mains de femme occupées aux menus objets de leur toilette en lui parlant. Des livres tapissent les murs, à côté d'une bibliothèque réservée où sont les œuvres des deux frères en reliures rares : la *Manette Salomon* avec un émail de Popelin ; je ne sais quel autre de leurs romans avec un dessin de Gavarni qui deviendra leur ex-libris : *les deux doigts de la main*.

De là on aperçoit par une porte intérieurement peinte de l'émail rouge des Japonais le cabinet de toilette ouvert sur le jardin,

les verdures de mai se reflètant dans la glace parmi des dessins du siècle dernier, et la garniture de toilette en cristal arc-en-ciélé. J'ai demandé à voir la chambre décrite dans *La Maison d'un artiste au dix-huitième siècle*. Nous entrons :

— Il manque ici, nous dit Edmond de Goncourt, dix mille francs de tenture au lit et aux fenêtres pour que cela soit complet.

De blanches tapisseries au petit point, scènes champêtres, attributs rustiques entravés de rubans roses, encadrent le lit trop grand pour la petite pièce, superbe, sculpté de fleurs qui ont, dans le bois peint en blanc, des légèretés, des fragilités de fleurs en porcelaine. Le ciel de lit, voûté, divisé par de minces traverses, laisse tomber des rideaux de cretonne fleurie de roses sur fond rouge.

Nous passons au cabinet japonais dont les vitrines merveilleusement rangées laissent voir d'exotiques merveilles. De temps

en temps, au bout de ses doigts de peintre, Edmond de Goncourt prend une fine soucoupe, une poignée de sabre, un peigne précieux, vous les fait examiner avec une joie visible, un maniement avare de collectionneur, et si une main de femme se tend vers le joli objet pour mieux en apprécier la rareté, le poids léger, il faut voir l'air inquiet du grand écrivain, tempéré par son extrême politesse, et le petit tremblement avec lequel il remet en sa place la belle assiette transparente et fragile ou l'étui de nacre historié comme une dentelle.

Cette maison respire la paix du travail dans une fine essence artistique. Le maître du logis serait très malheureux d'une simple médiocrité dans des meubles mal choisis. Cette recherche des rares et belles choses a dû l'aider à calmer la grande douleur de la perte de son frère. Leur union a été si complète, si intime, pour ceux qui ont connu le dépareillé, le dédoublé quelque temps

après son malheur, que je me suis surprise à dire en parlant d'Edmond de Goncourt : « ...depuis son veuvage... »

Il faut partir; nous traversons le jardin abîmé par cet abominable hiver, découronné de ses arbustes les plus précieux et des rosiers grimpants, qui du pied de l'escalier, garni de lierre, montaient jusqu'à l'étage avec une profusion de fleurs jaunes, rose-thé, aurore, que Pélagie coupait avec un grand sécateur à manche, les jours de visites ; un magnolia grandiflore à parfum de citron complétait le bouquet. Celui que j'emporte est tout rose : chèvrefeuille, pivoines en boutons, acacia double ; et c'est pendant qu'il s'effeuille sur mon bureau que j'écris ces lignes.

Tacite, les *Pensées* de Joubert, les *Géorgiques*, Montaigne, La Bruyère, voici quelques-uns des livres préférés d'Edmond de Goncourt et qu'il nous montrait sur un rayon bas auprès de la fenêtre et de sa

table de travail. Il y a une aristocratie frappante dans cette physionomie d'homme de lettres, vivant si bien à part du boulevard, des premières représentations et des sociétés littéraires. On le sent, on le met au-dessus des vulgaires vanités, des petitesses de toutes sortes! Du jour où je l'ai connu, cela date de 1874, mon admiration a grandi, s'est affirmée, et pour les gens célèbres, l'inverse se produit presque toujours.

Gustave Flaubert qui vient de mourir était tout autre, non pas commun, mais assez vulgaire d'allures, de paroles, avec un regard clair, un regard bleu aimant et fin. Cela restait dans cette rouge figure d'apoplexie comme la bonté native et l'esprit visible. Il tonnait, il frappait fort, mais juste; de certaines conversations j'ai gardé l'impression d'éclairs de génie. J'aurais

voulu lui dire combien je l'admirais, mais je n'ai jamais osé parler, être moi-même vis-à-vis de Gustave Flaubert ; il était à côté d'Hugo le dernier des romantiques et il restait bien plus de cette génération qu'Edmond de Goncourt rapproché des jeunes par les subtilités modernes inventées par lui, du talent, et un parisianisme acquis dès l'enfance ou la toute jeunesse. Du même âge, Gustave Flaubert avait vingt ans de plus.

20 octobre 1880. — Zola vient de perdre sa mère. Il y a un danger dans la vie des hommes de lettres, un défaut pour les bien juger, c'est leurs livres. Mme Zola est morte, et depuis ce matin je pense à la maman Coupeau de *L'Assommoir;* je ne puis détacher cette fiction si tristement pénétrante de la vie de l'écrivain. Il adorait sa mère, vivait avec elle; comment a-t-il pu décrire

en la vulgarisant à l'impossible, la mort d'une femme âgée? Enfin, cela ne touche en rien au sentiment filial, mais néanmoins il y a dans la littérature des gens des délicatesses ou des grosssièretés inconscientes : c'est la révélation directe de leur nature livrée à toutes les fantaisies de l'imagination, sans aucune des entraves, des précautions, des compromis qu'exige l'existence.

9 Novembre 1880. — Avant-hier passé la soirée dans l'atelier de de Nittis; cadre charmant pour la causerie, cette haute pièce avec son divan sous une vérandah de toile, son grand paravent japonais dans un des coins; dans l'autre, des tableaux, rien que des pastels aux murs. Au milieu s'enferme, dans un grand cadre de bois presque rouge, un portrait de femme tout en noir : le visage trop rose sous un voile, les gants longs sur les mains crispées, le corsage garni de jais

et la tête sinistre. Les yeux trop grands, la bouche en saillie, le front caché sous le chapeau rond, un de ces chapeaux qui font un niveau si bas aux fronts de notre temps, ramènent ce visage à un type presque inintelligent.

Tout bleu, d'un bleu tendre, un autre pastel fait face à celui-ci : ce sont des teintes azurées, noyées dans des bouillonnements, des écumes d'un blanc d'argent, une blonde cristallisée dont le voile a des luisants de givre. Le peintre est là, cause peu avec cette absorption de l'œil qui fige et restreint la pensée ; rêve éveillé, bien différent de celui des musiciens, inquiet et vague, fixé au contraire par toutes les mathématiques de la perspective et des proportions. En attendant de mieux connaître Mme de Nittis, je préfère le rond visage ombré de frisures, le regard attrayant et comme mouillé de Mme Marguerite Charpentier ; celle-ci aime à vivre, à penser, à dis-

cuter et elle plaît infiniment. Çà et là dans l'atelier, le grand peintre Degas, supérieur et brillant esprit, Philippe Burty, étonnamment ému par la prochaine apparition de son roman, un roman vécu, dit-on; J. F. Raffaelli, le peintre si original des banlieues parisiennes; Edmond de Goncourt, épanoui dans ce milieu d'art, causant, discutant avec sa voix si reconnaissable, ce nasillement où il met volontiers l'étonnement, le dédain d'un maître devant des médiocres.

Avant le départ, sur une haute galerie en balcon qui surmonte l'atelier, Paganz est monté, a joué de la guitare et chanté ses refrains espagnols accompagnés en chœur par les présents amateurs de musique; et c'était vraiment pittoresque cette sérénade au-dessus des draperies, des tapisseries jetées là comme sur un balcon madrilène, mêlant des franges de soie et de laines tissées d'or, parmi les sculptures japonaises

de la balustrade, où le maître de la maison ajouta des teintes de vieux cuivre qui semblent des incrustations dans le noir du bois.

13 Novembre 1880. — La personnalité de Gambetta, rencontrée partout depuis six mois, m'apparaît mystérieuse et voilée malgré son renom d'expansion à outrance; elle semble une de ces effigies méridionales peintes en plein soleil, mais à contre-jour. Gambetta tout génois, maintenant qu'est partie sa première fougue française, me semble replié sur sa gloire en boa repu; je le voyais l'autre soir, entouré, choyé, tous les hommes du salon délaissant les femmes, littéralement à genoux devant son fauteuil. Art, ironie, discussions de toutes sortes, littéraires ou politiques, ne parvenaient pas à tirer de sa physionomie l'étincelle du choc reçu. Placide, rose, ses cheveux très blan-

chissants plaqués aux tempes, il tourne à la graisse cireuse d'un Napoléon Ier, et de même nationalité, mais d'ambition, d'envergure moins large, il semble à point pour la défaite. Et l'on se prend à aimer la verve taquine, sans frein, d'un Rochefort, cette mouche bourdonnant au lourd chariot du roi fainéant.

24 Novembre 1881. — Vu l'autre soir un coin d'empire : la princesse Mathilde, son neveu Victor Bonaparte et l'entourage de l'altesse encore imposante et belle, le reste des vieux amis du pouvoir, fidèles aux tristesses de la disgrâce ; toute une petite cour à cheveux blancs, vieillie, finissante, et qui cherche, dirait-on, des fréquentations neuves, un renouveau de jeunesse. C'était dans l'atelier d'un peintre connu et la Princesse se trouvait là évidemment en partie, curieuse de quelques artistes qu'elle ne voit

pas chez elle et qu'il fallait venir chercher sur un terrain neutre.

Un teint célèbre, des traits classiques, une majesté native, mais que l'indulgente vieillesse adoucit, la Princesse parée de perles au cou, aux bras, au-dessus du front, dans un court fragment de couronne, ne garde de son origine italienne que de beaux bras, des épaules fermes et robustes. Parmi cette petite cour et les artistes présents, un monde d'argent aux noms de la Bible sur des têtes de l'Apocalypse; ce monde où les femmes se parent à la Sémiramis, à l'Hérodiade, de soieries chères, de bijoux étincelants, des fantaisies les plus brillantes, les plus coûteuses de la mode, ce monde se fait puissant vis-à-vis des métiers de luxe, et l'art en est un. Lui seul peut payer ce que vaut un tableau célèbre et le prix d'une voix de ténor et d'un objet au pareil introuvable; et sans comprendre souvent, il garde dans ses attitudes, dans sa voix, l'autorité, la réplique sonore de l'argent.

15 décembre 1881. — D'altesse en altesse. Belle table dimanche chez Mme Juliette Adam ; le grand-duc Constantin de Russie, le comte de Beust, puis Carolus Duran, Dumas fils, Déroulède, Tourguéneff, Munkcaczy, Alphonse Daudet, artistes et politiques mêlés, et, de chaque côté de la table, Mme Adam et moi, seules femmes dans ce bataillon d'habits noirs.

Singulières, ces physionomies russes, encore assez près d'un type primitif pour se ressembler un peu, toutes ardentes et cruelles dans la glace du Nord. Cette bouche qui montre des dents de loup, cet œil clair immobile, je les reconnais dans cette douceur des cheveux blonds ; ici le blond grisonne, déjà vieux, malgré sa taille droite. C'est presque un prince en exil que l'on dit chef des nihilistes, mais qui doit être seulement un jaloux du Trône, aux mains pas trop nettes, dit Tour-

guéneff, un autre Russe, ce fin écrivain qui, dans sa haute allure, son impassibilité géante, semble une grande statue taillée en pleine neige.

Dans ce milieu disparate, Mme Adam circule aimable et toute belle, et naviguant avec prudence entre les puissances, les vanités de talent et les flatteries prodiguées sur son passage. J'entends les vingt reprises d'une valse absurde du comte de Beust, dédiée, dit-il, à la reine d'Espagne, en trois mesures de cachucha, puis un roucoulement du peintre Carolus Duran, dont la voix de larynx est chaude et courte. Pour finir enfin, des vers de Déroulède, dits par Mounet-Sully, et des fragments d'un superbe poème du nouvel académicien, Sully-Prudhomme.

Le savant, le philosophe a si bien dirigé ici la main du poète que, dans cette œuvre, le vers a des profondeurs et des obscurités de mines, et la rime des consonnances de langue abstraite. C'est su-

perbe, mais la poésie est-elle bien faite pour ce genre d'abstractions ? Je me la figure mieux trempée de lumière et de couleur, aiguisant des flèches de soleil, mieux rapprochée du chant dont elle est sœur.

14 janvier 1882. — Bien des images m'ont échappé ce mois dernier dans le mouvant panorama dont je cherche à noter ici les figures lumineuse. Je vois le fin sourire, dans un visage d'abbé, de Théodore de Banville, descendu du ballon d'or de sa poésie, lesté de mots sonores et de rimes riches, dans l'intérieur étroit et soigné qui sied à sa vieillesse. Un vrai poète malgré le manque de profondeur, un artiste-né, et qui aime l'Art mieux que tout, l'Art imaginé et romantique ; un grand charme de conversation, une mémoire de solitaire, une finesse parisienne, de jolies traditions bourgeoises.

Si Banville fut abbé, voici le prieur : Leconte de Lisle, despotique, autoritaire, mais génial ; le plus grand poète du temps, et je me reporte à l'époque du Parnasse où fut faite la gloire de cet inconnu. Quel malheur ! sur ce masque superbe de penseur au front démesuré, deux lèvres ironiques et minces, une malice qui ne se peut contenir ; l'œil est bon, pourtant, un œil de myope à large prunelle de diamant noir.

— Bien curieuse l'enfance de Mme Henry Gréville. Le père et la mère probablement séparés, la mère vivant en province sous un prétexte de santé ; le père, professeur au lycée, avec les manies pédagogiques de l'emploi. La petite fille de huit ans vivait seule avec lui, élève et ménagère, ne quittant ses livres et ses leçons que pour le fourneau de cuisine où n'atteignait pas sa petite taille sans l'aide d'un tabouret ; il

fallait les repas prêts et les leçons à heures fixes, et qu'on songe à l'extrême jeunesse de l'enfant!

Ceci raconté par Mme Henry Gréville avec la franchise de sa figure un peu commune est à faire monter des larmes. Je pense que son labeur vraiment étonnant, la quantité de ses livres, noyant un peu la qualité, vient de là, d'une sévère habitude de travail; c'est une laborieuse, et je lui trouve, à chaque rencontre dans le monde, l'air satisfait et tranquille de quelqu'un qui fait sa tâche, la conscience nette de tout devoir.

7 mars 1882. — L'autre soir, nous étions reçus pour la première fois dans le salon de la princesse Mathilde, salon que traversent les ombres de Sainte-Beuve, de Flaubert, de Jules de Goncourt, de Théophile Gautier, de combien d'écrivains et de peintres morts maintenant, mais qui con-

tribuèrent à la gloire aimable, à la réputation artistique d'une femme excellente et supérieure. Ce fut la seule maison princière ouverte sous l'empire avec la tentation de son luxe très bourgeois et d'un dîner de toutes les semaines serrant les places aux beaux jours. Et il faut savoir gré à la Princesse de cet accueil aux arts, de l'amitié, de la sollicitude qu'elle témoigna toujours aux intimes de son salon.

Jeune, elle dut être fort belle, mais son loyal et bon visage garde dans son expression la trace des orages de sa vie, qui furent fréquents et violents : mauvais ménage, rupture après vingt années d'une affection passionnée qui ne put survivre aux défaites. Puis les chagrins publics après les malheurs privés : l'exil, la crainte de tout perdre, argent et puissance ; enfin le calme dans une union à peine avouée, mais qui rend la femme et la maison respectables. Je repense en y passant à l'intérieur de Victor Hugo, où

subsiste aussi une ambiguïté de situation : l'homme et la femme ne pouvant échanger à table, en face l'un de l'autre, le regard posé, asseyant, des vies droites au grand jour.

J'ai revu la Princesse; supérieure décidément par le ton, la vive assurance de son esprit dans l'échange ou le combat des idées. Je comprends mieux le groupe qu'elle avait su former; et quel joli milieu cet immense salon vitré, que de grands palmiers en caisses ombragent comme une serre, formant des abris, des bosquets, des petits coins où s'alignent une causeuse, deux chaises, un divan tout rapprochés pour la causerie. Quel cadre pour un salon, un vrai, le terrain neutre, l'aire battue et nette où peuvent s'escrimer les esprits sûrs de se retrouver, de se joindre à jours fixes. Mais ici, malgré l'esprit libéral de la Prin-

cesse et ses tendances, flotte un air de Cour; de petites intrigues s'agitent autour de sa personnalité, la circonvenant d'influences diverses, sans but bien avoué.

18 avril 1882. — Une soirée intéressante que celle où l'on a lu mardi chez nous *Les Rois en Exil*, arrangés en pièce, par P. Delair et C. Coquelin. Gambetta, Henry Céard, le Dr Charcot, Banville, Burty, Edmond de Goncourt, Edouard Drumont, nos amis Georges Charpentier étaient présents. La pièce, nous la verrons et nous la jugerons mieux à la rampe, mais le lecteur incomparable et l'auditoire vivant, discutant, chacun apportant à l'auteur ému sa note personnelle et particulière et l'effarement des timorés répondant à l'audace des admirateurs, voilà ce qui appartient à ces notes journalières. On devrait, dans un tout petit cercle lettré, faire connaître d'avance

l'œuvre en préparation, roman ou drame, et l'essayer sur un groupe sympathique et pourtant disparate. C'est ainsi que nous entendîmes la pièce tirée de *Renée Mauperin* par Henry Céard et que fit jouer à l'Odéon Porel, le directeur artiste, et les trois derniers livres d'Edmond de Goncourt.

La Fille Elisa d'abord. Je nous vois dans la maison d'Auteuil par une après-midi de juin, le cabinet de travail bien clos et discret, la pièce à côté ouverte sur les rhododendrons en fleurs, et M. de Goncourt lisant de cette voix courte, émue, tombant à la fin des phrases dont ses plus belles pages gardent, pour moi, à la *relecture*, l'intonation primitive.

La lecture finie, nous descendions dans le jardin, nous revoyions la petite pièce d'eau surmontée d'un Dauphin de Saxe en rocaille, avançant sa gueule ouverte au-dessus des allées et venues des poissons rouges guettés par la chatte familière;

nous retrouvions cette petite plaque de terre cuite aux enfantines effigies entre les arbres verts, et la cigogne de l'entrée au long cou dressé, au plumage si légèrement gravé dans le bronze. Par testament et délicate pensée de l'ami disparu, ces deux derniers objets se trouvent maintenant en ma possession, ornant en souvenir mon jardin et mes promenades. Et ces manifestations d'arts très différents parmi les gazons et les fleurs, agrandissant l'enclos étroit, y faisaient tenir ce goût de rareté, de vestiges exotiques ou anciens dont Edmond de Goncourt savourait si bien l'éloquence. Délicieuse journée qui toujours a corrigé pour moi le navrement du livre.

Les Zemganno, nous les entendîmes place Royale dans le grand salon du pavillon Louis XIII où nous habitions alors; tout un soir de lecture à haute voix; d'appréciations émues de ce beau livre qui m'est dédié, et dont je suis fière, car c'est un

monument d'amour fraternel et l'histoire de la collaboration des Goncourt brisée par la mort du plus jeune.

La Faustin eut plus de retentissement à son début, à cause de la lecture que les de N. organisèrent dans leur atelier, au milieu d'une nombreuse réunion; la seconde partie fut savourée chez nous, à nous trois. Les œuvres entendues d'avance restent préférées, et la voix de l'auteur résonne entre les lignes comme l'accompagnement d'ensemble, les préludes d'un opéra.

Mai 1882. — Que j'aime les gens qui n'apportent dans le monde que le dessus léger et voltigeant de leurs préoccupations; ce qui peut varier et changer, ce qui fournit la discussion, en un conflit d'idées intelligentes. Je crois que là est le vrai bon goût, la satisfaction mondaine de soi-même et

des autres. Mais un front toujours plissé de penseur, un mutisme absorbé, l'absence des endroits où l'on se trouve et des êtres que l'on coudoie : pose, pose, prétention provinciale.

Restez chez vous alors, penchez à votre feu ce visage insociable, recueillez-vous dans votre idée unique, ambitieuse ou égoïste. Le monde n'a que faire des silencieux par vanité ; et qu'il est juste ce mot de Mme de Gasparin : « Méfions-nous des spécialistes ! » des gens qui ne vivent que sur le terrain direct de leur ombre, qui ne savent pas être tout à la fois travailleurs, familiaux, mondains, et qui ne comprennent pas qu'une bonne course au soleil après la page écrite, une visite aux grands-parents ou un baiser aux petits après trois heures de littérature ou de science, nettoient l'esprit et la pensée, y laissent entrer un peu de vie et d'oxygène, un peu de tendre aussi, remettent l'être bien entier dans toutes ses facultés actives.

11 juin 1882. — Quelle triste mort que celle de Jules de Goncourt frappé en pleine jeunesse et frappé à la tête. Sous les réticences, les discrétions de son frère racontant cette pénible dernière année, on devine le lent envahissement de la maladie nerveuse mentale, les difficultés d'être et de travailler, le désespoir de l'écrivain devant la page qu'il ne peut plus corriger, qu'il peut à peine lire.

— C'est fini, disait le pauvre Jules à Edmond, je ne pourrai plus jamais, jamais travailler.

Puis il y avait des ressauts d'intelligence, des révoltes de sa nature jeune et vive où revenaient la conscience et l'esprit.

Un ami arrivé à Auteuil et déjeunant avec les deux frères, prévenu pourtant du triste état de Jules, ne pouvait y croire, tellement ce malheureux garçon avait montré, au repas,

de son ancienne et charmante nature. Puis l'ami parti, Edmond, qui était allé le reconduire, trouvait le malade au retour, assis au pied d'un arbre du petit jardin, affaissé, immobile, la tête dans ses mains comme s'il avait voulu en cacher le vide, la souffrance, l'effrayant désarroi ; plus personne, plus rien de lui-même. Et les accès revenaient toujours plus fréquents, plus inquiétants.

Les mauvaises chances, le hasard fatal de l'existence se mêlaient à ce grand malheur. C'était dans la maison de la rue Saint-Georges un bruit d'écuries, des coups de pied de chevaux, sonores à travers trois étages, qui empêchaient le malade de dormir. Alors on achetait la maison d'Auteuil, et la première nuit de l'installation, pendant le sommeil harassé de Jules, Edmond entendait à côté ce même bruit sourd de sabots au mur. Ils rencontraient ici, chez eux, dans une propriété mitoyenne, ce qui les avait

chassés de là-bas. La jolie maison d'Auteuil a longtemps gardé l'empreinte de cette maladie, de cette mort. Nous l'avons connue en 1874 avec des pièces inachevées, des tapisseries clouées par places, et le jardin seulement fini et fleuri : comme si Edmond de Goncourt avait cherché surtout au dehors, dans le soin de ses arbustes rares, une distraction rafraîchissante aux tristes images restées à l'intérieur ; à cette trace que laissent les pas retardés d'un malade, et l'alitement dernier et la funèbre sortie du corps.

*
* *

A ce moment, j'interromprai ce journal suivi ligne à ligne à ses dates pour reproduire deux lettres d'Edmond de Goncourt, l'une adressée à Gustave Flaubert en juin 1870, c'est-à-dire bien peu de jours avant la mort de son frère chéri, décédé le 20 du même mois, l'autre adressée à mon

mari, quelques années plus tard : et c'est par celle-ci que je commencerai :

Cher ami,

Hier, j'ai été chez Mme Commanville chercher la correspondance de mon frère avec Flaubert. En me remettant le paquet, elle m'a dit : « Vous savez, aux lettres de votre frère j'ai joint les vôtres. — Ah ! s'il en est ainsi, ai-je répondu, il y en a une que je vous demande la permission de brûler. » Et elle m'a autorisé très gentiment à en faire ce que je voudrais. Aujourd'hui que je l'ai relue, cette lettre, je n'ai plus envie de la détruire ; je ne voudrais pas certes qu'elle parût de mon vivant, mais, publiée après ma mort, elle sera un témoignage que je n'ai pas été, ainsi que le dit le Champfleury, un *animal à sang froid*, et que j'ai vraiment, vraiment aimé sur la terre. Or donc, comme je vous considère ainsi que mon exécuteur testamentaire, c'est vous que je charge de la garder et de la publier quand l'heure sera venue.

La lettre est du commencement de Juin 1870 et mon frère est mort le 20.

Donnez-en connaissance seulement à votre femme.

Amitiés tendres.

EDMOND DE GONCOURT.

Voici maintenant la lettre adressée à Gustave Flaubert.

Juin 1870.

Mon cher Flaubert,

Vous avez raison de me plaindre, je crois qu'il n'y a pas de souffrance semblable à celle que j'éprouve depuis huit mois ; je m'étonne d'y survivre. Voir mourir peu à peu, jour par jour, une intelligence que vous avez connue si vive, si ironique, passer des journées avec un vivant aimé dont on ne peut arracher quatre paroles, être du matin au soir en tête-à-tête avec une absorption qui regarde le vide de ses paupières battantes avec une tristesse impossible, la tristesse que devaient avoir les hommes changés en bêtes par les enchantements de l'antiquité, sentir dans l'indifférence, dans l'inintérêt de tout qui l'a envahi, même baisser, s'engourdir l'affection fraternelle : je souffre cela. Et cependant il y a chez lui un besoin si absolu de moi, qu'il ne peut se passer de ma personne une minute et que, quand, désolé et malade, je me jette sur mon lit dans la journée, voulant dormir, voulant oublier, le pauvre inoccupé me tracasse jusqu'à ce que je me lève pour tenir compagnie à son silence et à son absence d'auprès de moi. Tout cela est bien

cruel, et celui qu'on appelle le bon Dieu a inventé à mon usage quelque chose qui ne laisse rien à désirer...

Croyez bien que j'avais eu l'idée d'en finir, d'un coup. Tout avait été arrangé, préparé, même la lettre au commissaire de police : je lui brûlais la cervelle et puis après à moi; mais, presque au moment de réaliser mon projet..... mon frère, je puis dire mon enfant, leva sur moi des yeux à la fois si étonnés et si pleins de la terreur d'un enfant, que je me sentis tout à fait et pour jamais incapable de le tuer. — Cela est pour vous seul, pas un mot à qui que ce soit. Il faut donc vivre.

Quand il parle de lui, de sa littérature, de ses livres, il en parle toujours au passé; il a un *c'était* doux et triste qui me fait monter les larmes aux yeux, et cela nous arrive au moment où il avait atteint son entier développement, quand nous étions à peu près maîtres de notre outil, que nous avions trouvé une série de romans que nous avions gardée pour notre maturité.

. . . .

Je ne vais nulle part, je ne vois personne. Errer dans les allées écartées du Bois de Boulogne est toute notre vie. Quelquefois, pour le changer, je l'emmène dîner dans quelque restaurant inconnu de Paris, me glissant dans les rues comme un voleur,

cherchant à lui éviter toute rencontre, tout contact avec ceux qui l'ont connu.

Écrivez-moi, ne craignez pas de me parler de vous. Je vous ai si peu vu cette année, parlez-moi longuement de vous, de ce que vous faites, de vos projets, et croyez, cher ami, que je suis reconnaissant et bien touché de l'intérêt que vous prenez aux deux frères.

Je vous embrasse comme je vous aime.

E. DE GONCOURT.

Ceci n'a pas besoin d'être commenté. Une âme tendre et désespérée frémit dans ces lignes que je suis fière de publier, obéissant au désir de leur auteur jadis témoigné à Alphonse Daudet. Elles serviront à faire mieux connaître le survivant des Goncourt, et cette affection, cette collaboration fraternelle, uniques dans les lettres.

*
* *

Mars 1884. — L'intérieur des Zola me plaît par la bonhomie, l'empressement des

hôtes, et ce qu'on y devine des difficiles commencements, du plaisir peu à peu goûté des achats artistiques et de la parure du logis. Le romancier en commençant dut avoir une âpreté à la vie, un désir de fortune que l'on sent dans ses premiers livres où les chiffres tiennent une place ; une avidité qui s'est transformée maintenant que l'argent est venu. Honneurs, articles, réclame, accaparement du journalisme, voilà ce qu'il rêverait ; il veut *tout* selon son mot plus glouton qu'ambitieux, et quand il s'est agi de l'Académie pour mon mari :

— Je crois, dit Zola, qu'il faut avoir tout ce qu'on peut avoir, ne négliger aucun moyen de gloire et d'influence.

Mais l'homme, sous son grand front trop plein, est affectueux, bon, discret, le méridional châtié en lui par les origines de sa mère d'un de nos pays de Seine-et-Oise, et il paraît aimer tendrement sa femme qui le mérite. Je me la figure autrefois dans le

petit logis des Batignolles, connaissant les charges et les fatigues multiples du ménage ; elle soigne admirablement sa maison, fait de jolis ouvrages, et ses robes elle-même, a toutes les minuties des femmes habituées dès longtemps à se servir.

A Médan comme à Paris, ces gens sont et paraissent heureux l'un de l'autre et c'est la réponse vivante au dévergondage de la littérature de Zola. Ces mondes divers qu'il décrit, loin de les connaître, il ne les a pas entrevus et, moins visionnaire que Balzac, n'en a senti que les dehors, pas du tout l'entrelacement compliqué ; il en rend le dessin, non la trame. Seul, *L'Assommoir* est un livre d'expérience ; Zola a vécu dans les quartiers pauvres, coudoyé ces gens de rien, souffert de leurs privations et rougi de leurs loques ; et vaillante, plus simple que lui, sa femme n'a pas dû rester étrangère aux notes navrantes et vraies de son livre.

L'entourage du romancier, ces jeunes gens qui furent son école, mais se dégagent peu à peu avec leurs œuvres personnelles, est-ce gêne des maîtres, impressionnabilité de disciples? mais dans leurs allures franches, sans aucune pose, l'absolutisme de leurs principes littéraires, l'ignorance où beaucoup d'entre eux sont, je crois, de la vie mondaine, ils me font l'effet de jeunes carabins de lettres. Zola les traîne à la suite de son grand tablier de professeur, de lit en lit, de malade en malade; il explique doctoralement, et sa vision est plus grande que sa description, son diagnostic plus vrai que sa parole; ils suivent, commentent, admirent, étudient, mais en restreignant la méthode, et ce grand producteur jamais arrêté, empilant les branches détachées de l'arbre généalogique des Rougon-Macquart dans un lourd fagot que brûlera peut-être le siècle prochain, n'a produit jusqu'ici que des élèves discrets, pondérés, avares

de copie, vides de faits et de personnages (1).

Hier au soir, Edmond de Goncourt nous lisait la préface de son prochain livre, le dernier, dit-il, *Chérie*. Toute la fierté d'une existence à l'écart des coteries, toute la profondeur et la conscience d'un talent, et la tendresse fraternelle la plus entière, font de cette préface une page qui restera la plus honorable de toute la littérature contemporaine. L'auteur aime et respecte le style, au contraire d'une école nouvelle qui tend à le négliger. Dans son œuvre entière, pas une ligne qui ne dise ce qu'elle veut, aussi bien que possible, et dans le meilleur langage possible; le commun, le convenu, la phrase toute faite sont également rejetés, et le mot vulgaire n'existe jamais que pour

(1) Depuis, H. Céard, Hennique, Maupassant, Huysmans, Ed. Rod ont fait mentir ces hâtives appréciations.

l'utilité, la force du sens, et comme le trait artistique; ce sont surtout des touches vives qu'il faut bien ménager en leur jour, et pour l'éclat qu'on leur demande, et non les semer par un livre, rajoutées et piquées sans autre souci que la mode actuelle.

Puis M. de Goncourt, au nom de ce mort dont il est la moitié vivante et non recomplétée ni consolée, revendique pour eux deux l'initiative naturaliste si bien donnée par *Germinie Lacerteux*. Supprimez ce roman qui a vingt-cinq ans de date, et voyez ce qui reste des Lemonnier, Alexis, Maupassant, sans compter les sous-ordres. Dans la lèpre du faubourg ouvrier, la rue montante vers les champs, dans la banlieue poudreuse et sur la table d'amphithéâtre, et dans l'hospice, les Goncourt ont ramassé la littérature actuelle faite de ce que respire et aspire l'humanité que nous coudoyons tous les jours, ces livres qui non seulement se lisent mais émanent tant d'éléments de toute

sorte; ce sont eux les maîtres et les devanciers naturalistes bien avant Zola et mieux que Flaubert vêtu de pourpre carthaginoise, et que Victor Hugo, l'homme élément épris de verbe bien plus que d'humanité.

Depuis une dizaine d'années, on arrive peu à peu à comprendre l'énorme influence de ces novateurs, depuis que d'autres se sont chargés de disséquer, de vulgariser leur manière, que jadis j'entendis railler par des hommes intelligents certes, comme Paul Arène, Charles Battaille, mais paresseux et bohèmes, restés à la manière facile et rapide des anciens conteurs, par la difficulté de plier leur cerveau à ce travail d'échiquier, d'architecture de cartes qu'est le travail d'écriture, et qui a tué Jules de Goncourt.

2 mai 1884. — Au détour d'une ruelle de village, la maison neuve précédée d'une

petite cour plantée, fermée d'une grille. Un homme en grand chapeau de feutre, d'allure paysanne et presque majestueuse, nous aperçoit, et, comme il reconnaît d'anciens amis, vient nous ouvrir lui-même avec une vive exclamation! C'est Mistral. Nous nous détournons avec lui vers le petit jardin où donne le seuil du logis par un simple vestibule. Là, ce qui frappe d'abord nos yeux, ce sont deux petites *araires* construites par le poète à l'âge de neuf ans, puis de grands roseaux de Camargue appuyés à la muraille et qui rappellent le bucolique, et nous entrons dans le salon, aux murs tapissés de Mireilles inspirées au pinceau, au burin d'une quantité d'artistes méridionaux, et témoignant que nous entrons chez une gloire locale. Locale oui, mais universelle en même temps, car peu de poètes français, à part Victor Hugo, ont franchi les frontières avec une plus belle envolée que Mistral, et c'est juste. *Mireille*, le

poème rustique aux émotions ensoleillées; *Calendal*, l'épopée historique où la mer et la montagne mêlent leurs ondes et leurs sonorités; *Le Rhône*, *La Reine Jeanne*, témoignent d'un génie immense et varié et qui se résume et s'exalte dans les admirables *Isclo dor!*

Aussi, dans toutes ces effigies, il ne s'agit pas seulement d'art, mais d'hommages au grand homme, au génie si particulièrement provençal. Les hôtes relèvent avec grâce et dignité ce que le milieu pourrait présenter de médiocre aux yeux vulgaires : Mistral, d'attitude superbe, d'accueil hautain et souriant, et sa charmante femme, qui a pris à ses côtés ce qu'un lévite prend à l'autel, le respect, l'humilité gracieuse, avec le sentiment d'être des choisis, des élus.

Ces dehors de vie acceptés, quoi de plus touchant que d'entendre à la fin du déjeuner improvisé les chants de *Nerto*, dits en la langue sonore, ensoleillée de la Provence,

avec ce geste large de peintre et de scandeur de rimes, et cette pointe d'afféterie qui choquerait en deçà du Rhône, si l'on ne songeait que Mistral continue les anciens troubadours, et que les terminaisons méridionales, rapetissantes et raffinées, veulent parfois l'intonation chantante; et puis le milieu est si bien adapté; ce village en vue des Alpilles et tout parcouru d'une eau jaillissante ; ce calme jardin ouvrant sur les champs ; le souvenir de la vieille mère provençale, dont mon mari me contait la touchante originalité; cette vieille maman qui ne prenait jamais place à la table de son fils, le servait comme le maître et retournait s'asseoir sur la pierre du foyer. Vieilles mœurs patriarcales qui aidèrent à l'éclosion d'un génie tout fait de tradition, sorti du sol aux amples moissons.

Aussi le grand poète reste fidèle à son terroir dont il sent tellement le bienfait que ce n'est qu'après dix-sept ans d'absence

qu'il est revenu cet hiver à Paris surveiller l'apparition de son livre. Mais ne me parlez pas du Mistral des salons, prodiguant ses chansons rustiques ou marines sous les lustres avec le même geste dont il les lançait là-bas, près d'Avignon, dans l'île verte de la Bartelasse, l'île des poètes, où nous avons passé à les entendre de si belles heures; le Rhône est loin avec son flot chantant, ses oiseaux sauvages; la voix de Mistral n'a plus l'écho qu'il lui faudrait : elle détonne sous les plafonds trop bas.

Mai 1884. — De ma fenêtre, je vois le vitrage de l'atelier d'où le pauvre Yundt, le peintre des Alsaciennes, s'est jeté avant-hier soir dans la rue. Triste fin d'un gai, d'un vivant, d'un railleur à qui le talent souriait et le succès, mais que la maladie excédait et la solitude. Quel amer sentiment, quelle déroute d'esprit a amené la catastrophe en

face des arbres en pleine fleur du Luxembourg, et de la belle soirée de mai? Peut-être l'hiver passé à souffrir, l'éloignement des amis d'art qui n'aiment guère la maladie; mais quelle singulière constatation faite et toujours à faire, que les plus exaltés sont les plus désespérés, toujours prêts à l'extrême manifestation de leur être.

Tout autour de nous commencent à disparaître de ces visages que l'on voyait et revoyait sans cesse et qu'on s'étonne à certains soirs d'hiver de ne plus rencontrer; les absents figurent maintenant nombreux dans notre souvenir. Il y en a de tous les rangs et nous ne pouvons voir encore se combler les places vides. Il n'en remonte pas autant qu'il en tombe, des artistes, et, comme aux arbres, il leur faut du temps pour arriver à l'éclat de la fleur, à la solidité du jet.

Janvier 1885. — Dîner chez Théodore de Banville, curieux intérieur, où se révèlent par les portraits d'aïeux au mur, les bijoux anciens de la femme et les façons doucement cérémonieuses de l'écrivain, de bourgeoises et honnêtes traditions. Et Banville fut le poète éperdu et railleur des *Odes funambulesques*, le bohème heureux de l'être, ami de Glatigny et de tous les irréguliers de l'art. Le portrait par Déhodencq pendu au mur le montre bien dans le déshabillé du poète : cheveux au vent, foulard au cou et la pose lâchée, quoique fière, du rimeur qui en fait sa vie. Sa femme, aimable et spirituelle, lui fut un peu sœur et garde-malade, elle lui créa ce logis tranquille de la rue de l'Éperon donnant sur les verdures d'un grand jardin et maintient autour de lui ce calme et cette sécurité nécessaires au travail et à la perpétuité du talent.

Ed. de Goncourt vient d'ouvrir aux prosateurs, ses amis et disciples, ce qu'il appelle son *Grenier :* deux pièces au second étage du joli hôtel et soignées, harmonieuses comme le reste de cette demeure exceptionnelle. Tapis d'Orient, broderies japonaises ou chinoises, belles reliures d'auteurs aimés, dessins de Fragonard, de Gavarni, tout ce luxe composite dont ne peuvent se passer les yeux épris de couleurs exotiques et de formes harmonieuses de l'écrivain le plus artiste de notre temps.

Au moral, même scrupule et même recherche, et il n'y a pas dans la vie de l'aîné des Goncourt, ni dans sa voix, ni dans son œuvre de tons discords, pas plus que dans cet intérieur où les nuances se joignent et se fondent par leurs plus aiguës, leurs plus fines accordances. Devant un tapis rare, une broderie ancienne, Ed. de Goncourt concentre son regard et son goût de juger, et c'est ce qui lui fait cette physio-

nomie redoutable, cette acuité, cet accueil où la franchise, le sourire, le mouvement des noires prunelles rassurent les forts et les bons, mais déconcertent les êtres moins sûrs d'eux-mêmes, leur fait trouver un peu sévère et récalcitrant l'être le plus accessible aux délicatesses, aux fidélités de cœur qu'est l'auteur de *Chérie*.

Jules Vallès est mort. Je l'avais peu connu, seulement à son retour d'Angleterre; physionomie farouche et spirituelle et sa littérature aussi, mordante, accentuée de sourire ámer. Si l'on en croit son premier livre, où il se montre styliste de premier ordre, il eut l'enfance malheureuse, et cela marque pour la vie.

Mars 1885. — *Henriette Maréchal!* Vingt ans entre l'une des premières représenta-

tions dont je fus et celle d'avant-hier si glorieuse.

A la jeune fille qui, d'une loge, entre ses parents, voyait dans une pantomime inoubliable, parmi des furies de sifflets et d'applaudissements, se dérouler sans paroles les trois actes du drame incompris alors, qui eût prédit que vingt ans après elle assisterait, sous un nom presque glorieux, à la réhabilitation des auteurs sifflés dont l'un serait devenu l'ami le plus sûr, le plus intime de son intelligence. Fatalité des courants et des milieux sympathiques...

N'est-ce pas à une de ces soirées tumultueuses que j'aperçus, détachée sur le fond rouge d'une loge, la juvénile et charmante figure de mon futur mari? J'allais devenir, sinon quelqu'un, du moins la femme de quelqu'un, et dans une vie entremêlée, comme toutes les vies de femmes, de chagrins vulgaires et de bonheurs plutôt rêvés, me tenir à une place de spectateur très inté-

ressé parmi le monde le plus envié et le plus littéraire de Paris. Tout m'y préparait: le goût poétique des parents et, dans toute notre famille, je ne sais quel filon d'art parmi les origines modestes, comme un courant de métal précieux dans le fer d'une mine.

Donc, ce soir-là, pas un mot ne fut entendu de la pièce des Goncourt. Mme Arnould-Plessis en domino noir, un gros bouquet de violettes à la main; Victoria Lafontaine, dans sa blanche toilette; Got, soucieux, et Delaunay, si élégant, traversèrent la scène tour à tour, jetant à ce public de fauves une prose rapide, éloquente, sans obtenir une halte, une trêve de silence. Les sifflets que j'entendais pour la première fois, partaient de tous les coins, du parterre au lustre, assassinant sous la plus foudroyante injustice une œuvre exquise et forte et dont on ne sut jamais par quoi elle put révolter ou déplaire!

Avril 1885. — J'ai vu l'atelier de *Manette Salomon*, de Coriolis, celui pris pour type par les Goncourt, et appartenant, tout en haut de la rue de Fleurus, près du Luxembourg, à Anatole de Beaulieu. Celui-ci fut l'ami de mon père et, jeune fille, j'ai visité cet atelier bohème où le goût du peintre orientaliste, son amour des fines soies brodées, des tapis et des tabacs turcs mettaient un parfum chaud, étouffé de bazar d'Alger.

Il est décrit tout entier dans *Manette Salomon*, jusqu'au brin de buis bénit apporté par un modèle le jour des Rameaux ; il est donc inutile d'en redire la décoration en forme de tente, les ornements composites, le particulier aspect qui saisit alors ce que je sentais en moi d'artistique et de pittoresque.

Mais j'eus la tristesse de revoir à l'Hôtel des ventes, un dimanche d'hiver, comme

la parure abandonnée d'un mort, tout ce qui tenait aux murs du bel atelier : de la poussière où les mites se seraient mises, un amoncellement de loques et de débris au bout d'une pièce où s'étalaient les toiles décrochées, toutes celles que je connaissais d'Anatole de Beaulieu : Femmes d'Orient aux yeux immenses, creusés, brûlant d'un feu noir ; blanches façades craquelées de soleil, verdures de rivages, fleurs bizarres, vénéneuses de couleur, et de forme étranges. Le peintre de talent n'avait rien vendu depuis vingt ans que j'avais eu l'occasion de voir et de revoir les toiles ébauchées ; et le mannequin en pose, habillé en odalisque, ou de la jupe courte et pailletée de Colombine, ce mannequin dépouillé de ses effets de soie, et dans une attitude déhanchée et malheureuse, gît rue de Fleurus chez un revendeur, où je le rencontre par le même chemin que nous suivions pour nous rendre à l'atelier

Par quelles bizarreries certains artistes nés n'arrivent-ils jamais au succès? en peinture ou en littérature, en musique, un mur se dresse qu'ils ne franchissent pas. Pourtant leur originalité est flagrante, ils travaillent ni plus ni moins que d'autres que le vent prend en poupe; et cet effort perpétuel sans aboutissement est peut-être la plus grande souffrance que j'aie constatée dans la vie des arts, celle que j'ai le plus plainte. Je citerai vingt noms engloutis dans l'indifférence, dans la surdité du public à leur égard, ce public si follement acquis souvent aux nullités !

Avril 1886. — Lizst à Paris! Promené, prôné par ses compatriotes et que je rencontre dans le milieu le plus approprié à ce renouveau de gloire. C'est dans l'atelier et les salons du grand peintre Munkaczy à la figure si caractéristique, creusée, sauvage

et bonne, entourée d'une chevelure fine et légère comme une broussaille de clématites! Sa femme fait les honneurs, royalement vêtue comme pour un tableau du maître; et défilent et s'installent pour écouter de la musique tant de nos personnalités parisiennes et étrangères, tant de femmes élégantes, d'hommes aux beaux noms que l'énumération en tiendrait un volume.

Sous les déformations de la vieillesse, le dos courbé, le nez exagéré, les sourcils buissonneux, peut-être l'ancienne beauté du grand musicien apparaît-elle encore, mais non cette séduction qui fit, dit-on, tant de victimes. Et lui, dans un Paris transformé si changé pour lui, que retrouve-t-il de ces anciennes belles? Les applaudissements même doivent lui sembler autres, et l'accueil : tout se transforme.

Ce doit être pour cet homme un retour vers ses anciens succès, tel que dut l'éprouver Victor Hugo en revenant d'exil; autre chose

dans une autre ville, et, quand on vit très vieux, il me semble que l'existence se déroule ainsi par étapes, avec de grands fragments engloutis, disparus en même temps que des morts aimés, et des recommencements où l'on doit se sentir parfois dépaysé, oublié sur une route où passa le bataillon plein, serré, chantant, espérant de notre jeunesse!

Mai 1886. — En ce moment, la poésie se démode par la perfection, le raffinement de la prose qui peut et sait tout dire, sans les servitudes de la rime et du rythme. Il y a autant de grandeur dans Flaubert que dans Leconte de Lisle; l'ambition est pareille de perfection et d'émotion artistiques; tous deux sont des savants de notre langue, curieux des civilisations et des religions disparues, et voyant toujours plus haut et plus loin que l'humanité.

Je ne trouve pas de poète au niveau des

Goncourt dans l'expression de la vie moderne; nul, excepté Sainte-Beuve et François Coppée dans quelques tableaux parisiens d'un charme intense, et Sully-Prudhomme dans ses premiers poèmes, nul n'a pu astreindre le vers à cette acuité, à cette essence d'art où la passion humaine, l'étude des esprits et des âmes, se traduit en justes et rapides images, en phrases coupées parfois comme une respiration haletante, un sanglot ou un éclat de rire!

Août 1886. — Lu des traductions de lettres de Tourguéneff, et voici qu'on va comprendre que l'intime de Flaubert, que cet étranger, seul admis au dîner du quatuor : Goncourt, Flaubert, Zola et Daudet, n'a jamais rien compris à notre littérature contemporaine, et qu'il s'étonnait de ces discussions sur un mot, sur une phrase, qui avancent plus le progrès d'une langue que

dix pages et dix renvois de dictionnaire académique. C'est qu'on ne s'entend jamais parfaitement quand on ne parle pas le même idiome, et je voyais bien sous les épais sourcils du Russe et dans sa barbe d'ancêtre ce fin sourire un peu railleur.

Que de fois il a dû trouver inutile ou puéril l'appassionnement des autres à propos d'une nuance, d'une simple tournure de phrase! et maintenant de son froid pays, voici que traduites ses lettres révèlent sa fatigue de ces réunions où il n'était admis que grâce à sa compréhension présumée du français.

Sous un reste de tendresse pour l'excellent Flaubert, et d'admiration pour les foules de Zola, surgissent bien des irritations contre Goncourt et Daudet, une méconnaissance complète de leur effort littéraire. Mon mari s'en chagrine, lui qui ne voulait pas croire à mes mauvais pressentiments!

Ah, dit-il, les femmes nous surpassent

décidément en intuition, jugement des êtres et des caractères.

Et je puis lui répondre que c'est lui qui m'apprit à voir et à comprendre!

Avril 1887. — Curieuse séance le 31 mars à l'Académie, et dont j'aurais voulu noter tout de suite les courants, les particularités venues des discours et du public. Réception de Leconte de Lisle; éloge de Victor Hugo. Cet éloge que je me figurais devoir illuminer la voûte terne et froide de l'Institut, personne ne l'a prononcé, personne ne l'a entendu dans les hésitations, les restrictions de Leconte de Lisle; personne n'a mis en place pour l'avenir la haute statue de l'homme du siècle; ni le poète qui pourtant a dû l'admirer et pouvait nous tracer les grandes lignes de son génie, ni l'auteur dramatique qu'est Alexandre Dumas, si opposé de synthèse et de talent au romantisme finissant.

Petits chapeaux mi-printemps : des fleurs sur du velours, des fourrures chauffant des violettes au corsage élégant des femmes, assemblée du Tout-Paris tel qu'il se porte aux courses, aux premières, aux réunions vantées ; et sur les places réservées, les uns devant les autres, la princesse Mathilde et les Dumas, les Lockroy et ce qui reste d'Hugo : sa petite-fille et ce nerveux Georges dont la figure se gonflait de larmes par moments aux duretés voulues, aux réticences des discours ; en lui souffre, se débat et pleure, la gloire diminuée du grand homme.

Parfois, d'un mot, à propos des *Châtiments*, Leconte de Lisle faisait frémir et se rétrécir un peu les fortes épaules de la Princesse sous un petit camail mauve d'une élégance passée de mode. D'autres fois, Dumas lui donnait sa revanche, vantant les dieux de la terre, et flattant le Dieu du ciel, à l'aide de mauvais vers, signés Lamartine ou

Musset, opposés à la gloire de Victor Hugo et lus de cette voix intelligible, bien articulée mais non résonnante, qui va bien avec la tête exsangue, un peu macabre de Dumas fils.

Aux tribunes, tout étriquée en son deuil affecté, une femme de lettres écoutait, et constatait la ressemblance entre l'académicien de la réalité et le poète fictif de son récent livre ; c'est qu'elle-même et son héros sont faits pour s'entendre : secs, sceptiques, factices, l'ancienne essayeuse et le fils de la petite lingère parisienne ont mêmes origines, enfants perdus de la bourgeoisie.

Bien intéressant, le Grenier de Goncourt, rendez-vous des jeunes, des derniers parus et souvent des excentriques trompés au novateur qu'est Goncourt et se figurant qu'il suffit de retourner les mots et les syllabes pour être des disciples et profiter de la grande réputation du maître. Dans l'at-

mosphère enfumée des cigares de la journée, quand j'arrive le dimanche vers cinq heures, sont encore installés sur le divan, le grand siège à bascule, les lourds fauteuils en tapis d'Orient, les plus intimes, les fidèles rarement engagés dans une conversation générale, mais souvent finissant à mi-voix une discussion commencée.

Goncourt, réservé aux premières rencontres, laisse voir ensuite la bonté de son cœur, l'indulgence de son esprit, mais en même temps c'est un concis, disant bien et juste, incapable de remplir les silences par les mots oiseux et courants : il se tait; de là parfois chez lui des suspens, un espace aux pensées de ses visiteurs, une sorte de recueillement imposé par la présence du grand styliste.

Moi, je m'y plais à ces interruptions, mais elles surprennent parfois des êtres de curiosité et de reportage, à qui il faut la pâture perpétuelle, le renseignement à

outrance. Zola, toujours replié sur lui-même au moral et au physique, la tête sur la main, le cou dans les épaules, remplit de travers un siège bas et de là écoute, interroge bien plus qu'il ne parle; mon mari tâche de relier les éléments contraires, anime le discours, se lève et parfois s'emporte.

G. Geffroy, Hérédia, Huysmans, Céard, Hennique, Édouard Rod viennent par intermittence, ainsi que Paul Bourget, Paul Hervieu, F. Coppée, Paul Margueritte, J.-H. Rosny, Maurice Barrès, Marcel Prévost, le comte Robert de Montesquiou, Frantz-Jourdain, G. Toudouze, François de Nion, René Boylesve, P. de Bouchaud, Octave Mirbeau, Elémir Bourges, les peintres Ziem, Régamey, Albert Besnard, Carrière, Bracquemond, J.-F. Raffaëlli; Burty, quand il a besoin de l'avis de Goncourt sur un bibelot japonais ou une publication d'art; puis de plus jeunes, de moins connus : Lucien Des-

caves, Georges Lecomte, Jean Ajalbert, Servière, Jules Caze, Paul Bonnetain, si dévoué, si ardent pour ses amitiés, Camille Mauclair, les Anglais Child et Georges Moore, l'Italien Vittorio Pica, J. Lorrain; de rares exceptions féminines : Mme Pardo-Bazan, arrivant toujours en hâte, intelligente, exubérante, Mme Robert de Bonnières, parant des plus jolies toilettes sa beauté botticellienne, la comtesse Greffulhe, aperçue deux ou trois fois, et suivant les conversations de ses admirables yeux noirs.

Ce que ce serait si chacun osait parler selon ses tendances! Quelle jolie agitation d'idées! Mais Zola, avec ses manies d'école, a discipliné ces jeunes esprits qui pensent à sa propre maîtrise, à celle de Goncourt et de Daudet et n'osent se manifester.

Pendant que l'on cause, je regarde les kakemonos choisis des plus fins, des broderies chinoises et japonaises; je vois la frise du second salon : des hirondelles voletant

parmi des glycines fleuries, soulevant les grappes de leurs ailes; des portraits de femme du dix-huitième à la sanguine, et les livres, tous les modernes, reliés en rouge dans de bas casiers noirs laqués, avec chacun sa dédicace et une page autographiée d'auteur. Par les étroites fenêtres de ce second étage, apparaissent des coteaux et des arbres, et le fond du jardin vers la villa Montmorency avec ses rosiers en guirlandes sur des treillages à la mode ancienne, entre des branches et des verdures nuancées d'arbustes rares.

Janvier 1889. — Lecture chez Edmond de Goncourt, après un court dîner dans la salle à manger luxueuse, d'un drame tiré des *Frères Zemganno*. Nous montons au Grenier chauffé, éclairé, délicieusement intime avec ses murs et ses plafonds tendus et l'abondance de livres, de dessins, de

broderies qui en font un véritable petit musée.

Méténier qui va lire s'assied à la table japonaise; Goncourt près de son feu, sa belle figure rayonnante comme à chaque fois qu'il est remué par l'intérêt littéraire d'une œuvre nouvelle; mon mari s'installe en face de lui, moi toute seule sur le grand divan, Paul Alexis, le second auteur, assez intimidé, dans un angle d'ombre. La pièce est bien inspirée du livre et du profond sentiment fraternel des Goncourt, dont le survivant a si bien rendu le charme et les angoisses; et rien d'étranger ne s'y mêlant, amour de femme ou banale intrigue, ces Zemganno restent bien ceux que nous connaissons, les frères artistes unis dans le travail, séparés seulement par la mort. L'intérêt grandit et s'exalte, et bientôt l'émotion arrive, suffocante chez Ed. de Goncourt et mon mari, en moi plus contenue, mais non moins vive.

Et cette lecture confirmait en nous une conversation récente avec l'auteur du roman :

— Je crois, disait-il, que j'étais fait pour l'œuvre d'imagination, les grandes constructions de livres, les hasards, les surprises. Jules, plus raffiné, était l'écrivain styliste de nous deux, toujours cherchant, corrigeant, perfectionnant.

Pourtant les œuvres du survivant tout seul, *Les Zemganno*, *La Faustin*, *Chérie*, si elles vont parfois à l'étrange, au rare et à l'exception, ont beaucoup d'humanité et de profondeur, et peu d'aventures.

Lorsque Goncourt parle de son frère et de lui, c'est toujours pour s'amoindrir, lui si grand, si franc, et généreux. Et pourtant les recherches de style sont plus modernes, plus philosophiques dans ses romans absolument personnels que dans la collaboration. Il est vrai qu'à vivre longtemps et à travailler à deux, les natures s'échangent et

se transforment, chacun perd et gagne à la fois en édifiant l'œuvre commune.

Juillet 1889. — Nous avons déjeuné chez Drumont dans la maison sans fenêtres sur la route, qu'il habite à Soisy-sous-Étiolles, maison bien appropriée à sa vie toute possédée d'une idée et d'un but, et qui regarde le grand espace du ciel et de la Seine mouvante et colorée. Je suis émue chaque fois par la solitude que cet écrivain a su établir autour de son immense travail : ses livres, son jardin, ses promenades dans l'*allée du Curé*, ou celles qu'il fait à cheval vers Corbeil, remplissent tout le temps qu'il ne donne pas à ses œuvres.

Février 1890. — Loti, Maupassant, Bourget seront les trois successeurs des Goncourt, Zola, Flaubert et Daudet, mais

très loin l'un de l'autre tous les trois, ne formant pas ce faisceau d'abord serré qui put faire croire chez leurs prédécesseurs à une école. Le plus original sera peut-être Loti, et dans ses *Souvenirs d'enfance*, qu'il nous donne aujourd'hui, on assiste à la formation lente d'un cerveau né dans un milieu protestant, austère et familial, mais chez lequel le voisinage de la mer, la vocation d'un frère aîné mirent à la place des contes de fées, délices des poètes enfants, la navigation, le voyage, des lointains de soleil et de peuples étranges. Un peu de superstition avec cela, des peurs nerveuses, un intense sentiment de la mort retrouvé dans ses livres et qui transforme parfois les parfums épars de son exotisme en ces relents d'herbe flétrie, de myrrhe brûlée et d'encens sacerdotal qui s'échappent du démaillotement d'une momie. Un des charmes de son talent aussi, cet attrait vers le passé qui, chez certains êtres, existe à

l'état d'éternel regret, d'envie vers ceux qui ont vécu avant eux.

Ah! frustrés par les anciens hommes
Nous sentons le regret jaloux
Qu'ils aient été ce que nous sommes
Qu'ils aient eu nos cœurs avant nous.

Sully-Prudhomme l'a exprimée en vers inoubliables, cette hantise du passé, et Loti en une prose sans art apparent, sans recherche extrême, mais si bien communicative de l'impression et de l'idée qu'on redouterait un perfectionnement de cette manière presque inconsciente, alors géniale.

Maupassant, c'est de la vie, de la vie exaspérée par un névropathe, mais rendue avec une franchise d'art incomparable. On sent dans ses premières œuvres l'influence de Flaubert, sa large phrase conclue tout à coup en deux lignes résumantes; mais depuis il s'est dégagé, appropriant mieux son talent à des sujets bien humains.

presque vulgaires, et il est arrivé à la perfection d'un genre. De l'esprit, une sensibilité aux milieux ambiants, une pénétration des choses, un mépris de la femme, qui la lui fait deviner dans ses combinaisons de faiblesse révoltée et ses médiocres arrangements de conscience, empressée à se gouverner elle-même en dépit de l'homme et de ses tyrannies apparentes.

Bourget est moins de nature ; son talent plus averti le porte aux complications mondaines, suscite des héroïnes distinguées et pensives et raisonnant les fautes et l'expiation. Trahisons d'amour, rupture et désespoir dans l'éclat des fêtes, dans l'élégance d'intérieurs aristocratiques, on dirait parfois ses romans imaginés par un rêveur dans les volutes, la cendre chaude d'un feu d'hiver devant lequel l'auteur s'attarde en habit, cravaté de blanc, paré pour un monde qui l'attend, où il n'ira pas, où il fera bien de ne pas

aller; car il l'inventera ce monde, comme fit Balzac son maître, il le créera plus intelligent, plus tragique et romanesque qu'il n'est réellement.

Mars 1890. — Visite chez Mme J... C... Une causerie aimable, vive et cordiale et qui va des succès de théâtre aux enfants, aux maris, aux obligations des lettres. Par bien des points, ce ménage ressemble au nôtre, intelligent, artiste, mais fidèle aux anciennes traditions, et je sens chez cette femme, encore jeune, des vaillances, des tendresses familiales qui me touchent infiniment. Tout à coup entre un petit vieillard ridé, racorni, aimable et trop souriant: c'est C... D..., de l'Académie française, que l'on crut être à tort Loisillon de *L'Immortel*. On me présente, il me salue sans paroles, se fige une minute, et tout le temps de la conversation son regard m'évite, m'exclurait

presque vulgaires, et il est arrivé à la perfection d'un genre. De l'esprit, une sensibilité aux milieux ambiants, une pénétration des choses, un mépris de la femme, qui la lui fait deviner dans ses combinaisons de faiblesse révoltée et ses médiocres arrangements de conscience, empressée à se gouverner elle-même en dépit de l'homme et de ses tyrannies apparentes.

Bourget est moins de nature ; son talent plus averti le porte aux complications mondaines, suscite des héroïnes distinguées et pensives, et raisonnant les fautes et l'expiation. Trahisons d'amour, rupture et désespoir dans l'éclat des fêtes, dans l'élégance d'intérieurs aristocratiques, on dirait parfois ses romans imaginés par un rêveur dans les volutes, la cendre chaude d'un feu d'hiver devant lequel l'auteur s'attarde en habit, cravaté de blanc, paré pour un monde qui l'attend, où il n'ira pas, où il fera bien de ne pas

aller ; car il l'inventera ce monde, comme fit Balzac son maître, il le créera plus intelligent, plus tragique et romanesque qu'il n'est réellement.

Mars 1890. — Visite chez Mme J... C... Une causerie aimable, vive et cordiale et qui va des succès de théâtre aux enfants, aux maris, aux obligations des lettres. Par bien des points, ce ménage ressemble au nôtre, intelligent, artiste, mais fidèle aux anciennes traditions, et je sens chez cette femme, encore jeune, des vaillances, des tendresses familiales qui me touchent infiniment. Tout à coup entre un petit vieillard ridé, racorni, aimable et trop souriant : c'est C... D..., de l'Académie française, que l'on crut être à tort Loisillon de *L'Immortel*. On me présente, il me salue sans paroles, se fige une minute, et tout le temps de la conversation son regard m'évite, m'exclurait

presque sans l'aimable lien de Mme J... C... Je m'en vais pour le débarrasser de ma présence, constatant, en la circonstance, son manque d'esprit, sa médiocrité rancunière.

Avril 1890. — J'ai vu chez elle cette charmante Louise Read, bien plus charmante dans l'intimité que rencontrée dans le monde où elle paraît toujours trop pressée, hâtive de courses obligeantes. Ses cheveux si blonds auréolent une physionomie toute bonne et des yeux blonds aussi, aux cils très pâles dans la lumière. Sa mise simple est d'une femme qui travaille, si j'en crois la table surchargée de manuscrits et d'épreuves imprimées. Elle vit d'un souvenir, du tendre souvenir de Barbey d'Aurevilly dont elle fut l'amie fidèle et très dévouée. Un peu plus que de fille à père, et comme de filleule à parrain, cette longue affection continuée après la mort de l'il-

lustre écrivain dans le soin des œuvres et de la gloire du maître et jusque dans la sollicitude de ses chats favoris. Ils habitent le salon : tous les meubles houssés, les tapis semés de miettes, des assiettes de lait dans les coins, une touffe de chiendent frais devant la cheminée; et par-ci par-là on aperçoit sur une table entre des livres, au creux d'une causeuse, des oreilles entremêlées, des yeux au vert électrique, de longues queues secouant des franges de poil.

Mlle Read me montre avec attendrissement Démonette, la doyenne, qui de sa noire fourrure et de ses bondissements animait la chambre garnie de la rue Rousselet, et la charmante femme a pour elle, de ses longues mains blanches, une caresse de souvenir, tandis que ses yeux s'embuent en parlant du maître disparu.

D'un mélange d'admiration pour le talent, d'amitié pour l'écrivain, de dévouement à

sa glorieuse vieillesse, elle s'est composé un sentiment à part si réel, si désintéressé, si bien féminin par tous les sacrifices, que cette jolie figure de Mlle Read, au nom et au teint écossais, en garde un idéal exceptionnel.

Les Goncourt en cette amitié fraternelle et collaboratrice qui dura plus de vingt années, depuis la mort de leur mère jusqu'à celle de Jules, ne se séparèrent que deux fois vingt-quatre heures ; peu de ménages pourraient en dire autant, même des plus unis, des mieux appareillés, mais séparés parfois justement par l'éducation, la santé ou l'intérêt des enfants.

De la lecture de ce *Journal* de Goncourt qui lui fait revivre sa vie jour par jour, et la nôtre par éclaircies, se dégage une telle sincérité, que tel dîner, telle rencontre, évoqués par lui, me remontent à la mé-

moire saisissants et présents. Nulle atténuation ni concession en dehors de la vérité; et touchée par sa crainte de nous déplaire, de choquer en moi certains scrupules, j'ai la conscience de lui répondre : « Écrivez... Imprimez .. » tellement son entière bonne foi fait passer sur la prétendue indiscrétion de ses Mémoires.

Janvier 1891. — Adolphe Belot et Ed. Villetard ont fait ensemble il y a quelque trente ans leur début au théâtre, avec une pièce en collaboration et qui eut un grand succès : *Le testament de César Girodot*. Villetard est mort l'année dernière, Belot ces jours-ci, et Mme Villetard me racontait que dans le caveau où l'on avait mis son mari en attendant une chapelle inachevée, Belot reposait provisoirement aussi, à côté de son ancien collaborateur. Singulier, ce rapprochement dans la mort des deux

hommes de lettres, complices d'un premier succès, et qui s'étaient perdus de vue dans la vie disséminante de Paris.

Décembre 1891. — Schœlcher, le vieux Schœlcher, l'ami de Victor Hugo, quand je le rencontre, me semble le dernier témoin d'une époque disparue. Toujours enthousiaste, illusionné, naïf dans le sens large du mot, je revois en lui mon pauvre père très vieux, mais jusqu'à la fin fidèle aux cultes désintéressés de sa jeunesse, républicanisme ou romantisme mêlés dans le même élan généreux. Au temps présent, ce sont de rares figures et qu'étonnent nos modes, nos journaux, nos appréciations mondaines. Léopold Hugo a moins d'accent personnel, mais il m'intéresse par sa ressemblance avec Victor Hugo dont il est le cousin : les yeux profonds et noirs, la barbe et les cheveux grisonnants et l'air chevaleresque

du grand poète, la cérémonie de son accueil ; que j'aime les démodés !

Janvier 1892. — Aimable femme et jolie ! une des réputations les plus élégantes de notre temps. Elle a un amour de petite fille toute rose, toute blonde, et déjà les grands yeux de sa maman. Eh bien, cette heureuse, cette favorisée me disait tout à l'heure en visite :

— Je traduis tous les jours deux heures de Nietzsche (le philosophe allemand à la mode). Tantôt je n'ai pas eu le temps ; je me rattraperai après le dîner, avant de partir en soirée.

Est-ce pose, véritable curiosité scientifique ou simplement désir d'être bien au niveau de son monde et de son époque ? Mais je n'ai pu m'empêcher de sourire en y pensant, toute seule, en voiture.

Février 1892. — Conversations féminines :

— Vous avez lu le dernier roman de Rosny?

— Non, pas encore, je trouve le style difficile, je ne comprends pas assez vite, aurai-je le courage?...

— Au lieu de vous mettre à un point de vue convenu, ouvrez le livre naïvement, acceptez l'auteur tel qu'il est; remarquez que pour beaucoup de contemporains, nous avons fait cet apprentissage d'une lecture spéciale, d'une écriture nouvelle.

— Maupassant, oui, il nous mène où nous ne devons pas aller. Oh! le ménage de Bel-Ami!

— Mais *Une Vie!* la plus vraie étude d'une femme de province à l'âme distinguée.

— Non, je ne préfère pas *Mensonges*, mais j'ai mieux connu Desforges et Mme Mo-

raines que les héroïnes de Maupassant.

— Pourtant la dernière, celle de *Notre Cœur*?

— Celle-là existe en autant d'exemplaires qu'un modèle courant de modiste ou de couturier : dans une loge de théâtre, dans un salon mondain, je vous la montrerai différente et pareille, produit d'un siècle pressé, parce qu'il approche de sa fin, et d'une société où le téléphone et le télégraphe ont supprimé les flâneries et les distances.

— Le châtiment qu'il lui inflige à cette victime de la mode et des visites obligées reste bien plus humiliant pour lui que pour elle ; combien je préfère le dénouement de *Fort comme la mort*, le triste écrasement de l'être qui ne sait ni ne veut vieillir, amoureux en cheveux blancs.

— Le *Bilatéral* de Rosny, encore! non je n'ai pas lu : ça se passe je ne sais où, dans des faubourgs...

— Ah! les beaux ciels, et tels que doivent les voir les utopistes, chercheurs, amoureux, mécontents du grouillement de la vie et des rues, et les yeux levés de leur cinquième étage, au soleil montant ou descendant sur la ville.

— Oui, mais c'est long à lire, que de mots pour l'idée!

— Quand l'idée est belle!

— Barrès, dix lignes de Barrès, qui semblent d'abord tracées si fin aux yeux délicats, mais qui apparaissent en traits lumineux, brillants, presque toujours définitifs... bien un écrivain de notre temps rapide.

— Mais non, je vous assure, il ne ressemble vraiment ni à Anatole France, ni à Jules Lemaître; pas plus que le critique, surtout préoccupé des autres, ne peut ressembler à l'apôtre reconnu du *moi*, son cher *moi*, pareil à beaucoup de *moi* pourtant, car l'exception dans l'humanité, c'est le monstre,

et ce que nous trouvons justement d'intéressant dans Barrès, ce sont les ressemblances de son individualité avec les nôtres, ses faiblesses avouées où il confesse tant d'hommes !

— Dix pages du *Jardin de Bérénice* sur Aigues-Mortes, plaines grises et nues, lumineuses, toute la poésie du Midi tracée par ce Lorrain subtil.

Quelle distinction intellectuelle chez Stéphane Mallarmé, distinction accentuée par sa voix basse et pénétrante, son geste précieux et qui semble dessiner les mots qu'il prononce. Puis cette parfaite courtoisie, cette clarté de la phrase parlée, en si grande antithèse avec sa phrase écrite.

Par moments, dans ses vers, se trahit un joaillier amateur de pierres rares, et qui les pose l'une à côté de l'autre seulement pour l'effet : collier, chaîne ou bague, il ne sait encore ce qu'il en composera ; seulement

mettre une fois la turquoise à côté de l'éme-
raude et la topaze à côté du rubis, assem
blage ou contraste de feux, scintillements
et reflets. Les mots, il les aime auss
pour eux-mêmes et souvent, le sens trahi
le verbe délicieux reste seul, s'articule
aisément, sans conclusion, et triomphant
mystifie le critique : celui qui veut tou
savoir, tout comprendre, mais cette fois
pourtant sera vaincu. De ce dérobemen
de sa pensée, les yeux de Mallarmé sem-
blaient complices, piqués de petites étoiles
fuyantes et filantes, tombant aux sphères
inconnues.

De Mallarmé à Rodenbach, je n'ai besoin
d'aucune transition : Pur artiste aussi
celui-là, ami fidèle et grand poète dans
l'horizon pâle des miroirs et canaux, coiffes
blanches et cloches sonores, qu'il a créé
autour de son œuvre et de son nom belges;
lui-même, si Français de cœur et de talent.
Une élégante silhouette aux cheveux blonds,

aux yeux d'eau, à la voix scandée pour un rythme habituel et dont il récite si bien ses vers précis et rêveurs; à la fois précis par l'expression la plus rare, mais évocateurs de l'au-delà, de l'inexprimé, de tout ce que recèle une âme d'exception.

Avec lui, Henri de Régnier, Francis Viélé-Griffin, Francis Jammes apparaissent comme une pléiade de poètes nouveaux en dehors du Parnasse contemporain.

C'est chez Georges Rodenbach à dîner cette semaine que je connus Puvis de Chavannes. Des lointaines expositions de peinture je me remémore : *Marseille*, *Colonie grecque*, les figures de la *Paix* et de la *Guerre*, le *Doux pays*, le *Pauvre pêcheur*, combien bafoué avec sa barque amarrée près d'un champ aux fleurs jaunes. — Couleurs de fresques, reliefs presque nuls, mais de l'air, de l'espace, des terrains, et des ciels à promener des anges, cette

humanité de rêve, bercée d'un rythme invisible, où le grand peintre fait si justement rayonner le sentiment.

Août 1892. — La conversation d'Alfred Stevens, le peintre moderniste de la femme du second empire, est encyclopédique sur le Paris des vingt dernières années; il en a connu tous les mondes, tous les types originaux, et il a une façon pittoresque d'évoquer les figures qui ressemble à sa manière de peindre avec les tons dominants, les élégances caractéristiques. Je ne puis lui comparer en ce genre qu'Aurélien Scholl, le Bordelais parisianisé et plus parisien que n'importe lequel des bords de la Seine. Ce que furent certains dîners où j'eus le bonheur de les réunir, la mémoire de l'un aidant la verve de l'autre, à quoi se joignait l'esprit toujours actif et stimulant de mon mari! Les autres convives écoutaient surpris, subju-

gués par un défilé d'êtr[illegible] de faits qui ranimaient le perron de Tortoni, le Boulevard de 1860, les premiers grands Salons sous l'Empire, y compris ce salon des refusés où Tissot, Monet, Manet, Whitsler firent connaître des noms devenus glorieux!

Septembre 1892. — Nous sommes allés voir François Coppée à la Fraizière, sa propriété de Mandres, à quelques lieues de la nôtre, à Champrosay. Par Brunoy et la belle route qui suit, dominant un bras de l'Yerres, une vallée admirable, nous arrivons en traversant des champs entiers de rosiers en fleurs.

Le poète nous reçoit entre ses deux chiens favoris, Truffe et Flora, dans une première cour, vaste, ombreuse; et de l'autre côté, sur le devant de la maison à l'aspect intime et ancien, nous trouvons, dans un fauteuil rustique, Mlle Annette

Coppée, toute accueillante et charmante vieille femme, souriant au jardin nouvellement installé : de beaux grands arbres sur une pelouse où des chats se cherchent, se poursuivent, enfin s'enroulent au pied d'un sapin dans une mélée d'oreilles pointues et de queues fourrées ; des bordures de géranium entourent un bout de parterre orné d'un grand vase décoratif, modèle de Sèvres.

Coppée nous emmène à son vieux labyrinthe d'où la vue s'étend, par des cultures plates en pleine floraison, jusqu'à Brie-Comte-Robert, puis au potager bien exposé, potager de curé, rempli d'arbres fruitiers, aux bordures aromatiques. Et tout au bout des plants d'asperges et de choux, contre un mur d'espalier, s'abrite un nid hérissé de chardonnerets aux becs ouverts et fragiles et que le poète des *Humbles* nous montre avec mille précautions.

En retournant vers les bancs de la façade :

— Vous aimez beaucoup la campagne, dis-je à François Coppée?

— Moi, oh! non je n'aime que Paris, la banlieue de Paris. Mais il paraît que je me porterai mieux ici.

Et il rit de ce rire communicatif qui le fait encore si jeune à cinquante ans; puis, donnant la réplique à mon mari, il nous séduit par cette causerie brillante et variée, aux courtes anecdotes, semblable à celle de Théodore de Banville, mais plus nourrie de faits actuels, et, comme tout ce qui tient à notre époque, rattachée toujours au réel des choses, aux traits caractéristiques humains. C'est un charmeur, il a beaucoup lu, beaucoup vu, il a souffert, de santé délicate; tout cela fait un être affiné, nerveux, et l'on retrouve en lui l'honnête éducation bourgeoise, les débuts modestes. Il eut une période mondaine d'où il semble bien las et revenu; il n'y a pour s'en convaincre qu'à lire ses derniers livres où les salons se trouvent

décrits ironiquement sans fiel, avec les bas-bleus singeant les Muses! On devine combien de correspondantes enthousiastes et fausses littératrices ont dû lasser l'obligeance du poète maintenant bien installé dans sa réputation glorieuse et le fauteuil académique.

Cette visite nous laisse un souvenir tout enchanté d'esprit, d'amitié, de belles conversations dans un parterre fleuri.

La semaine dernière, c'est le peintre Jules Breton que nous allions trouver dans cet ermitage de Montgeron qu'il habite en famille avec M. et Mme Demont-Breton : tous peintres! et dans les beaux ateliers deux fillettes, mêlant leurs grâces à l'art ambiant, charment cet intérieur vraiment artistique et familial, par une admirable exception.

Février 1893. — Retrouvé la princesse Mathilde, dans ces courants de sympathie parisienne où se rejoignent les esprits ou

les caractères non pareils, mais faits pour s'entendre sur tant d'opinions. Ces quelques années l'ont fatiguée, plutôt que vieillie, remplies pour elle de soucis moraux dont la cause m'a profondément apitoyée.

Je la regardais cette semaine dans le cabinet de travail d'Alphonse, accompagnée de son neveu le comte Primoli, vêtue à la mode deuxième Empire, non pas surannée, car elle l'adapte un peu à la nôtre, mais si bien datée que de voir ce chapeau doublé d'un tour de tulle, à bavolet de dentelle et larges brides, et ce manteau droit à manches ouvertes, je constatais qu'il serait avantageux aux femmes de garder les modes de leur jeunesse, et qu'elles y gagneraient beaucoup de dignité et de caractère; et je m'émouvais à l'entendre raconter l'intime drame de sa vie, celui que l'on raconte en ce moment, la trahison à son foyer par une main destinée à lui fermer les yeux.

Comme disait l'autre jour un de ses amis :

— A soixante-dix ans seulement, elle s'est sentie vieillir !

— A soixante-dix ans ! Mais à cet âge, qui pourrait ne pas se trouver tout à fait vieille !

— Oh ! pour les princesses, l'âge retarde !

Et c'est vrai ce paradoxe : les flatteries d'alentour, les mille soins, le luxe hospitalier maintiennent une femme, la gardent coquette au delà des limites permises ; puis celle-ci n'a pas d'enfants, pas d'acte de naissance vivant et ambulant, et, d'apparence, elle n'est pas encore la vieille femme. Ces perles qu'elle porte aux oreilles, rondes, belles, savoureuses, ces perles répondent au blanc de son œil noir, au sourire de sa bouche, c'est sa vraie parure, et tellement typique que, dans une exposition, un salon, avant même de reconnaître la femme, ces

perles uniques aperçues de profil me font dire : « Voilà la princesse ! »

Dîner chez Mme Adam à la droite du duc d'Aumale, et tout de suite, au premier service, il me parle de l'Algérie, qui data sa jeunesse, ses succès. Tant de choses ont passé depuis : révolutions, guerres autrement patriotiques ; sa mémoire reste ensoleillée d'Alger, éblouie de sa propre jeunesse. Et sa conversation s'anime aussi au souvenir du procès Bazaine, qu'il présida. Aimable homme, d'une grande distinction, le mot paraît banal s'appliquant à un prince de la maison de France, mais il est pris dans son acception noble ; distingué, oui, on le distinguait de tout autre.

En face de lui, Challemel-Lacour, Freycinet, figures neutres ; autour de la table, le ménage Henry Houssaye brillant et gracieux, le Dr Segond et sa charmante femme, les Francis Magnard, Pierre Loti, dont on vient

de jouer *Pêcheur d'Islande* d'une suffocante émotion ; sa femme si jeune et touchante, l'œil étonné, l'air si modeste entre le duc d'Aumale et Alfred Mézières. Puis, mes enfants, la figure tourmentée et nerveuse de Jean Aicard, le prince Karageorgevitch. Mme Adam préside et cela lui va si bien, toujours belle, portant bravement ses cheveux gris, et parée de grande allure.

Mars 1893. — Conversations féminines :

— Vous avez lu le livre de Bourget, *La Terre promise*? Ne trouvez-vous pas exagéré le sentiment de Mlle Sully et outré l'éloignement qu'elle ressent tout à coup pour ce fiancé infidèle préventivement, car enfin il ne la connaissait ni ne l'aimait quand il abandonna Mme Raffraye.

— Non, certes, je ne vois rien là d'outré ni de forcé. Bourget a peint, et de quel

délicat pinceau, la vraie jeune fille implacable parce qu'ignorante, de jeunesse et de santé intactes, et voulant tout à la hauteur de son inconsciente pureté. Songez que les tristesses, les hontes de la vie lui sont révélées d'un seul coup, alors qu'elle écoute ce qu'elle croit être la justification de Francis et qu'en deux mots elle apprend de lui-même, de sa mère, comment on trompe et on oublie!...

— Lui! Oh! beaucoup moins intéressant qu'elle. Père tout à coup par la révélation d'une ressemblance, ses remords sont d'un faible comme ses raisonnements. Oui, cette faiblesse, je la craindrais plus pour l'avenir d'Henriette que toutes les méprises de l'adultère précédent.

— Très trouvées, par exemple, les descriptions méridionales, où les paysages, les palais semblent vus d'un œil convalescent, avec justement cette mise au point des sons et des couleurs, même des parfums, par un

être qui renaît à la vie, dans l'acuité de toutes ses sensations nerveuses...

— Oh! non, M[lle] Pichon-Picard de *L'Ennemi des lois* ne ressemble pas à Henriette Sully, pas plus qu'André Malterre, d'une révolte si passionnée, ne ressemble au Francis de Bourget, tourmenté d'un remords bien plus mondain qu'humain.

— C'est pourtant chez les deux femmes la même fierté naïve, la même honnête séduction; mais trop de lectures peut-être, ou d'un choix spécial, et la jeune héroïne de Barrès prend un aimable pédantisme. Je pense que, mise à la place d'Henriette, elle eût raillé spirituellement son fiancé, se serait donné le but d'adopter et d'élever l'enfant, sans hésitation, presque sans jalousie, car enfin la mère est mourante... N'oubliez pas que l'Ennemi des lois lui a fait lire Saint-Simon, Fourier, qu'elle connaît le plan et l'organisation des phalanstères; et puis la jeunesse est si facile aux

générosités, aux dévouements tentateurs. Charmante, Mlle Pichon-Picard, et pitoyable même aux animaux, si bien qu'elle pardonne à l'humanité ses crimes d'instinct.

— Et ce côté raisonneur et sérieux fait mieux ressortir l'inconscience de Marina.

— Oh! celle-là plaît moins aux lectrices, c'est un personnage pour lecteurs, exclusivement.

— Je la rapprocherai de Catherine Sténo, la femme fatale de *Cosmopolis,* la Vénitienne aux cheveux d'or...

— Une impulsive, encore, et notre consolation, à nous autres Françaises, dont le charme, peut-être trop redit, ne tente plus guère nos romanciers, c'est que les femmes dangereuses, perverses, sont, dans leurs livres, des étrangères.

— Pourtant, à côté de celles-là, odieuses d'égoïsme instinctif, voyez Maud Gorka... quelle belle figure simple! Qu'elle est émouvante près de ce mari blessé, relevant ma-

ternellement ses oreillers et son courage, avec une tendresse où le mépris est entré pour jamais.

— C'est toute la vertu de la femme, cela, aimer quand même...

— Et Alba Sténo, l'idéale fille de Catherine, juge de la comtesse et l'adorant...

— Pourquoi faut-il qu'elle meure à la fin, qu'elle paie pour sa mère, comme Maud pour son mari : « Agneaux sans tache qui rachetez les péchés du monde... »

— Ce livre, c'est la torture des sentiments contraires en des situations qui plaisent à l'analyste Paul Bourget. Alba Sténo aime et méprise, tout comme Maud Gorka et la juive Fanny Hafner. Et c'est de ce choc perpétuel de la passion et du scrupule que Bourget dégage les tourments d'âme où il excelle.

— Montfanon vous plaît?

— Mieux que Dorsenne; il fait triste figure, le psychologue; je le trouverais

incompréhensible sans le petit remords de la fin. Le livre fermé, on se dit : il souffrira ; et il est bien qu'un roman vous laisse la petite inquiétude, le problème posé souvent par la vie réelle : c'est l'achèvement et la prolongation de l'œuvre dans les réflexions du lecteur...

Août 1893. — Chez Nadar, dans son Ermitage de la forêt de Sénart, 5 heures d'un soir lumineux. Devant le chalet, Mme Nadar est assise, tout de clair habillée, une coquetterie de son mari pour la pauvre infirme aux cheveux d'un blanc de soie, à la figure toute rose et reposée.

Nadar, entouré de deux ou trois amis, parmi lesquels Édouard Rod, nous fait monter dans l'atelier voir une curieuse collection qu'il a faite des dessins de Constantin Guys ; le peintre de la vie moderne, comme l'appela Baudelaire, c'est plutôt

le peintre de la vie équestre et du demimonde de 1850. Il y a là des silhouettes de femmes en crinolines volumineuses, aux bandeaux bouffants sous de très petits chapeaux rejetés en arrière ; de grands volants noirs, des roses dans les cheveux datent ces curieuses élégances déjà loin de nous. Puis ce sont de flasques déshabillages, des chairs fanées ou boursouflées affreusement. Je trouve au peintre en question des ressemblances avec Félicien Rops, quoiqu'il soit moins aigu que ce dernier, moins macabre.

La conversation de Nadar est délicieuse, spontanée, passant des fleurs de son ermitage à de vieux souvenirs artistes et bohèmes, et j'aime ces potins surannés, rajeunis par une blague si moderne et vivante, cette chronique d'antan sur une masse de disparus dont je ne sais plus que les noms. La maison reste bizarre et plaisante, coupée en coins et recoins, fenêtres et portes à la diable, petits appentis, petits toits où l'on marche,

et sur l'un desquels des bas de soie rose sont jetés à côté d'un sac d'où croule du charbon; l'ascenseur pour Mme Nadar s'accroche près de l'atelier; des servantes négresses aux turbans voyants et chatoyants circulent pour le service, montrant et dissimulant leurs figures exotiques et, tout autour, au delà des tonnelles et des arbres et des terrasses de ce logis si plaisant, artistique et familial, c'est la forêt, la grande forêt des chasses de Louis XV aux arbres assourdisseurs et protecteurs, aux droites et silencieuses avenues couvertes de mousse.

Mars 1894. — Charmante, Gyp, si bien Gyp par son indéfinissable sourire où la bouche raille les yeux éblouissants, et si bien Mirabeau-Martel par l'originalité de toute la personne; ajustements, ameublements, coiffure, toute la distance du nombre;

elle est bien et toujours elle-même : l'écrivain de grand talent, la femme de malicieux esprit.

Son salon de Neuilly, tout clair, tout lumineux de ses draperies et de la robe blanche de la maîtresse du logis, montre le goût du bibelot distingué, non du vague bric à brac d'artiste. Et tout affaissée sur son siège bas, dans une pose familière qui met ses yeux au niveau des vôtres, elle cause, cette Gyp, de tout et de tous; de la littérature qu'elle sait à fond, d'Édouard Drumont, si brave dans ses idées, grand écrivain, grand philosophe, à qui elle dédie son livre nouveau, de ses promenades à cheval, de la peinture qu'elle adore : c'est vraiment une personnelle, une originale.

Mme Chenay née Foucher, la sœur de Mme Victor Hugo, l'hôte assidu des exilés, qui copia de sa main la plus grande partie des manuscrits de Victor Hugo, la voici

revenue à Paris dans le plus modeste, le plus restreint intérieur :

— J'ai voulu revenir ici, me dit-elle, mourir dans mon pays, faire mes dernières promenades dans ce jardin du Luxembourg où je jouais toute petite fille.

Et elle me raconte son enfance dans l'hôtel des Conseils de Guerre, et l'existence laborieuse des Hugo et des Foucher.

Ce fut un vrai mariage d'amour, d'honnêteté, de courage à la vie que celui du grand poète et de sa chère Adèle, tous deux si jeunes et pauvres tous deux. « Elle fut heureuse dix ans, ensuite un calvaire! »

Que fit-elle aux dieux inexorables pour se voir remplacer, elle vivante, irrémédiablement remplacée, par une comédienne sans grand talent, cette jolie femme acharnée à lui prendre son mari, à conquérir une place parallèle à la sienne ; si bien que dans la postérité le souvenir de Victor Hugo s'escorte mieux encore de celui de Juliette

Drouet que de celui de sa propre femme, morte longtemps avant eux et laissant la place libre à ce faux ménage cinquantenaire.

Puis le malheur des enfants s'ajoutant au sien : Léopoldine morte noyée, aussitôt après son mariage, Adèle faible d'esprit ; les fils ne moururent qu'après leur mère, très peu après ; au moins ces deux bras de sa croix, de son vivant restèrent vides.

Dans un cadre sous verre voici quelques portraits au crayon : Léopoldine en tresses brunes ramenées devant un fin visage très ressemblant à celui de sa mère ; Charles, ébouriffé, superbe comme il sera toujours, mais insignifiant ; François-Victor affiné et malade, maigre, d'expression inquiète et aiguë ; Adèle, un superbe bébé. Je la retrouve dans un autre cadre, toujours du même artiste, les yeux baissés, très belle, environ dix-huit ans ; puis Léopoldine encore, l'année de son mariage. Je la préfère décidément, plus expressive, plus enfant de poète : et

c'est Mme Hugo qui ainsi, à différents âges, a su portraicturer ses enfants, ajoutant à la ressemblance de leurs traits la grâce de l'intimité, la silhouette d'objets familiers, de ce divan, par exemple, que j'ai là devant moi, entre les deux fenêtres de la modeste chambre où Mme Chenay me reçoit et m'entretient si aimablement.

Je retrouve dans ses beaux yeux noirs malicieux, mais profonds, ses cheveux bien séparés, la ressemblance de sa sœur, épouse du génie, qu'une lithographie ancienne représente ici à dix-huit ans avec tous les caractères de la beauté intelligente et romantique, rêveuse et brune, des contemporaines de Musset, Balzac, Hugo, Théophile Gautier, Eugène Delacroix et qu'ils ont peinte ou dépeinte avec amour (1).

A côté de ces reliques de famille, l'intéressante vieille me montre son oratoire,

(1) Depuis, tout ce musée familial a été transporté place Royale à la maison de Victor Hugo.

tout un coin de sa chambre, murs, commode, petites tables, autant d'autels improvisés et surchargés de pieux souvenirs; médailles, chapelets de tous les pèlerinages, morceaux de vraie croix, portraits de papes et de saints. Elle vit entre ses croyances et ses souvenirs ; n'est-ce donc pas la meilleure façon de vieillir ?

Juin 1894. — Grande fête chez le comte Robert de Montesquiou-Fezensac dans son pavillon de Versailles, ancien pavillon de *Madame*, dont le jardin, le petit parc, monte par terrasses jusqu'au théâtre improvisé pour la représentation d'aujourd'hui, théâtre F. M. R. (éphémère) qui porte sur son fronton ces trois initiales reproduisant celles du maître du logis. Une grande tente claire parsemée de guirlandes de roses en forme le plafond, si claire que dans sa lumière tamisée, la beauté des comédiennes

sur la petite scène, celle des spectatrices, et de leurs toilettes printanières sur une trentaine de rangs de chaises, en paraît lumineuse, adoucie, presque aérienne.

Réunion composite, poètes, peintres et gens du monde, bas-bleus et duchesses, une fête qu'il faudrait un poème pour bien décrire ; des pelouses vertes, des fleurs éclatantes, une serre minuscule et japonaise et des détails charmants, comme, sous des *mues*, des familles de chats tout blancs ou tout noirs se faisant face. L'orchestre ne discontinue pas, si bien que l'atmosphère est faite de l'harmonie des sons et des couleurs et que les promenades sont rythmées à des mesures de valses..

Les toilettes circulent délicieuses malgré les pluies des jours précédents, et les chapeaux tout fleuris se nuancent pour la plupart du mauve au violet, à des teintes d'iris et de dahlias, telles que les préfère le comte de Montesquiou, et ce sont sur les pelouses

des évolutions de transparentes mousselines, de gazes aux reflets d'argent et de soieries changeantes comme sur une toile de Watteau.

Oui, elle est toute originale cette installation de Robert de Montesquiou ; je ne connaissais que le jardin, j'ai vu l'habitation rare, coquette, remplie de beaux meubles anciens transmis par héritage et de tout ce que le goût moderne emprunte à la fantaisie japonaise : entre autres une gaze double et miroitante où trois canards légèrement peints semblent évoluer dans leur élément, formant une sorte de paravent, d'écran translucide.

Des portraits nombreux ; ceux de la marquise de Casa-Fuerte si étrangement jolie, si bien datée du second Empire avec ses cheveux en chignon bas dans un filet ; de la comtesse Greffulhe peinte par Helleu : un effet d'yeux noirs et de blanches épaules ; ou

photographiée par Otto dans de singulières draperies tombantes qui figureraient assez l'échappement d'une source, le ruissellement plutôt, par les deux mains baissées, d'une onde capricieuse. Miroirs anciens et choix de fleurs variées pour chaque pièce du petit hôtel.

Les hortensias ornent la salle à manger où l'on en voit aux murs, au fond des assiettes et des coupes, peints ou en relief d'argent sur un plateau japonais, ou par floraisons de nacre, ou formés de mosaïques de bois assemblées par Gallé de Nancy sur une commode dessinée par R. de Montesquiou.

Les iris et les chauves-souris sont répandues dans le salon avec leurs tons un peu sévères, peintes ou figurées en broderies, en filigranes, ouvrant des ailes noires et découpées, ou tissées d'or et d'argent, comme frappées d'un clair de lune.

Et voici les Pensées pour la chambre à

coucher. La pendule agencée par Robert de Montesquiou est entourée de ces petites figures de fleurs et, chose exquise, un minuscule dessin d'Ingres montre une femme tenant à la main, d'un geste subtil, une toute petite pensée.

En retrait de ce curieux appartement, deux petites pièces : cabinets de livres et fumoirs, et là, s'ouvrant en placard, un oratoire où portraits de famille, reliques curieuses, statuettes enfouies dans l'ombre ne se révèlent que par la volonté de celui qui les clôtura.

Peu d'hommes de lettres donnent l'idée d'une distinction, d'une aristocratie adéquate au talent comme celui-là si né, si apparenté, de physionomie affinée, la parole contenue et vibrante, le geste élégant et précis.

Nous remontons au jardin accompagnés par Gabriel de Yturri, l'ami, le secrétaire dévoué du poète. J'admire la vasque débor-

dante, le jet d'eau que je n'avais pas remarqués à ma dernière visite. En partant, notre hôte voudrait que nous emportions le *surtout* arrangé par son jardinier japonais et fait d'une grosse branche d'arbre portant à son creux une dizaine de pêches et enlacé au faîte d'une capucine à trois fleurs et de raisin en grappes blanches et noires. Montés en voiture, la petite chienne Thama, dont Lucien possède un portrait reproduit de la pointe sèche d'Helleu, saute à côté de moi, se roule en boule contre ma robe; puis, adieu, au revoir; et quel charmant souvenir emporté de cette longue visite!

Augusta Holmès nous fut amenée à Champrosay par Emmanuel Glaser, dont le nom est mêlé souvent à ceux des Parnassiens et à qui F. Coppée dédia même une des plus jolies pièces du « Reliquaire ».

Jeune fille, je vis passer un jour l'illustre musicienne dans le parc de Versailles; elle était toute jeune alors, elle aussi, blonde, svelte, marchait, auprès de son père déjà vieux, dans la grande allée du « Tapis Vert »; elle pouvait évoluer parmi les statues sans faire tort à son élégante allure, à sa classique beauté. D'autres apparitions d'elle me reviennent du temps où je la voyais au théâtre couronnée de fleurs, superbe et hautaine et cachant sous ces beaux dehors les misères d'une vie déclassée.

A Champrosay, la voici toute simple au piano de campagne, nous enchantant de sa belle voix à laquelle répondent en s'égosillant les oiseaux du parc excités par de chaudes et légendaires mélodies; ce sont : *Les gas d'Irlande*, *Le chevalier Belle-Étoile*, *La légende de Saint-Amour* et son *Noël* célèbre. Vraiment, c'est une artiste, elle écrit poème et musique, et il y a en elle de l'improvisateur, tout un foyer exultant de chansons en

plein air, de refrains de bohème, une expansion où elle brûle et consume sa vie!

Autre figure originale aussi près du perron de Champrosay, en nos jeudis littéraires, celle de Whistler, si baudelairien d'aspect, de rires et de paradoxes. Sa voix résonne devant la petite vérandah et son discours capricieux traite avec bonheur de tous les sujets : art, littérature, souvenirs, accidents de sa vie d'artiste à Paris et à Londres. Il est même curieux de savoir que son grand talent discret, assourdi dans ses teintes riches, et qui s'accompagne souvent de mystère, contraste si fort avec l'entrain de ce petit homme aux sourcils tourmentés, à la bouche tordue, au rire diabolique.

Juillet 1894. — Mort de Leconte de Lisle, la grande admiration poétique de ma jeunesse et de toute ma vie. Je vois mon cher père dans la bibliothèque qu'il s'était

17.

faite à ses goûts, avec tous les romantiques; tous les poètes, prenant un volume broché et me disant :

— Tu veux des vers : en voilà de très beaux, mais que tu trouveras bien sérieux pour toi.

Et tout de suite je compris et j'aimai *Hypathie*, *Le Nazaréen*, combien d'autres poèmes restés pour toute une génération l'expression la plus pure, la plus hautaine de la pensée d'un homme. Et qu'on ne vienne pas m'alléguer la froideur, l'impassibilité dépassées ici par la communication émue d'un art supérieur.

Le gonflement de cœur que d'autres éprouvent à la lecture d'Hugo, de Musset, de Lamartine, je le trouve aussi bien et autrement ressenti aux vers de Leconte de Lisle. L'homme révélé maintenant par tant d'articles enthousiastes qui auraient charmé, peut-être prolongé sa vieillesse, je crois que je l'ai bien connu, car j'ai deviné la sensibi-

lité sous l'ironie voulue et le génie sous les apparences du dédain universel. Il aimait donc à cacher les qualités vulgaires, à s'envelopper d'un déguisement, lui qui avait en horreur l'autobiographie littéraire et les confessions d'âmes.

Cet hiver, dans l'entresol à haut plafond du boulevard Saint-Michel, en visite chez Mme Leconte de Lisle, j'ai revu la silhouette si fière du grand poète, attristée, comme affaissée :

— Je me cache, dit-il, car je suis bien vieux, bien malade.

Il était en robe de chambre, mais toujours de bel et grand aspect et son regard noir paraissait attendri. Et dire que je n'ai pas à mon nom un seul livre dédicacé de cette plume que j'admirais tant, au contraire de toutes celles qui n'estiment de l'auteur connu que sa signature sur le vélin d'un éventail ou le revers d'une belle reliure. Négligence d'abord, et la dernière année je

n'osai plus rien solliciter, craignant de faire pressentir à celui qui s'en allait l'angoisse de son prochain départ.

Juillet 1894. — La vérité sur soi-même, oui, on peut la dire toujours ; on sait la mesure où s'arrêter quand elle devient contentement de soi, indiscrétion ou trop naïf aveu. Mais la vérité ou ce qu'on prétend la vérité sur les autres? Car qui pénètre assez les âmes pour y voir la sincérité de leur essence, le vrai dedans caché sous tant d'inutiles apparences? Donc cette vérité, si par intimité d'esprit et de cœur on l'a saisie, est-il bien permis de la révéler, de rendre public ce qui était secret, d'ouvrir au passant, à la rue, la maison fermée? Je ne crois pas cela possible. Le repas de famille, la soirée autour d'une lampe, la promenade au bord d'une pelouse suscitent par l'heure charmée, les confidences, la mise en liberté

de souvenirs longtemps captifs; il faut donc les laisser libres et envolés, ne pas les ravir dans une gaze invisible de preneur de papillons, les retenir, les fixer, les tuer; car tout ne s'écrit pas, ne se rapporte pas, ne s'imprime pas. D'où l'impression d'herbier de fleurs sèches que procurent parfois des Mémoires d'où la vie disséquée est partie, couleur et parfum.

Quelle tendre explication eut avec nous Goncourt le mois dernier sur son *Journal* et son outrageante publicité :

— Mes enfants, nous dit-il, combien je regrette de vous avoir fait de la peine!

Et cela dans l'intervalle de crises de foie atroces et douloureuses. Il n'avait pas prévu le tapage de ses confidences, l'acharnemennt de ses ennemis et des nôtres, la jalousie de notre parenté; mais comme sa nature brave et sincère répugne à l'ambiguïté, il a tenu à s'expliquer avec nous; cela m'émut aux

larmes avec un regret de m'être laissé influencer par mon entourage au lieu de ne voir que cette chère manie de la notation, du document vrai que notre ami contracta dans les nombreuses archives feuilletées de ce XVIIIe siècle qui fut celui des bavardages des lettres et confidences. En dehors de toute irritation passagère contre l'indiscrétion, la divulgation de ce *Journal*, on ne peut s'empêcher d'aimer et d'admirer l'auteur, si honnête et si inconsciemment coupable.

Août 1894. — C'est souvent une surprise pour moi que, de la réunion d'hommes supérieurs comme mon mari, François Coppée, Edmond de Goncourt, Émile Zola, ne sorte pas une conversation éminemment spirituelle ou élevée, bien au-dessus des intérêts et des rivalités de la littérature ; on dirait qu'au lieu de s'exalter l'un l'autre, ils s'anni-

hilent par de fausses comparaisons de leurs talents ou de leur génie réciproque.

L'opinion qu'ils ont d'eux-mêmes ou des autres gène l'expansion, la confiance, même à notre table intime, dans la tranquillité des champs, en vue des arbres du jardin, et cette impression, je ne l'eus pas seulement aujourd'hui, mais dans combien de nos dîners d'hiver ou je me réjouissais d'avance du grand plaisir de la conversation en illustre compagnie! La déception venait vite si l'on parlait des articles de journaux, des tirages de librairie, des coulisses de la vie littéraire. A un autre point de vue, il ne faut pas plus de deux grands hommes en face l'un de l'autre pour que la réplique soit droite et vive et que chacun sorte tous ses moyens. Oui, j'en ai l'expérience; trop de ténors dans un opéra ou de virtuoses dans un orchestre gênent l'exécution, où personne ne consent à se sacrifier, ce qui nous prive du morceau de bravoure.

Décembre 1895. — Revu Rochefort après dix années d'intervalle où tint son exil à Londres. Il n'a pas vieilli, ni changé, si ce n'est par son étrange mèche de clown, plus blanche, plus enlevée et frondeuse que jamais. C'est toujours cette conversation étincelante, tout émaillée des souvenirs les plus variés et que j'assimile à celle d'Aurélien Scholl, un autre charmeur. Ils représentent pour moi ce que l'on appelait autrefois *le Boulevard*, c'est-à-dire les gens informés, au courant de tous les potins, mais aussi des opinions parisiennes, et qui savaient exposer légèrement des choses graves, tirer de l'esprit de tous les pavés, et joindre à la plus belle ironie une bonhomie souriante, une camaraderie infatigable et bienfaisante.

Le trait typique du visage et de l'accent

de Georges Clemenceau, c'est la brutalité, une brutalité significative dans le noir et blanc de ses cheveux, l'avancée de sa bouche, la fermeté du geste sans sécheresse ni rondeur caractéristique ; rien que brutal, et de l'homme politique, de l'homme privé, ce trait décisif donne la mesure, sans raisonnements ni preuves complémentaires.

Janvier 1896. — Visite à Mme Alidor Delzant. Causerie intime étant seules : la charmante femme me raconte son origine mi-protestante, mi-catholique. Elle eut un grand-oncle pendu à un arbre dans le pays d'Albi ; sa grand'mère, née en 1790 en pleine tourmente et grandissant au milieu des troubles politiques et religieux, fit, protestante, son éducation dans un couvent catholique et s'y convertit. Mais la France peu à peu reprenant son équilibre, et les familles leurs traditions, en âge de se

marier, cette même grand'mère épousa un protestant et les vieilles luttes se ranimèrent dans son ménage. Ses premiers enfants, des filles, furent toutes catholiques à son exemple, mais le dernier, un garçon, se trouva tiraillé, ballotté entre les deux religions, chacune se croyant la meilleure. Il fit à douze ans une première communion catholique, à quatorze une communion protestante ; et de ces discordes, la pauvre mère prenait en haine tous les cultes, allait, ainsi qu'elle le disait elle-même, prier sous les arbres comme Rousseau, mourait sans vouloir qu'on appelât un prêtre.

De ces antécédents tourmentés, Mme Delzant garde justement la préoccupation religieuse si rare chez nous, même chez les vrais croyants. Les anciens combats, les prosélytismes, les martyres de sa famille en double courant de croyances ont fait son âme mystique et toute enflammée. Elle est catholique jusqu'à la vocation religieuse, et à la façon

dont elle fréquente les hôpitaux et les couvents, on dirait qu'elle regrette l'habit monastique, et le bandeau blanc des Clarisses partageant son front un peu élevé au-dessus de ses yeux lumineux, doux, cernés comme par les jeûnes ou les dures relevées des Matines. Son portrait signé Wencker est plutôt celui d'une Janséniste du xviie siècle au visage jeune, aux cheveux déjà grisonnants, à la parure toute noire et blanche, d'un deuil qu'elle n'a jamais quitté, deuil de son premier enfant.

Les femmes contemporaines, on dirait que nos romanciers se les sont partagées par séries, catégories bien distinctes. Alphonse Daudet a peint la bourgeoisie française, qu'elle soit Sidonie Risler ou Claire Fromont ou la Cécile de Jack, ou la petite Désirée. La reine Frédérique, dominatrice de son mari, Rosalie Roumestan, la lettrée pratique du Nord ou du Midi, et même Féli-

cia Ruys, la grande artiste, rentrent dans la série, tout comme Sapho par son goût du ménage, son cramponnement à l'amant qui la quitte.

Goncourt nous fait connaître la femme d'exception et par cela même moins réelle : cette délicieuse Faustin ou Chérie, Mme Gervaisais, Élisa, toutes névropathes ; puis Renée Mauperin, Manette Salomon, la juive d'atelier, chacune se mouvant dans un milieu spécial, à une date voulue qu'elle résume. Elles paraissent toutes attirantes, exceptionnelles, non de celles que l'on coudoie tous les jours, et dans ces études de femmes rares, on retrouve le goût de Goncourt pour l'exception, le bibelot, l'article de collectionneur.

Maurice Barrès, par le choix de ses héroïnes, ne se rapproche-t-il pas ainsi de Goncourt et de sa manière? Bérénice est une charmante exception dans un cadre tout méridional. Ses études sur Marie Bashkir-

tseff, sur l'impératrice Élisabeth qu'il appelle l'Impératrice de la solitude, révèlent la même préférence pour des êtres choisis, en dehors de la vie courante, mais l'embellissant de leur rareté et de leur reflet.

Maupassant nous évoque celles que nous ne pouvons ni ne devons connaître : un livre de lui, c'est une petite débauche, une petite escapade dans le monde des femmes déclassées, de Mme de Marelle, de *Bel ami*. Intérieurs désordonnés, petites toilettes où reste la tare : Yvette, les Rondoli. Mais il montre qu'il sait aussi la Province dans *Une Vie* et ces existences vouées au même ciel, au même horizon, qui, sans changer lui-même, les voit vieillir et pâlir et mourir.

Paul Bourget est un poète, resté, dans la prose, poète. Il imagine beaucoup plus d'idéal et de pensée qu'il n'y en a réellement dans les yeux ennuyés et blasés de ses héroïnes, des colombes qui ne pensent qu'à

lisser leurs plumes, qui prennent un amant comme on lit le livre à la mode, comme on voit la pièce à succès, par désœuvrement, par chic, pour dire : « Oui, je sais », pour mettre dans leur vie luxueuse un peu de cette agitation, un peu de cette détresse qui manque au cœur de la femme. Mais comme il sait bien les mères et les désenchantées de la cinquantaine, et qu'il est supérieur à bien analyser des cerveaux d'hommes magistralement, dans leurs ambitions, leurs curiosités, leurs complications d'esprit. Je viens de lire avec la dévotion qui convient aux chefs-d'œuvre : *Dix pastels, portraits d'hommes*.

Zola ne sait bien que la femme du peuple, seule réelle et vraie dans son œuvre, Gervaise, les Méhudin, la femme du mineur de *Germinal*. Sa Renée de l'Empire, Nana, ses bourgeoises perverties de *Pot-Bouille*, apocryphes, bâties de renseignements et de documents.

Dans l'œuvre de Flaubert, la femme, jamais prépondérante, porte comme une marque romantique : Mme Bovary, Salammbô sont la même névropathe amoureuse; Mme Arnoux, Rosanette affirment bien la date dans *L'Éducation sentimentale*, la femme de 1850, Même leurs toilettes, je les ai vues à ma mère, à ma grand'mère, et telles les Parisiennes de son livre le frappèrent à son arrivée à Paris, lui, provincial, telles il les esquisse, car elles ne sont jamais le principal dans son œuvre.

Elles ne semblent pas non plus le principal dans l'œuvre de Pierre Loti ; Rarahu, Mme Chrysanthème, Aziyadé sont comme d'exquises figures dans un cadre de nature très réel, très évocateur. Et ici le cadre déborde le tableau ; elles s'y meuvent avec leurs grâces particulières, leurs langueurs. Elles nous paraîtraient étrangères sans la passion qui toujours les anime et les humanise; ce sont les sœurs lointaines et pour-

tant les sœurs de nos héroïnes françaises ou parisiennes.

Juillet 1896 (Champrosay). — Mort d'Edmond de Goncourt... On le revêtit des simples vêtements qu'il avait apportés, et tout de suite ce fut le désarroi de la chambre où passa la mort : linges à terre, tiroirs ouverts, inutilité flagrante et décisive de tout objet que l'on touche ; ce lorgnon, ce porte-plume, ce chapeau de jardin, ces vêtements, jetés, épars ; étuis vides, cocons vides, dépouilles d'arbres abattus, écorces tombées !

Pauvre cher, excellent ami ! Il arrivait samedi, son sac de voyage n'était pas entièrement défait ; je le prends, j'y mets son portefeuille, quelques papiers dispersés sur la table où il s'installait chaque année, où il a écrit tant de pages lapidaires. Une dépêche aux Behaine, une autre, une autre ;

prévenir les amis les plus chers ; par ceux-ci faire avertir les autres, faire déclarer cette mort affreuse et subite à la petite mairie de Draveil ; de ce Draveil dépend Vigneux, le château de mon enfance, et c'est à Draveil que je venais au couvent, que je rendais le pain bénit, et il faut que cette mort de mon grand ami des lettres rejoigne mon enfance, qu'elle s'inscrive dans cette minime mairie de village : Louis-Antoine-Edmond Huot de Goncourt ; ceci m'a frappé comme ces anneaux invisibles que forge la providence rejoignant et liant les destinées différentes. Entrelacement d'amitiés, fatalités de rencontres où, si le hasard existe, il joue un rôle supérieur au sien.

Des roses, des fleurs que j'entremêle à de grandes branches de sapin funèbre ; deux grands bouquets encadrant cette tête volontaire dont la décision, la franchise, la ferme bonté s'inscrivent sur la pâleur ardente de la face, comme sur un marbre

de temple, parmi les cierges. Il fut imposant dans la vie, mais combien plus aux premières heures de son repos ; quel calme sur ces yeux fermés dont disparaissait le regard aigu et autoritaire ; sur cette bouche un peu détendue, sur tout ce visage où les nerfs, l'agitation de ce qui fut l'intelligence et la vie semblait voltiger encore, comme une buée lumineuse, comme la fuite ailée d'un essaim...

Les amis arrivent lentement, discrètement pour un dernier adieu. Comme il était tendrement aimé, hautement estimé. Les plus intimes sanglotent, les uns essuient une larme au bord de leurs yeux éblouis, les autres se jettent à genoux quand la sœur qui le garde avec moi écarte le clair fichu de mousseline abritant son visage. Pieusement, nous le recouvrons. Mais le lendemain comme j'ai souffert, tandis que Carrière, installé à gauche du lit funèbre, le photographe à droite, un autre dessinateur

encore de côté, il fallut ouvrir fenêtres et persiennes, laisser entrer avec le jour les bruits du dehors, les chants d'oiseaux ; le courant d'air soufflait sur les hautes bougies ; ce n'était plus la chambre recueillie et calme et nous en fûmes offensés et désolés.

Les travaux exécutés, la peinture de Carrière, si fidèle et si hautainement ressemblante, terminée, cela redevint jusqu'à l'absoute le sanctuaire de notre amitié, le tabernacle d'une chère relique. Elle lui fut donnée cette absoute en notre présence et celle d'amis nombreux, parmi lesquels Raffaëlli, Frantz Jourdain, Roger Marx voulurent l'accompagner jusqu'à Paris ; et la triste voiture s'éloigna entre les orangers de la cour d'entrée, suivie par toute la maison en larmes, et du pas dont on suit un cercueil, jusqu'au grand portail où l'ami nous quitta tout à fait.

Juillet 1896. — Son hôtel d'Auteuil, que Goncourt avait fait si harmonieux, maintenant qu'il n'est plus là, vivant, est-ce la faute de mes yeux embués de pleurs ? me semble étroit, rapetissé. Le catafalque tient tout le grand salon ; la vasque japonaise, rejetée au fond, est fleurie d'un gros bouquet d'hortensias ; des couronnes, des gerbes s'appuient au drap noir et, tout autour, les témoins de cette belle vie d'écrivain, les dessins de Watteau, de Baudouin, de Moreau le jeune, les gouaches de Carmontelle, les tapisseries des Gobelins, les vitrines remplies d'objets du dix-huitième siècle, fragiles et clairs, ou d'objets japonais de tons chauds et dorés, évoquent le souvenir de la haute taille de l'écrivain penchée sur une laque ou un Saxe avec cette attention, ce ramassement des épaules, cette délicatesse des doigts voltigeants de l'amateur d'art en

observation ! Au fond, l'encadrement du jardin, les montants de treillage aux cordons de roses.....

Il y a tout juste un mois, après un déjeuner chez lui dans la salle à manger décorée de tapisseries précieuses, nous passâmes tous une heure dans le jardin en grande amitié : Alphonse, Léon, Lucien et moi, causant avec le cher Goncourt, Edmée courant par les allées, cherchant la petite chatte grise. J'avais l'envie de revoir des cartons, des dessins, des reliures, toutes ces belles choses que Goncourt aimait à montrer, à expliquer. Mais notre départ prochain pressait la visite et nous partîmes de bonne heure, écourtant, avec cette ignorance de l'avenir qui nous leurre et nous dupe, cette dernière et inrecommençable journée !

Quelle véhémence chez tout grand écrivain catholique : Veuillot, d'Aurevilly, Léon

Bloy! Quelles épithètes infamantes dans l insulte! N'ont-ils lu des livres saints que les malédictions et les anathèmes, n'ont-ils retenu que la haine du méchant, la traîtrise de Judas, l'invocation aux démons infernaux! Mais leur foi n'est que bataille, leur Dieu n'est que vengeance; ils arrivent pourtant à une vraie beauté d'épithètes, et la lecture de Bossuet modèle leurs phrases dans une bouche de vengeresse invective!

— Oui, disait tout à l'heure Sully-Prudhomme, la mémoire du cœur, la mémoire des sentiments ne change pas, ne vieillit guère, comme je l'éprouve par mon œuvre elle-même. Quand on me demande une pièce de vers inédite, comme je ne fais plus guère de vers, je prends au hasard, dans un tiroir, une pièce inachevée, et, tout de suite, les premières rimes me remettent dans l'état d'esprit où j'étais au moment où je la commençai; ma jeunesse s'évoque et

le sentiment éprouvé jadis soudain gonfle mon cœur et ravive la source aveuglée.

« Et je finis facilement ces poèmes jadis entrepris, puis rejetés à cause de la moindre difficulté. Quand on est jeune on hésite à refaire une strophe, à raturer, c'est une paresse et un scrupule. Plus tard, on corrige parce que l'on ose sacrifier et condamner le mot, le vers qui formait obstacle. »

En parlant, Sully-Prudhomme me semble toujours recueilli en lui-même, au lieu même de sa pensée. De temps en temps, une lueur de ses yeux pâles revient chercher son interlocuteur, le ramène avec combien d'affectueux esprit!

C'est une belle âme que celle de ce poète, consciencieux jusqu'au scrupule, toute sa vie d'accord avec son art, très pondéré; et ce regard de visionnaire qu'il avait dès sa jeunesse, ce regard maintenant presque de somnambule, c'est la vue intérieure d'un méticuleux de l'âme!

Je me demande souvent si la préoccupation perpétuelle de ma maison, le soin et la tâche de l'ordre et du bien-être pour tous, n'auront pas produit sur mon cerveau et l'effort de ma pensée les déformations un peu vulgaires que met aux mains des ménagères le rangement quotidien d'un logis. Et pourtant j'étais bien née pour l'art le plus pur et le plus délicat, et mon peu d'œuvres ne donnera pas la mesure de ma passion littéraire.

Janvier 1897. — Dans la traversée presque journalière des Tuileries et des ponts, je rencontre souvent Édouard Pailleron, de plus en plus affaissé et vieilli, lui qui fut si brillant et spirituel à l'heure de ses premiers succès; puis sa gaie figure s'assombrit très vite; et pourtant sa vogue continuait; mais on racontait ses boutades chez lui, la discussion tout à coup aggravée en dispute,

les emballements, les excuses de l'hôte jadis si courtois.

Pailleron avait tout aux yeux du monde : le renom, la fortune, l'Académie; oui, mais il souffrait du beau rang qui n'était pas pourtant le premier rang, et c'est terrible chez les mieux arrivés ce sentiment qu'ils valaient plus sans doute que leur œuvre, qu'ils se sont hâtés peut-être, qu'ils ont précipité les chances tout à coup arrêtées à une limite qu'elles ne franchiront pas. Et le visage du brillant auteur dramatique est creusé comme ne saurait le faire seulement la souffrance physique, si elle n'est aidée des atteintes encore plus vives de la souffrance morale.

V

1898. — Maintenant que mon cher mari n'est plus là, hors de sa présence vigilante, désolée et désemparée, je sens bien que tout ce je faisais dans la vie, soins de ma maison, coquetterie de ma personne et de ma littérature, tout était en vue de son approbation aimante qui ne m'a jamais manquée, et je constate maintenant le vide de tout effort, le découragement de ne plus travailler à lui plaire.

Je m'étais mariée avec un goût du devoir, des tâches ménagères, et de tout temps je mis une ardeur aux moindres détails de notre vie à deux; il en souriait un peu au commencement, puis se déclarait enchanté de cette harmonie des choses autour de lui. Prodigue et désordonné, il adorait l'ordre où s'épanouissait librement et jour par jour la beauté de son œuvre.

Disparu ! J'avais à mes côtés un être charmant chez qui la maladie ne fut jamais plaintive ou désolante. Nous allions côte à côte au bord d'un invisible précipice, et voilà qu'il y est tombé le premier, esprit et corps; et que je n'entends plus sa voix, les battements de son cœur qui, si souvent, rythmèrent mon sommeil. C'était donc une ombre qui marchait à côté de moi, une ombre qui pendant trente années m'anima de sa présence magique, me fit aimer la nature et l'observation, me façonna, me

perfectionna ; une ombre pensante, agissante dont maintenant le moindre geste évoqué me semble grand et vague comme l'espace qui nous désunit. Alors, je suis inexistante aussi. J'agis d'après je ne sais quelles traditions automatiques, car je ne vis plus réellement depuis sa mort. Je participe à cet évanouissement de son être, à cette dispersion de toutes ses forces vives, fugitive comme l'air qui emporta son dernier souffle, impersonnelle comme la terre qui le reprit !

— Il y a des ciels calmés, des écarts de nuages sans lune ni soleil, de pâle reflet et de couleur nulle, où nous croyons voir tomber jusqu'à nous les regards de ceux qui nous ont aimés.

En trente ans de ménage je ne me suis jamais ennuyée une heure ; j'ai pu avoir des chagrins, des inquiétudes de femme ou de

mère, des heures d'angoisse, ou de larmes, quelle vie n'en est comblée ! mais jamais la minute d'ennui, de désœuvrement. Je savais qu'aucun effort auprès de lui n'était vain ; jeune, cette gaîté, cette exubérance qui m'effarouchait un peu chez lui, secoua mes timidités de femme, me révéla à moi-même. Des premières pages qu'il connut de moi, il me jugea digne d'être son compagnon de lettres, et ainsi nos vies furent mêlées étroitement, jusque dans certaines lignes entrecroisées de ses manuscrits, où nos deux écritures se suivent, s'enlacent, se continuent.

Depuis qu'il n'est plus, c'est tout paré de jeunesse que je le revois : brillant, rayonnant, inquiétant pour la tranquille personne que j'étais ; je repense à des dimanches de Vigneux où il escaladait les meules de foin après une promenade sur l'eau à grands coups de rames, une course rapide d'un bout à l'autre des charmilles. Aucune acti-

vité ne le satisfaisait; et le lendemain matin, dès l'aube, il travaillait au *Petit Chose* dans cet étroit cabinet de travail d'où il voyait les peupliers du parc, l'étang, la masse des grands arbres, pendant que je lui jouais à côté les mazurkas de Chopin ou ses valses dont les rythmes coupés, les mesures tsiganes le ravissaient positivement.

Toujours mes goûts d'art accompagnèrent les siens de quelque façon : musique, lecture à haute voix, correction des épreuves qu'il me confiait, nous fûmes toujours deux quoique d'union disparate, lui si Midi, moi si Nord, surtout au commencement, car nos natures se fondirent, s'impressionnèrent l'une l'autre. Il disait souvent que j'avais perfectionné en lui l'art d'écrire, mais, lui, m'avait enseigné la vie.

Je n'ai jamais connu un être de plus de sensibilité et d'expérience, d'une telle

prescience, et quand je m'illusionnais sur les êtres ou sur les choses, l'accusant de pessimisme, il n'avait qu'un sourire, un bon sourire : « Tu verras, ma pauvre enfant, tu verras tout ce que la vie peut donner. » Et moi qui le protégeais au commencement du mariage, me sentant, quoique plus jeune, un peu la mère raisonnable de cet enfant turbulent et excessif, depuis qu'il était si malade, j'étais comme abritée auprès de lui; moi, si occupée, je ne me sentais pas plus responsable que ses enfants appuyés de son influence, de sa force morale.

Son Champrosay qu'il aimait tant! Je veux y revivre une saison de lui; je retrouverai au bord des allées les détours de son pas hésitant, de son active conversation. Je m'arrêterai aux mêmes endroits d'où ce paysage de Seine-et-Oise lui plaisait le mieux : en haut du potager d'où l'on voit le plein ciel, les nuits d'étoiles, ou sur sa

terrasse qu'il arpentait vers le soir avec des repos dans sa guérite d'osier, un peu penchée de son attitude à lui.

Je ne veux jamais avoir hors de mes yeux la façon soudaine et tragique dont il nous a quittés. Il sortait de son cabinet de travail, sa lampe allumée, nous promettant pour la soirée la lecture du troisième acte de *La Petite Paroisse*. « Je suis curieux, disait-il, de savoir ce que vous en penserez. » Nous étions tous réunis, ma mère dînait avec nous. On se mettait à table, la conversation s'engageait sur *Cyrano de Bergerac*, à ses premières représentations. J'avais comme toujours une oreille à la conversation, l'autre vers ma fillette, et comme nous parlions doucement toutes les deux j'entendais à côté de moi deux râles légers et courts... Je me précipitais, j'appelais mes fils à l'aide, puis, après un mouvement convulsif des bras, cette belle tête qui s'était tournée vers moi en

détresse se rejetait en arrière, s'inclinait de côté, avec déjà cette pâleur qui est un reflet de l'autre monde.

L'affolement de la maison entière, nos pleurs, nos cris, les soins des médecins inutiles; et pendant que mon pauvre Alphonse étendu à terre, on essayait de croire à une syncope, ma fille, son chapelet aux doigts, se jetait à genoux dans un coin de la salle à manger. Puis le transport dans sa chambre comme d'un blessé du champ de bataille, inerte, déjà froid et superbe : mon pauvre pauvre ami !

Tant d'heures courageuses, brillantes, vivantes, ou tristes, vécues ensemble ; tant d'épreuves, de joies, de deuils supportés à deux, tout cela se pressait, se mouvait dans ma pauvre tête comme se déroule chez un être qui se noie sa vie entière résumée toute, et revécue en une dernière minute. Et puis j'eus la révolte de cette mort comme d'une suprême injustice. Il aimait la vie, elle lui

était bonne malgré la maladie ; il m'aimait, il était fier de ses enfants ; la gloire lui venait plus étendue, plus affirmée ; il faisait du bien avec constance, avec acharnement. Pourquoi l'enlever à tant de liens, à tant d'amitiés ardentes ?

Les coqs, réveil matinal ; dans mon cruel premier deuil, avant d'ouvrir les yeux, je songe au Champrosay de notre jeunesse, aux rumeurs et caquetages de la ferme dans le petit jour : tant de courage et de travail à deux !

« Lorsqu'on s'arrête quelque temps devant la tombe d'un mort aimé, le dialogue brusquement interrompu par la séparation peu à peu se renoue et après il semble qu'on se soit revu. C'est un grand adoucissement à la douleur. » (MICHELET, *Journal.*)

« Cela me semblait incompréhensible et c'est une chose singulière que je ne puisse

craindre la mort de ceux qui me sont chers, ni la concevoir quand elle arrive ; il me semble que ceux que j'aime sont immortels. » (MICHELET, *Ma Jeunesse*.)

Cette phrase que je trouve dans Michelet me consolerait presque de mes imprévoyances ! Non, par trop grande confiance dans la Providence, je ne puis croire d'avance à la mort de ceux que j'aime, ni la prévoir ; mon pauvre père qui nous a quittés à soixante-seize ans, en pleine connaissance intellectuelle, je pensais le conserver toujours ; mon mari, presque infirme depuis tant d'années, je nous voyais vieillissant ensemble, unis dans toutes nos idées et dans toutes nos sollicitudes. Et c'est un reproche que je me fais, un remords que je subis, de ne pas avoir eu l'angoisse d'avance, la vue lointaine de si grands malheurs : je ne les ai ressentis qu'une fois, il fallait en souffrir par pressentiments tendres.

J'ai voulu qu'il emporte avec lui jusqu'à Dieu le chapelet de sa mère, le bouquet de mon corsage de mariée, les vingt-cinq épis de nos noces d'argent; enfin, la bague de fiancée que je lui avais offerte, jeune fille, dans tout le tremblement de l'avenir qui se préparait. C'était hier, la vie est un grand rêve, où les événements nous effleurent et se précipitent, comme dans un rêve véritable, avec les mêmes surprises, la même accélération.

Nous aurions accompli aujourd'hui nos trente et un ans de ménage. La matinée si active après une nuit presque blanche; son arrivée vers onze heures; on pose le voile de tulle largement déployé sur ma robe de satin blanc ourlée de cygne, il entre alors : j'ai peur qu'il ne me trouve pas belle; ma coiffure un peu changée, et puis mon corsage fait un pli, là, sur l'épaule; lui-même est très pâle; mais c'est un bienheureux

regard que nous échangeons. Le départ sous la pluie pour l'église, mais à la sortie, un beau rayon de soleil nous enveloppe sur les marches de Saint-Denis du Saint-Sacrement, éclaire tout ce vieux quartier.

Le lunch chez mes parents; et tout le monde parti, nous faisons de la musique jusqu'au soir : *Mireille*, prédilection provençale; *Martha*, *La Dernière rose d'été*; les morceaux espagnols d'Yradier, dont l'un : *O souvenir plein de charme et d'ivresse*, est comme le « leit motiv » de nos fiançailles; puis c'est le petit appartement dont ma robe blanche tient tout l'escalier.

Maintenant, défilent devant mes yeux nos convives de ce jour lointain, dont beaucoup sont rentrés avant lui dans cette ombre où il dort. Quelle suite d'apparitions en vieilles modes, en sentiments démodés! vieux oncles et tantes, chère grand'mère nés en pleine révolution, cher père dont l'arrivée à Paris datait de 1830, année historique

d'émeutes et d'événements littéraires ; puis ceux-ci morts jeunes, n'ayant pas attendu le premier cheveu blanc.

Il le disait lui-même : cet autre monde est plus peuplé que le nôtre, c'est une mêlée heureuse, un fourmillement d'âmes. Est-ce que la tienne perçoit encore quelque chose de cette confusion terrestre? Est-ce que tu nous vois te pleurant et te regrettant, et le beau jeune homme d'autrefois regarde-t-il de loin aujourd'hui, jour anniversaire, la mariée qui tremblait de n'être pas assez jolie pour lui?

Je pense qu'avant l'éternel silence, l'éternelle absence, il a entendu nos clameurs de détresse; j'espère que son dernier regard a enveloppé la table de famille tout éclairée de tendresse et d'affection avant de se fermer à jamais; pour quel réveil?

C'est donc vrai qu'il y a des heures inrecommençables et je me souviens de pro-

menades vers cinq heures du soir dans le parc de Champrosay tout en bas, vers la Seine, Alphonse au bras de Goncourt, tous deux réveillés d'une journée de travail et distraits des moindres aspects, des plus simples; d'un chaland qui passait, d'un pré fauché, de foins en meules; et moi suivant avec ma mère, quelqu'un des enfants; la belle heure, le beau jour de juillet ou d'août et quelle foi dans l'avenir! Et ne jamais savourer ce qui est; toujours se souvenir et regretter...

Quelle heureuse femme vous êtes, me disait-on, vous avez un mari glorieux et qui vous adore, une mère, des enfants qui vous entourent; et maintenant me voilà veuve, désemparée, ne me sentant plus protégée, seulement, et c'est ce qui m'effraie, protectrice.

Nos dix dernières années en commun

me sont pour ainsi dire moins présentes que les vingt autres, elles n'ont pas encore pris place dans les souvenirs, elles sont encore à ranger, à classer. Mais les autres! Cette jeunesse bruyante, turbulente de mon cher mari alliée à ma précoce raison et s'y appuyant peu à peu, si bien qu'une de ses tendresses était de m'appeler « ma mère ». Le touchant petit intérieur que nous étions alors, et dont il faisait déjà les honneurs à ses amis; refuge de bien des bohèmes, j'ai connu les derniers, pour qui la table modeste était toujours mise, la nappe fraîche et les repas à l'heure.

Ils m'arrivaient dans une échauffourée de quatre ou cinq, gais et turbulents, épuisant les causeries commencées au café; car c'était alors, à la fin de l'Empire, la mode des cafés littéraires et politiques; je m'effarais un peu : comment multiplier les mets et les pains *pour donner à manger à tout ce monde?* Mais les convives étaient surtout

préoccupés d'art, de poésie, même de politique, et notre jeune foyer, c'était pour eux l'abri dans leur exil de provinciaux à Paris, un souvenir de la maison paternelle, un parfum de famille. Léon, tout gentil, riait sur sa grande chaise. Timide alors, je ne m'occupais guère que de lui.

Puis ce sont à la campagne les mêmes hospitalités en surprise, mais moins fréquentes qu'à Paris, seulement les jours où Alphonse y allait et ramenait ses compagnons habituels. Et je me souviens qu'une fois je l'avais prié de me rapporter des petits souliers blancs pour Léon, et qu'il avait fait la commission en conscience, aidé d'un petit modèle dans sa poche. Et sa gaîté de me remettre ces souliers de poupée !

Puis, les longues après-midi de l'été, lui dans son cabinet de travail et moi près de lui au piano : Mozart, Weber, Chopin, Schumann, Mendelssohn sont nos préférés de ce

temps-là ; Gluck surtout qui le transportait ; *Orphée*, *Armide*, les lentes mesures grandioses. Je joue, je chante, il chante aussi, se lève de sa table où il travaille aux *Lettres du Moulin*, aux *Contes du Lundi*, à *L'Arlésienne*. Il chante un duo avec moi, me donne la note pendant que je lui indique la mesure. Puis il se rassied et je continue. Les jeux de l'enfant nous arrivent par la fenêtre ornée d'un jasmin d'Espagne qui a presque autant de fleurs rouges que de feuilles vertes ; aussi les cris, les piaillements des oiseaux, selon l'heure et la saison, et de deux à six heures, nous n'interrompons, lui son travail, moi ma musique.

Alors un tour dans la forêt qui s'apaise, fait l'ombre et le soleil couchant à peu près égaux au bout de ses longues allées. Ma grand'mère est encore avec nous les dernières années, nous l'avons prise en passant à sa maison voisine. Elle marche lentement auprès de la petite voiture de Léon,

que traîne sa nourrice. Et les mousses sont veloutées, les insectes bourdonnent haut, car l'air est très pur; ce sont d'heureuses et courtes heures, de celles où l'on ne se sent pas exister, parce que la jeunesse, la santé, le bonheur sont des absences de la vie cruelle et du sort capricieux.

Le soleil brillant entrant par toutes les fenêtres de ce malheureux appartement qu'il a si peu habité me fait le cœur plus gros et ma tristesse plus noire; c'était ce jardin voisin, l'horizon qu'il rêvait, calme, aux seuls bruits d'oiseaux et de cloches, à l'heure sonnant distincte et libre au-dessus de l'agitation parisienne à peine devinée par la rumeur du boulevard Saint-Germain.

Ne pouvoir crier sa douleur, faire bonne mine au désastre, par pitié pour la jeunesse qui vous entoure, pour ces yeux inquiets qui vous guettent !

Certains jours, après une lecture de ses cahiers, de ses notes, j'ai l'illusion des heures passées auprès de lui, de sa conversation entendue qui ressemblait tellement à son discours écrit. Nul n'a traduit mieux dans ses livres sa propre éloquence, la vie de son âme.

— Je viens de couvrir mon foyer trop brûlant : un feu de veuve, me disait Alphonse en riant, quand je voulais arranger le sien sous la cendre.

Oui, bien un feu de veuve que celui de ma chambre, tout en poudre sans aucune flamme ni étincelle.

Ces quinze ans d'existence en commun avec mon père et ma mère, dans leur maison de Champrosay, avant que nous eussions acheté la nôtre, furent nos grandes années de travail. D'abord les *Contes du Lundi*, *Fromont jeune et Risler aîné*, *Jack*,

Le Nabab, *Les Rois en Exil*, *L'Évangéliste*. Nous écrivions à la même table au fond du jardin sous un bosquet couvert, il me donnait de grandes pages à recopier ; après les leçons à Léon, puis à Lucien, c'était l'emploi de mes matinées. Puis il me racontait son sujet dont souvent les premières phrases étaient jetées dans la forêt auprès d'un grand arbre, près du chêne prieur. C'est là qu'un écureuil ouvrant de grands yeux, secouant son panache, descendait parfois jusqu'aux basses branches pour le regarder travailler. L'après-midi, il lisait presque toujours à mes parents des fragments, des pages entières de son livre en train. Il aimait leur avis, toujours juste et franchement exprimé. La lecture faite, le plus souvent nous sortions tous les deux, et, dans la grande plaine jusqu'au retour de Draveil, ou dans la forêt encore vers les Uzelles tout en clairières de mousse, il m'élucidait son travail futur.

Tout cela me revient dans mes larmes avec une netteté désolante. Nous avions pourtant un bel élan d'intelligence et de travail, de saines préoccupations familiales, et la maladie nous laissait encore des joies ; nous ne méritions pas cette séparation brusque, ce tranchement comme d'un glaive impitoyable de deux vies si bien soudées.

Embaumer de prières une chère mémoire, ou, si l'on est poète, la parer de toutes les roses funéraires, de toutes les palmes triomphales et lyriques !

Je ne puis plus voir une descente de croix, c'est lui, c'est l'abandon de ses bras vaincus, l'expression navrée de sa douleur, c'est la détente de sa mort. . .

Qui donc échappe en voyageant au lancinant regret, tenace compagnon que tout réveille ou ranime, et qui marche devant, tout

le temps, signalant les ressemblances et les souvenirs : il prépare le lit de la halte, c'est le courrier rapide et despotique.

Tout ce que l'homme produit, livre, tableau, œuvre quelconque, matérielle ou géniale, vit plus que lui : éphémère, il crée la durée.

Ah! ce printemps revenu! ces coups d'ailes d'oiseaux, ces chants, ces roucoulements dans les arbres, quel avivement à ma douleur! Toutes ces manifestations de nature qu'il adorait, qu'il épiait en signes de fin d'hiver et de libération aux champs, me navrent en ouvrant une fenêtre, en respirant les premiers lilas que l'on m'apporte de la campagne.

Où était un beau visage, le vide; où l'esprit le plus brillant, le silence absolu; où le

compagnon de toutes heures, la désolée solitude.

Je suis venue ici (Champrosay) cette année comme en pèlerinage, et pour savoir si je pourrai me réaccoutumer d'y vivre. Mais quelle absence de lui, partout visible et sensible! De son cabinet de travail, je ne puis conserver la distribution ancienne qui nous le montrait à toutes heures dans le jour de la fenêtre, penché sur son haut pupitre, ses yeux sur ses cahiers, et tout de suite quand on entrait l'accueil de son sourire vers le salon ou la terrasse. Je l'ai vu là douze ans, travailler et souffrir, et goûter aussi les heures de repos avec la lecture de son Montaigne ou de Balzac ou de quelque relation de lointains voyages. Il se promenait de long en large sur la vérandah, surtout vers le soir, et les jours de grosse pluie et d'orage s'y fixait dans une cabane d'osier, tout frémissant du trouble atmos-

phérique, heureux du bouleversement du ciel et de l'air qu'il contemplait de son étroit abri, souvent Edmée sur ses genoux, quelquefois le petit Charles à qui il racontait quelque belle histoire interrompue et alternée par les éclairs et le tonnerre.

Rien ne le ravissait mieux que ces orages si fréquents dans notre vallée de la Seine, mais qui souvent la traversent sans y éclater.

— Sera-t-il pour nous ce beau nuage, disait-il à sa fillette, appelle-le, attire-le..... non, il passe : allons, nous n'aurons pas d'orage aujourd'hui.

Ces explosions d'éléments soulageaient ses nerfs malades, satisfaisaient ce goût du tumulte et du danger si vif chez ce sédentaire, cet être si actif qu'immobilisait sa cruelle maladie; c'était comme ses lectures d'expéditions lointaines et périlleuses.

Triste jardin où j'entends par chaque allée son pas écrasant le sable. Je m'assieds à ses bancs de repos préférés, hélas! pour mieux souffrir, si dénuée de sa belle conversation, de cette aptitude à moissonner partout l'idée, la sensation juste, l'avertissement de l'esprit intérieur.

Ah! cette petite maison à l'entrée de Soisy, où agonisait depuis deux ans une pauvre femme au teint jaune, aux rides de torture. De la route, en passant, nous l'apercevions dans son lit, dans sa chambre tout ouverte à l'air pur et au soleil couchant, et deux ou trois fois, dressée en un élan de souffrance, elle semblait toute prête à partir, aspirer au départ. Alphonse, sensible comme il l'était, guettait dans nos promenades en voiture ce passage de Soisy : pauvre femme, est-elle encore là? L'an dernier, tout était clos, la petite maison blanche silencieuse et fermée comme une tombe. « Ah! dit-il, sa

torture est finie », et l'on sentait une cruelle intonation en retour sur son supplice à lui.

Les moindres incidents de nos promenades me font revivre tant de jours anciens ; je connais ses réflexions à tel point de vue de la Seine, son bien-être à telle fraîche allée de la forêt; il ne me quitte pas, c'est-à-dire que je suis toute avec lui, mais lui n'est plus avec moi!

Quand je lis ce *Journal* des Goncourt, il me semble que j'assiste vivante et presque jeune encore à cet enterrement de toute ma vie heureuse. Ce sont les annales de notre maison, ce journal : les débuts littéraires, les gaies relations, les succès, les triomphes des grands romans, l'enfance de mes fils, de ma petite Edmée dans sa grâce fragile, le mariage de Léon, et tout au travers les causeries, les boutades, les philosophies passagères et changeantes des

deux amis si bien liés, dont, l'un parti, l'autre s'est si peu attardé !

Il y a des jours de suprême injustice où l'on en voudrait au cher mort du départ, de la défaite, de l'abandon !

Quand je fais n'importe quel déplacement, la moindre absence de chez moi, il me semble toujours que je vais le retrouver, que je marche vers lui ; et c'est chaque fois la même déception désolée ; « le retour » me semble toujours le « revoir », je ne puis me faire à la mort, continuelle absence.

Cette nuit je l'ai entendu prononcer mon nom de sa belle voix grave, comme quand il m'appelait de son bureau, ne pouvant plus guère marcher, alors que j'allais et venais dans les pièces voisines. Je n'ai pu savoir d'où sa voix me venait ainsi, de quel lieu de rêve ou de quel au-delà, parce que le son

m'en a réveillée ; et puis je n'ai pu me rendormir, pensant à ces matins où j'entrais à son appel, où il me montrait un passage de journal, une note dont il était content, une lettre qu'il venait de recevoir ; c'était toujours pour une bonne nouvelle qu'il me ramenait ainsi auprès de lui !

L'Anniversaire, le grand, le fatal, est précédé de tant d'étapes douloureuses, de petites dates ultimes où nous ne sûmes voir qu'après des présages ! Ce fut ce dernier Dimanche, où il ne voulut pas sortir, prétextant qu'il était trop fatigué ; et je le raillai en rentrant parce qu'il avait travaillé tout le jour à sa pièce de *La Petite Paroisse* et en lui disant qu'il ne nous avait pas accompagnés uniquement pour cela ! Ce fut la veille de sa mort, cette suffocation d'une seconde mais non au point de nous effrayer ; ce fut. le matin même, l'achèvement complet de son bureau, les chenêts mis, la glace

en étagère posée : ce qui lui fit tant de plaisir qu'il se leva de son fauteuil au bras de Lucien pour la regarder, et constater la belle lumière qu'elle faisait dans son cabinet de travail, dont, l'avant-veille, il me demandait de rattacher les rideaux pour mieux lui laisser voir le jardin. Ce fut enfin, vers six heures, mon retour de chez le docteur, ma joie de lui annoncer ma complète guérison prochaine; oui, une heure avant le grand désastre, nous avons pu un moment nous croire heureux! Et l'année va être révolue dont je viens d'esquisser ces jours qui me restent en tableaux animés, où son image, sa chère image, s'efface à mesure, pâlit, s'éloigne vivante avant de se réinstaller posthume, si présente, si nette à mon souvenir.

Les joies, les bonheurs que je pourrai avoir encore dans ma vie, je les compare à ces couronnes de cierges funéraires, au

fond du chœur de Sainte-Clotilde, regardées le matin du Bout de l'An, à travers mes voiles de crêpe et mes larmes.

Cette beauté de mon mari, unique dans sa famille, dont il idéalisait tous les traits sur un visage au teint mat, aux cheveux soyeux, je lui disais en plaisantant qu'il la devait à l'exaltation religieuse de sa mère, et son talent de romancier sensitif, au goût de la lecture qui plongeait la chère femme jour et soir dans tous les livres rencontrés : livres pieux, livres d'enfants, romans du temps d'Anne Radcliffe, poésies raciniennes et lamartiniennes !

Oui, quand je me suis mariée, et quand j'ai su que le mari que je trouvais beau, tout le monde le trouvait ainsi, j'ai senti un vrai chagrin, une vraie déception et tous les prémices d'une jalousie dont j'ai ardemment souffert.

Il aimait tant la vie, il l'absorbait et répandait si constamment, que tout ce qui est la vie me ramène à lui, à sa mémoire douloureuse : une naissance, une mort, un incident politique.

Qu'eût-il dit, pensé, décidé ; et j'écoute en moi, et rien ne me répond, et je n'ai pas cette grâce que d'autres avouent et me vantent, d'entendre un conseil, de sentir une présence qui me fut si chère ; nous, pourtant unis de cœur et d'âme, comment la mort nous transporte-t-elle si loin l'un de l'autre ?

Ah ! une semaine, un jour ou une heure de sa compagnie réelle où je le verrais de mes yeux, où nos mains pourraient se joindre. A sentir cette cruauté froide de séparation et de mort il faut bien penser et espérer chrétiennement que le Dieu qui nous créa n'est pas implacable et qu'il a prémédité des rencontres prochaines, et

mis, en face de la terrible épreuve, une apothéose de résurrection !

La douleur est un haschich, la vraie douleur; elle endort, atténue, engourdit tout ce qui n'est pas elle, nous rend à demi vivants, nous enroule d'un néant anticipé,

Je dirais volontiers comme cette charmante Eugénie de Guérin : « Il fut un temps où je prenais plaisir à décrire les plus petites choses », et je le dirais comme elle sur le ton du regret, parce qu'autrefois je savais être toujours approuvée, admirée. Oh ! travailler pour l'appréciation et le bonheur d'un autre, donnés comme but à tout ce que l'on pense et peut réaliser !

En écoutant les tziganes l'autre soir, j'étais remuée, secouée de souvenirs si récents, si lointains ! Il adorait cette musique

vibrante comme ses nerfs, y livrait, y abandonnait toute sa sensibilité. Vraiment l'archet l'entraînait ailleurs. Et je me disais : « Comment un être si intense peut-il sombrer tout à coup, comment ne reste-t-il rien de son apparence même? » Je sais toute la puérilité de remarques pareilles; mais vraiment, je croyais le voir m'apparaître évoqué par le son qui fut sa passion, sa manie, qui doit le réveiller de son long sommeil et le ramener de force d'où il est.

Je ne puis m'expliquer le mystère des rêves; au moment où je perds ceux que j'ai aimés, à ce moment fatal, je rêve d'eux quelques nuits dans l'angoisse, les larmes, la dure insomnie des voiles noirs; puis un long temps se passe; il semble que définitivement arrachés à la terre et aux cœurs humains, nos morts aient monté d'une sphère et si loin, que reste leur souvenir, mais non leur contact le plus furtif. Puis

maintenant, dans les tristesses, les inquiétudes récentes, voici que je revois mon pauvre mari en rêve : tantôt jeune, alerte et gai, tantôt surmontant ses souffrances comme pendant les dix dernières années.

Et je rapproche ceci de ce que me racontait Edmond de Goncourt à propos de son frère bien-aimé ; son chagrin pendant des années de ne pouvoir retrouver en rêve sa voix, les traits de son visage, une illusion de l'existence commune..... puis le retour du cher fantôme; cela s'explique-t-il, ce rappel tout à coup de l'infini, cette sortie du funèbre et consolant mystère?

Le plus grand malheur de l'humanité, sa plus grande souffrance, c'est de ne pouvoir jamais retourner en arrière; l'irrévocable, l'irréparable nous suivent, et, par l'accumulation des regrets, nous ôteraient le courage de vivre. Le passé trop lourd déplace

le balancier, dérange l'équilibre, tient incertains tous les mouvements de l'avenir; et cela en dépit des croyances et du suprême Espoir!

L. MARETHEUX, IMPRIMEUR

PARIS

1, RUE CASSETTE, 1